LE NOUVEAU SAMEDI

71e année, No 7 Montréal, 1 août 1959

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

Estes Kefauver : Pouce Gras, exécuteur des hautes oeuvres de la Mafia — Un roman d'amour : *Le cousin d'Amérique*, par Jean Desroches — Un roman d'aventures : *L'iceberg de l'épouvante* par André Mad — *Sur toutes les scènes* par F. Montpetit-Poirier.

20 cents

GRATIEN GELINAS, sa vie, son oeuvre

par Odette Oligny

Jeune, vif, courageux . . . lui, peau-rouge. Mais il a besoin d'une puissante sorcellerie pour savoir combien de lunes a vues le pneu de visage pâle. En effet, aujourd'hui le dessin de la semelle des pneus demeure précis après des milles et des milles de roulement, une durée beaucoup plus longue que celle que l'on pouvait imaginer autrefois. La raison est qu'aujourd'hui le caoutchouc utilisé dans la fabrication des pneus est un caoutchouc *synthétique*.

A l'usine de Polymer Corporation, qui couvre 160 acres, le caoutchouc est créé expressément en vue de prolonger la durée des semelles. Partout autour de vous il y a des articles à base de *Polysar—le nom donné à 25 types de caoutchouc fabriqués par Polymer Corporation. Les caoutchoucs Polysar ajoutent sans cesse au confort de votre existence et vous assurent satisfaction maximum parce que chacun d'eux est créé en prévision de sa fonction particulière.

POLYMER CORPORATION LIMITED
POLYSAR
SARNIA CANADA

CAOUTCHOUCS SYNTHÉTIQUES

** Marque déposée*

POLYMER CORPORATION LIMITED

SARNIA • CANADA

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : UN - 1 - 5757

GEORGES POIRIER, *Président* — **GEORGES POIRIER, fils**, *Vice-président*

ODILON RIENDEAU, *Chef du tirage* — **CHARLES SAURIOL**, *Chef de la publicité*

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Published Bi-monthly at Montreal, P. Q.

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

—L'âge change nos goûts, nos moeurs et nos penchants.

* * *

—Je ne vois pas pourquoi on ne laisserait pas chaque âge à ses plaisirs.

* * *

—L'âge est une manière de sentiment, non un nombre d'années.

* * *

—L'hostilité envers la jeunesse est le pire vice de l'âge mûr.

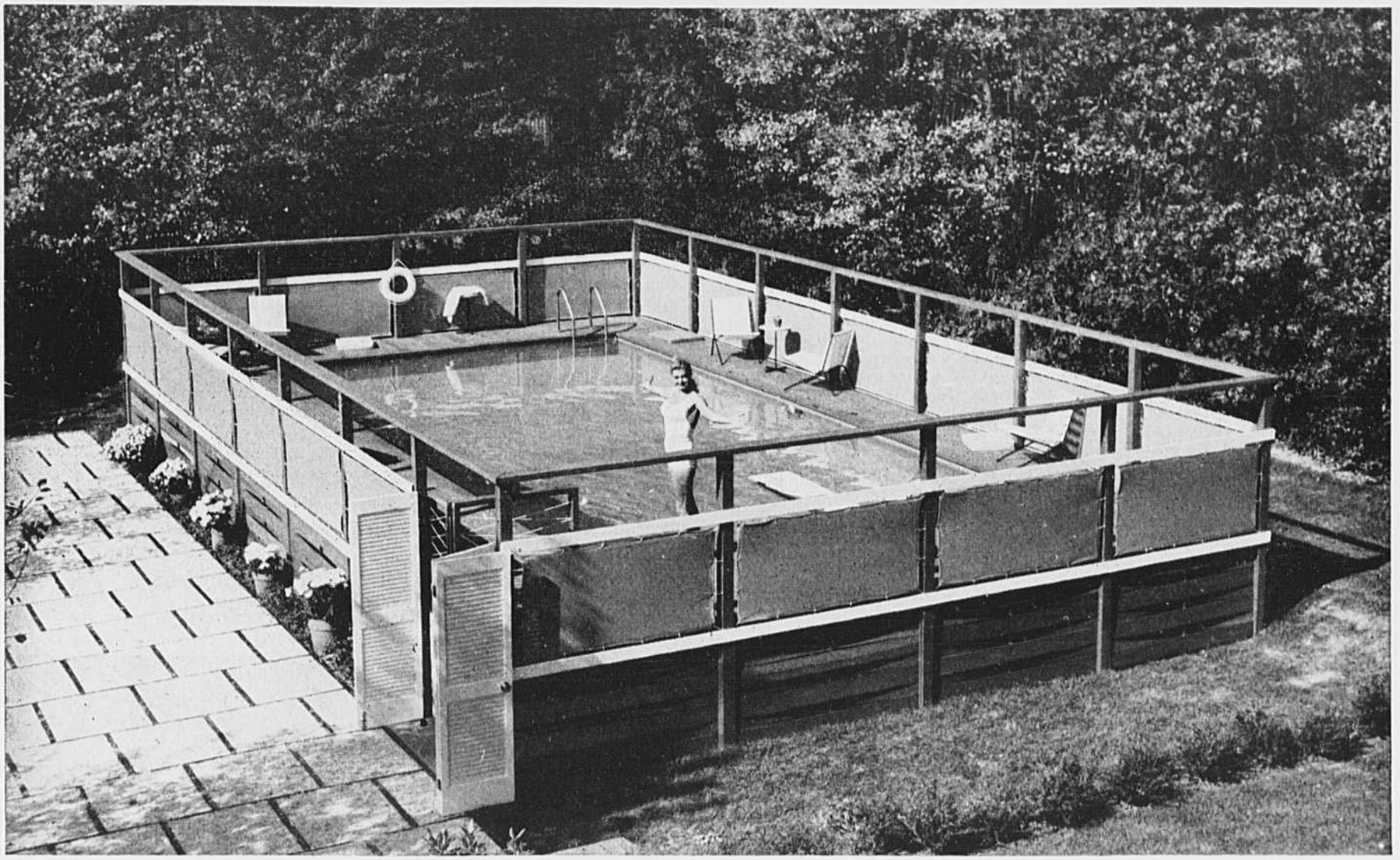
(SPENDER)

SOMMAIRE

Le Samedi — **1er août 1959**

4 Samedi-Express
4 Première escarmouche du marché commun
4 Les « perroquets » gâchent le tourisme
4 Le sabbat à la caserne
4 Détruire Caracas pour honorer Bolivar
4 L'inquiétude de New-York : Porto-Rico
5 Oscar Roy Chalk veut acheter les autobus de New-York
5 Perry Como
5 Ils préfèrent les blondes... un peu sottes
5 Le gendre de Krouchtchev
6 Sophia à l'américaine
6 La Callas et son secret
6 Pier Angeli a repris Perry
6 Pauvre Eddie !
6 La nouvelle Anita
6 Les ménagères anglaises remplacent leurs géraniums par des laitues
7 Nos princes
7 La Bible en bandes dessinées est condamnée par les rabbins italiens
8 Gratien Gélinas, sa vie et son oeuvre, par Odette Oligny
10 Sylvia Lopez suit fidèlement l'orbite de Sophia Loren
11 Un roman d'amour complet : *Le Cousin d'Amérique*, par Jacques Desroches
12 Coupable ou non-coupable ?
14 Horoscope
16 . . . et le Ciel t'aidera
18 Un roman d'aventures complet : *L'Iceberg de l'Epouvante*, par André Mad
19 Pêle-Mêle Magazine
26 Autos-Nouvelles
30 Un nouveau couple cinématographique : De Sica-Dominguez
30 Sur toutes les scènes, par Francine Montpetit-Poirier
31 Quand Grignon raconte une belle histoire, par Gabriel Langlais
32 Visitons le Québec d'abord, par Odette Oligny
32 La Mid-Canada Line : prudence ou gaspillage, par Jacques Coulon
32 Squaw-Valley, par Philippe Melchior
33 Chambardement aux frontières du Yukon ?
33 Une occupation lucrative : call girl
33 On recense les phoques de l'Atlantique
33 Guerre aux trafiquants de homards !
33 Soins médicaux à la portée de tous
34 Le Crime aux Etats-Unis
37 Le roman-feuilleton : *L'Ange consolateur*, par H.-L. Magog
44 On a pendu un mort, par Alain Robert
46 Les contrebandiers espagnols
50 Les grands mots croisés
53 *Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur*

Rédacteur-en-chef **CHARLES LAFRENIERE**



Décidez-vous dès maintenant! Faites de la natation dans votre propre jardin ou à votre camp d'été ce prochain weekend!

... dans la nouvelle PISCINE DE JOUVENCE Esther Williams !

Voici une conception nouvelle de la piscine familiale ! La magnifique PISCINE DE JOUVENCE — lancée par Esther Williams — apporte fraîcheur et détente les soirs d'été et les weekends. Elle offre à votre famille tout entière santé renouvelée et bonheur.
Vous jouissez de la détente qu'offre la natation en piscine — ou du bain de soleil en privé — quand il vous plaît — où il vous plaît.

ESTHER WILLIAMS LIVING POOL *LIVING POOL*

De plus, cette piscine de luxe permanente présente d'autres avantages qui accroissent votre plaisir et ajoutent à votre sécurité.

1. Peut être installée en n'importe quel terrain, fût-il rocheux ou en pente.
2. L'espace réservé au bain, de 16' x 32', est entouré d'une large promenade.
3. En cas de déménagement, la structure tout entière peut être démontée.
4. Des portes à fermoir automatique et des clôtures de sécurité assurent la protection des enfants et tiennent éloignés les animaux errants.
5. Le système de filtrage maintient l'eau claire et pure.
6. Le magnifique sequoia de Californie n'a jamais besoin d'être peint ... Il résiste au pourrissement et au gondolement.
7. Le revêtement "POOLSKIN" DE VINYL est garanti pour cinq ans — il ne forme pas de mousse et n'a pas besoin d'être peint.
8. Tout est compris, sauf l'eau ! Aucun frais de supplément !

PLAISIRS DE LUXE A UN PRIX CONVENANT A TOUTES LES BOURSES. UN PAIEMENT INITIAL DE 10% SEULEMENT. — CINQ ANS POUR PAYER. PLEINEMENT GARANTI. — PAS DE FRAIS DE SUPPLEMENT.

Veuillez me faire parvenir tous les renseignements concernant la fabuleuse PISCINE DE JOUVENCE.

NOM

ADRESSE

VILLE PROVINCE

ESTHER WILLIAMS LIVING POOL
International Swimming Pool Corporation
White Plains, New-York.

SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

Europe

● Première escarmouche du marché commun

C'est dans l'industrie automobile qu'a éclaté la première escarmouche du marché commun, allumée par M. Nordhoff, grand patron de Volkswagen.

Sous le titre : « Marché commun — non commun », l'hebdomadaire allemand *Der Spiegel* se fait l'écho des doléances de M. Nordhoff, en même temps que des autres constructeurs d'automobiles allemands.

Selon eux, le Marché commun est un marché de dupes, parce que les voitures françaises « envahissent » les routes allemandes, tandis que les voitures allemandes n'ont fait que la plus timide apparition sur les routes françaises. Du 1er janvier de cette année, date de l'entrée en vigueur du Marché commun, jusqu'à la fin avril, 400 Volkswagen seulement ont été vendues en France, alors que la Dauphine, la préférée des voitures françaises à l'étranger, a trouvé 13.500 acquéreurs Outre-Rhin. Les Allemands reprochent en outre aux constructeurs français d'avoir calculé leur production en francs 1957, sans avoir tenu compte des deux dévaluations ultérieures.

Les constructeurs français répondent :

« Est-ce notre faute si les Allemands préfèrent nos voitures, alors que les Français trouvent dans la production nationale des modèles qu'ils préfèrent aux Volkswagen. Les seules voitures que les Français préfèrent acheter à l'étranger sont les voitures de sport ou de luxe. Il est cetrain que sous ce rapport la firme Mercédès est plus favorisée que Volkswagen ».

Italie

● Les « perroquets » gâchent le tourisme

Le Sénat italien vient de tenir un débat sur un sujet peu sérieux : celui des « perroquets ». Ce terme est la traduction du mot *pappagalli*, désignant en Italie les hommes qui importunent les femmes dans la rue. Les touristes étrangères ont nettement leur préférence, et il semble que ces individus entreprenants soient la cause du départ prématuré d'un grand nombre de ces visiteuses.

Ce débat s'est déroulé dans le cadre d'une discussion plus vaste concernant l'éventuelle création d'un Ministère du Tourisme, des Sports et des Loisirs. Ce projet rencontre l'opposition des communistes et des socialistes de gauche, qui le jugent inutile et affirment par ailleurs que les « perroquets » attirent autant d'étrangères qu'ils en font fuir...

Autre sujet de discussion à la même séance : le bruit. Les villes italiennes deviennent en effet de plus en plus bruyantes, surtout la nuit, et cela aussi fait fuir de nombreux touristes pourtant séduits par le romantisme des soirées italiennes. Des bandes de jeunes gens semblent avoir pour distraction favorite les concours de pétarades de leurs scooters, et les concerts de hurlements.

L'un des sénateurs a vivement reproché à la police d'avoir fréquemment verbalisé lorsque la tenue de certaines touristes ne leur paraissait pas assez correcte, et de ne pas protéger ces mêmes jeunes femmes contre les entreprises d'audacieux voyous.

● Le sabbat à la caserne

Les autorités militaires de Turin sont bien perplexes. Il leur faut juger le cas d'une recrue qui, tous les samedis, refuse d'effectuer toute tâche, quelle qu'elle soit. L'affaire a été portée, par ordre du Ministère italien de la Défense, devant les magistrats militaires, car ce n'est pas par caprice mais par conviction religieuse que Cateno Lo Verso adopte cet étrange comportement.

Lo Verso appartient en effet à la secte des *Aventistes du Septième Jour*, assez nombreuse en Italie. Cette secte attend le retour du Rédempteur et prescrit tous les samedis le repos le plus absolu. Tout travail accompli ce jour-là est considéré comme un grave péché. En cela, les *Aventistes du Septième Jour* rejoignent les israélites les plus orthodoxes.

Lorsque le jeune Lo Verso, un solide garçon de 22 ans, arriva à la caserne d'Imperia, il parut tout à fait respectueux de la discipline. Pendant toute la semaine, sa conduite fut exemplaire. Mais le samedi venu, il croisa les bras et se refusa à accomplir tout acte qui ne fût pas celui de la prière.

A ses supérieurs stupéfaits, il fit alors calmement un exposé sur sa foi, affirmant qu'il était prêt à tout, mais pas à travailler un samedi. Depuis, Lo Verso est en salle de police, et le Ministère de la Défense, avisé, a avoué son incompétence : il ne s'agissait pas en effet des habituels objecteurs de conscience opposés au service militaire, mais d'un fidèle réclamant le respect de son jour de prière. Or la Constitution italienne garantit la liberté aux minorités...

Vénézuéla

● Détruire Caracas pour honorer Bolivar

Dino de Laurentiis a pensé que Cecil B. De Mille ne pouvait rester sans successeur. Après avoir produit au moins deux films à grand spectacle : « Ulysse » et « Guerre et Paix », il se lance dans ce qu'il définit lui-même « un film super-colossal » : « Son nom fut Bolivar ». La vie filmée du héros sud-américain aurait pu tenter en effet Cecil B. DeMille, puisqu'elle coûtera six milliards, et mettra en action 250 acteurs, 15,000 figurants, 8,000 cavaliers ! Comme le dit De Laurentiis :

— Entre ce film et le premier que j'ai produit, il y a vingt-cinq années et six milliards de différence. Ce premier film ne coûta en effet que 100,000 lires... Dans chaque film que j'ai produit depuis, je me suis efforcé de battre un record contre moi-même. Au sommet de ma carrière, j'accomplis le plus grand effort jamais tenté par un producteur.

Avant De Laurentiis, Sacha Guitry avait été tenté par la vie du *Libertador*, et l'avait mise au rang de ses grands projets. Mais l'auteur de la biographie de Bolivar, Enrique Campos Menendez, n'a voulu céder les droits d'adaptation qu'à des cinéastes capables de réaliser un film à la fois grandiose et proche de la vérité historique. L'Italie aura l'honneur de détruire et de reconstruire Caracas (entièrement reconstituée) avec la permission des gouvernements de tous les pays « bolivariens ».

Etats-Unis

● L'inquiétude de New-York : Porto-Rico

Aujourd'hui un New-Yorkais sur quatorze est né à Porto-Rico. Cet accroissement considérable de la popu-

LES VETEMENTS ANTIATOMIQUES DE LA PROTECTION CIVILE

A l'occasion du Salon International de la Santé, la Protection Civile en collaboration avec les services de Sécurité de l'Energie Atomique de France a présenté les plus récents vêtements de protection contre les risques de contamination radioactive. L'élégance n'est peut-être pas toujours sauvegardée mais l'efficacité, on le comprendra, doit ici primer tout.

SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

lation d'origine portoricaine au sein de la plus grande ville des Etats-Unis pose de sérieux problèmes. En effet, les Porto-Ricains sont de loin l'élément le plus remuant de la population.

La comédie musicale à succès de Broadway est actuellement *West Side Story* qui, sous des dehors légers, traite du grave problème de l'adaptation des Porto-Ricains, sans omettre les terribles rixes entre les gangs juvéniles américains et portoricaines. *West Side Story* est une étrange transposition de « Roméo et Juliette », puisqu'il s'agit de la tragique histoire d'amour entre l'ami du chef d'un gang de jeunes Américains, et la soeur du chef d'un gang de jeunes Porto-Ricains.

C'est le drame des jeunes immigrants d'aujourd'hui, parlant l'anglais avec l'accent espagnol et se vêtant de couleurs voyantes, refusés pour cela par les fils des immigrants polonais, italiens, irlandais, russes d'hier. Depuis la guerre, les quotas d'immigration se sont réduits au compte-gouttes, sauf pour les Porto-Ricains (dont il est question de faire un nouvel Etat américain) et qui déversent leurs surplus de population dans la métropole américaine.

● Après avoir « régénéré » les autobus de Washington, Oscar Roy Chalk veut acheter les tramways de New-York

M. Oscar Roy Chalk, cinquante et un ans, voudrait acheter les transports en commun de New-York (métro et autobus). Il offre 77 millions de dollers dont 12 millions comptant.

Les transports en commun de New-sont lents, souvent en panne, et constamment en déficit. M. Chalk, qui se fait fort de changer tout cela, a décidé de délivrer la ville de ce lourd fardeau, car il estime qu'une compagnie privée est capable « d'aller 50 fois plus loin avec un dollar qu'une entreprise publique ».

M. Chalk sait de quoi il parle : il a amassé une fortune de 15 millions en faisant rendre le maximum à chaque dollar — et en empruntant. Fils d'un boutiquier d'origine russe, il a employé ses maigres gains de jeune avocat à acheter des appartements dans le Bronx, au moment où ils étaient très bon marché par suite de la dépression économique.. Il les revendit après la guerre, quand ceux-ci devinrent rares et chers.

En 1942, il achète un immeuble de 16 étages, dans la 5e avenue, pour un million de dollars, en partie empruntés. Aujourd'hui, ce building vaut quatre fois plus. C'est là que Roy Chalk habite. Il a fait construire, sur le toit, une maison à apparence de ranch, qu'il a offert à sa fille et à son gendre.

Lui-même occupe un appartement de 12 pièces, décoré de tableaux de maîtres : un Rouault, un Dufy, deux Renoir, deux Vlaminck. Son bureau de Washington est meublé de meubles de style. Très élégant, il possède plus de 70 costumes, la plupart signés par des tailleurs renommés d'Europe, et 30 paires de chaussures, la plupart achetées à Paris sur mesures, pour 75 dollars la paire. Superstitieux, il prend rarement une décision sans avoir au préalable consulté les étoiles, pour savoir s'il est dans une période favorable, ou sans avoir jeté la paire de dés qu'il a constamment sur lui.

Il rassemble ses clients avec des calypsos

En 1945, il fonde avec 72 millions de dollars la compagnie aérienne Trans-Caribbean, qui se compose au début de deux avions. En l'espace de deux ans, la Trans-Caribbean gagne 70 millions par an. La compagnie transporte des réfugiés d'Europe en Israël, du courrier d'Europe en Amérique du Sud, du fret de Johannesburg à Jérusalem. En 1957, elle crée une ligne régulière E.-U.-Porto-Rico. L'an dernier, elle a rapporté plus d'un million de dollars, dont la majeure partie revient à Chalk et à sa femme, propriétaires de 70% des actions.

Il y a trois ans, Chalk achète la compagnie d'autobus de Washington, qui périclitait. Il fait peindre les autobus de couleurs éclatantes, rouge et vert, embauche de charmantes jeunes femmes comme hôtesses et, l'été dernier, organise une grande parade à travers la ville, avec 100 nouveaux autobus (dont 67 à air conditionné), quatre orchestres, des pin-ups, des clowns, des danseurs de calypso. Au cours de l'année écoulée, la compagnie a rapporté 700,000 de dollars, et Chalk a pu achever de payer les dettes qu'il avait faites pour l'acheter.

Transformera-t-il de même les transports new-yorkais en une entreprise florissante ? La municipalité est pour l'instant peu favorable à son projet. Mais Roy Chalk est obstiné.

● Vedette en or de la télévision américaine : Perry Como gagne plus de 25 millions par an

Vingt-cinq millions de dollars, c'est le salaire qu'une célèbre marque de fromages vient d'offrir à Perry Como, vedette de la télévision américaine, pour « patronner » ses émissions pendant deux ans. Ce cachet fait de Perry Como l'acteur le mieux payé de la télévision mondiale.

En outre, cette société se déclare prête à confier sa publicité à Perry Como pour une durée de dix ans après l'expiration du contrat actuel.

Cette offre mesure l'ampleur de la popularité de la vedette. Ses émissions, les « Perry Como Shows », sont diffusées tous les samedis soir à huit heures ; il chante des chansons gaies et sentimentales et présente au public des personnalités célèbres. Il en est ainsi depuis 1955. Cette stabilité consiste elle-même une exception aux Etats-Unis, où une vedette de la télévision est en général « usée » au bout de deux ans. Mais les spectateurs américains ne semblent pas près de se lasser de Perry Como : ses émissions sont toujours empreintes d'un humour léger, baignant dans une gentillesse pleine de spontanéité.

Spontanéité toute illusoire d'ailleurs. Chaque mot, chaque geste de Como a été soigneusement préparé et plusieurs fois répété devant son équipe de scénaristes.

Fils d'émigrants italiens, Perry Como avait d'abord gagné sa vie comme frotteur de parquets, puis comme coiffeur. S'il est aujourd'hui, à quarante-six ans, l'acteur le mieux payé du monde c'est à ses parents et amis qu'il le doit : c'est eux qui l'ont obligé à abandonner la coiffure pour tenter sa chance dans la chanson.

Sa vie privée est sans histoire : à vingt et un ans il a épousé une amie d'enfance et il est maintenant père de trois enfants. Il est toujours grand amateur de spaghetti et s'est révélé excellent joueur de golf.

Les « Perry Como Shows » passent actuellement à la télévision aux Etats-Unis, au Canada, en Angleterre, Australie, Suède, Hollande, Danemark, Italie et Suisse et viennent de faire leur apparition en Allemagne.

● Ils préfèrent les blondes... un peu sottes

Les Américains préfèrent les « blondes un peu sottes » : c'est ce que vient de révéler une enquête menée dans les Etats de l'Ouest par le psychologue Hugo Beigel, professeur à l'Université de Long Island.

Des centaines d'hommes de 17 à 40 ans ont été interrogés : 7 sur 10 ont répondu qu'ils préféraient épouser des jeunes filles « peu intelligentes ». 5 sur 10 ont avoué avec la plus grande simplicité : « La femme idéale, c'est la petite blonde futile, bornée, ignorante, dont le niveau mental ne dépasse pas celui d'un enfant de douze ans. »

Motif invoqué par un homme sur quatre :

— La femme moyenne se tait, même si elle critique secrètement les conditions de vie de sa famille ; une femme d'une intelligence supérieure dit ses vérités à son mari et tire avec logique les conséquences de ses défauts, voire de ses incapacités. Résultat : l'époux fait des complexes. En outre, étant capable de se débrouiller seule, elle peut envisager la séparation ou le divorce plus volontiers qu'une « médiocre ».

Un Américain sur 50 seulement, parmi les personnes interrogées, accepte l'idée d'épouser une femme d'une intelligence supérieure à la sienne : « Elle pourrait m'aider dans mon travail et corriger mes bévues. Grâce à elle je pourrais me cultiver et augmenter mon rendement ».

Russie

● Le gendre de Krouchtchev est chargé de rendre plus vivante la presse soviétique

Krouchtchev vient de donner aux « Izvestia » (1 million 600.000 exemplaires) un nouveau rédacteur en chef : son gendre, Alexis Adjoubey.

Agé de 34 ans, marié à la fille de Krouchtchev qui est elle-même journaliste, Adjoubey s'est entraîné depuis trois ans à diriger un journal communiste : c'est lui en effet qui fut choisi en fin 1956 pour prendre la tête de la « Kimsomolskaya Pravda », le quotidien des jeunesses communistes.

Les « Izvestia » sont avec la « Pravda », organe officiel du parti (5.560.000 exemplaires), l'un des plus importants des 7.686 journaux, tirant à un total de 57 billions d'exemplaires, distribués chaque jour en U.R.S.S.

En trois ans, Adjoubey s'est fait à Moscou la réputation d'un amateur de « sensationnel », pour qui les éditoriaux sévères, les extraits de discours officiels et les informations truffées de commentaires édifiants ne suffisent pas à remplir les pages d'un journal. Sous son impulsion, le journal de Komsomol est rapidement devenu la moins ennuyeuse des publications russes : il finit même par acquérir une sorte de personnalité jusque-là inconnue dans la presse communiste. « Avant, disait Lazzenik, directeur de la propagande pour l'Ukraine, en dehors du titre, personne ne pouvait distinguer un journal russe d'un autre ».

La *Pravda* s'était d'ailleurs chargée sous l'impulsion de son rédacteur en chef Satyukov, d'adresser des critiques sévères « à tous ceux qui contribuent à rendre les journaux soviétiques mortellement ennuyeux et difficiles à lire, par leur mauvaise présentation ».

C'est peu après ces attaques qu'Adjoubey commença la publication d'une série d'articles, intitulée : « Quel est le rôle de l'amour dans le mariage ? ». Le succès fut tel qu'Adjoubey continua à choisir pour les jeunes Soviétiques des thèmes piquants, sentimentaux, susceptibles de faire avaler plus joyeusement « la pilule » des mots d'ordre du parti.

Résultat : les lettres de lecteurs applaudissant ses efforts se multiplièrent tandis que le nombre des mécontents protestant auprès de la *Pravda* ou des *Izvestia*, augmentait.

Des informations sensationnelles

La *Pravda* décida alors de sortir un second quotidien, mais attrayant celui-là bourré d'images amusantes, de placards publicitaires séduisants et de nouvelles locales, la *Sovietskaya Rossia*, qui, en trois ans, atteignit un tirage de 1.500.000 exemplaires. Et pour donner plus de vie à son journal, Sa-

tyukov décida à deux reprises cette année d'arrêter les presses de la *Pravda* pour des informations jugées « sensationnelles » : La première fois ce fut une manchette sur « la marche des chômeurs sur Washington », la seconde, ce fut l'annonce du renoncement d'Adenauer au poste de chancelier, ce qui rompit la monotonie des six pages quotidiennes en caractères cytilliques, où rien n'est jamais mis en valeur.

L'heure du rajeunissement » semble-t-il, a maintenant sonné pour les *Izvestia* : Krouchtchev a vraisemblablement confié à son gendre le soin d'animer et d'égayer l'organe officiel du gouvernement.

C'est le gendre de Krouchtchev qui présidera désormais la *planyorka* — conférence de presse — que tiennent tous les jours à 15 heures les collaborateurs du journal, dans un grand salon gris perle, dont la baie vitrée regarde sur la place Pouchkine, au coeur de Moscou. Un « rituel » qui dure 15 minutes et qui consiste essentiellement à lire les instructions du gouvernement.

Adjoubey sera également chargé d'administrer l'entreprise qui fait vivre 60 rédacteurs et 65 correspondants répartis à travers U.R.S.S. Salaire de Base : 170.000 francs par mois, plus une allocation pour frais professionnels. Enfin, quel que soit leur poste, les collaborateurs peuvent tous se retrouver à 16 h. 30 autour d'une table où des fruits frais leurs sont offerts dans un énorme compotier.

Vedettes

● Sophia à l'américaine

Sophia Loren, au sommet de sa carrière de vedette internationale de première grandeur, démontre qu'elle était pleinement faite pour un tel destin : admirablement équilibrée, elle ne souffre plus de sa nostalgie de l'Italie. Ou tout au moins elle n'en laisse rien soupçonner.

Comme vedette américaine, Sophia Loren passe ses week-ends dans son jardin « à s'ennuyer, donc à se reposer ». Son physique pour le moins tapageur est trompeur. Jamais elle n'a aimé les boîtes de nuit, la folle vie que mènent les Anita Ekberg, les Dawn Addams, les Liz Taylor. Elle est la moins « flirt » des stars..

Ce qu'elle hait le plus à Hollywood, comme tous les autres acteurs étrangers, c'est de devoir se lever à 6 heures du matin.

— Pour moi, ce lever à 6 heures suffit à abolir presque tout l'attrait que comporte le métier d'actrice. Certains jours, quand la femme de chambre entre dans la pièce pour m'éveiller, j'ai presque envie de pleurer. Mais c'est le cruel destin de toutes les actrices du monde, sauf en France, cette France si adorablement civilisée, où l'on fait travailler les actrices huit heures par jour, mais de midi à huit heures du soir sans interruption. Un système qui convient mieux au tempérament des acteurs et finalement améliore leur rendement. Et qui leur permet aussi, lorsqu'ils en ont envie, de mener une vie nocturne.

● La Callas et son secret

En toute logique, une diva dotée d'un aussi mauvais caractère que Maria Callas devrait divorcer une fois l'an. Or Maria Meneghini Callas vient de fêter à Paris ses dix ans d'un mariage qu'aucun nuage n'est venu assombrir. Et l'homme qu'aime cette femme d'exception n'est ni beau, ni jeune, ni particulièrement remarquable.

Mais il est celui qui, entre tous les hommes, était fait pour rendre heureuse Maria Callas. D'un amour qui lui a fait consacrer ses propres intérêts à la carrière de sa femme, d'une patience qui essuie tous les orages, d'un dévouement qui aplanit tous les obstacles (s'il vient d'échouer avec l'Opéra de Paris, ce n'est pas de sa faute). Pendant ces dix ans, toujours dans l'ombre mais toujours présent, M. Meneghini a construit la plus stupéfiante des carrières et le plus difficile des bonheurs. Il est vrai aussi qu'il en avait les moyens. Car Maria Callas n'est certes pas de ces femmes que l'on peut rendre heureuses avec un coeur et une chaumière...

— Pourtant, dit la Callas, lorsque je l'ai rencontré, j'étais la chanteuse la plus ridicule d'Italie. Lui était un richissime industriel. Sans sa tenacité, sa persuasion, son appui constant, je n'aurais jamais pu vaincre tous les obstacles.

Et l'on accuse Maria Callas d'ingratitude ?

● Pier Angeli a repris Perry

Pier Angeli l'avait dit à l'époque où, à la suite d'un accident d'aviation, elle avait craint de ne pouvoir mettre au monde l'enfant qu'elle attendait :

— Si mon bébé m'est donné, rien au monde ne pourra m'en séparer.

Elle vient de tenir parole. On sait qu'en dépit des lois américaines, elle vient d'enlever le petit Perry pour l'emmener en Europe. Comme plusieurs autres enfants de divorcés célèbres, Perry habitera désormais Paris, au foyer de Marisa Pavan et de Jean-Pierre Aumont, dont l'existence, toute remplie d'engagements artistiques, est toutefois beaucoup plus stable que celle de Pier Angeli. Depuis son divorce, celle-ci a repris une vie de star vagabonde.

— Ce qu'a fait Vic, a déclaré Pier Angeli à son arrivée à Londres où elle commence un film, est une chose qu'aucune mère ne pourrait supporter. Il savait de longue date que je devais partir, et il a attendu la dernière minute pour exiger d'avoir son fils quelque temps avec lui, comme la loi américaine lui en donne le droit. Or il savait que j'avais juré de ne jamais me séparer de Perry, quoi qu'il arrive. Je me suis presque évanouie lorsque j'ai vu le document qui m'obligeait à remettre Perrry à son père, deux heures avant mon départ. J'ai vu plusieurs avocats, qui m'ont montré toutes sortes de documents. Je n'ai rien compris à leurs explications. Mais ma décision était prise. Perry ne me quitterait pas.

● Pauvre Eddie !

Les commères de la presse cinématographique internationale commencent à se lasser d'attaquer Elizabeth Taylor. Elles ont trouvé une nouvelle cible : Eddie Fisher, et un ton nouveau : la fausse pitié.

Le nouveau mari de celle que toute l'Amérique a appelée « la veuve trop joyeuse » est en effet un homme d'un

caractère assez faible, qui depuis l'enfance aurait été le jouet des femmes autoritaires. Depuis que son nom est accolé à celui de Liz Taylor, on n'a pas rapporté une seule de ces réflexions.

Les commères affirment qu'au fond son rôle est pathétique et peu enviable. Sans énergie, indécis, il n'est pas l'homme qui peut dominer la plus capricieuse vamp d'Amérique. Elevé par une mère tyrannique, une soeur qui ne l'était pas moins et une autre neurasthénique, il ne leur échappa que pour tomber aux griffes de la jolie Debbie Reynolds.

Elizabeth Taylor ne ment pas lorsqu'elle soutient qu'Eddie n'a jamais aimé Debbie. A Hollywood, ce n'est un secret pour personne que ce mariage fut, d'une part arrangé par les agents de publicité, de l'autre mené à bon port par Debbie, qui sous un visage d'ange cache une nature autoritaire, intéressée, et un don particulier pour les scènes de ménage. Eddie mit quatre ans à capituler, c'est-à-dire à l'épouser. Il a mis moins de temps à tomber de Charybde en Scylla.

● La nouvelle Anita

Rome n'en est pas encore revenue. Anita Ekberg, tournant son propre personnage dans « La douce vie », le film satirique de Federico Fellini sur la Rome qui s'amuse, ce devait être le déchaînement de la tempête. D'autant qu'une fois de plus Anita est seule dans la Ville Eternelle, son mari tournant de son côté à Londres.

Or personne ne reconnaît Anita. Depuis qu'elle estime avoir trouvé « le rôle de sa vie » — et pour cause —, la bouillante Suédoise s'habille à la ville de robes austères, ne fréquente presque plus les boîtes de nuit, ne fait plus scandale, et arrive au studio les cheveux tirés, les yeux cachés par des lunettes noires.

Il est vrai que sur le plateau elle a l'occasion de se rattraper, puisque Fellini lui demande de se déchaîner au maximum ; le clou du film sera notamment la fameuse danse pieds nus qu'elle exécuta au « Rugantino » avant le strip-tease imprévu d'une jeune Turque.

— Elle se fatigue tellement au travail, disent ses partenaires, que cela la rend sage pendant le reste du temps.

Mais Federico Fellini lui rend un plus juste hommage :

— Anita a été héroïque, dit-il. Je lui ai fait répéter la fameuse danse pendant dix heures. Je voulais lui faire porter des chaussons de nylon pour protéger ses pieds, mais elle a refusé au nom de l'authenticité de la scène. Elle a terminé les pieds en sang et n'a pas pu marcher pendant trois jours. Je commence à regretter d'avoir chargé son rôle. C'est une fille épatante.

Santé

● Révolution végétarienne : les ménagères remplacent leurs géraniums par des laitues !

Les restaurants végétariens poussent comme des champignons à Londres et dans les grandes villes anglaises. C'est ce que les restaurateurs britanniques appellent la « Révolution verte ».

Il y a quelques mois, brusquement, alors qu'ils étaient habitués à déjeuner d'un steak-pommes frites ou du traditionnel — et trop odorant — « fish and chips » (poisson et frites), les hommes et les femmes qui travaillent et prennent leur lunch au dehors se sont mis à dévorer des salades et des légumes verts. M. Jack Walton, patron d'un des plus importants restaurants végétariens de Londres, estime que la consommation de ces aliments a quadruplé en Angleterre au cours des six derniers mois.

Actuellement, 50,000 repas strictement végétariens sont servis chaque jour à Londres. Les femmes veulent imiter Vivien Leigh, grande mangeuse de laitues et de haricots verts, qui doit à ce régime sain entre tous de rester la plus jeune des grand-mères.

Les clients des restaurants anglais réclament tous les jours davantage de légumes frais, moins de pommes de terre, et une portion de plus en plus réduite de boeuf, poulet ou veau.

Le légume le plus demandé : les épinards. Viennent ensuite : le fenouil, le chou-fleur, les artichauts, presque inconnus en Angleterre il y a quelques années.

Depuis le début de la révolution verte, on voit à Londres et dans plusieurs cités industrielles de nombreuses fenêtres ornées de caissettes dans lesquelles les ménagères qui ont le « pouce vert » cultivent, au lieu de pensées et de géraniums, du cresson, de la laitue, du persil et un pied d'oseille. Enfin, dans les pages « pour dames seulement » des journaux anglais, les chroniqueuses multiplient les recettes d'assaisonnement pour les « salades mélangées », avec raisins, avocats, fromage, noix et piments. Les sauces en boîte sont désormais délaissées par les femmes britanniques, qui se sont enfin mises courageusement à tourner les mayonnaises « à la française » ainsi que les sauces moutarde.

NOS PRINCES

Le Prince Charles a déjà 300,000 dollars de revenus annuels

La prison de Dartmoor, le terrain de cricket d'Oval, une centaine de garçonnières situées dans le quartier le plus cher de Londres, des parcs à huîtres et, depuis huit jours, une école figurent sur la liste des propriétés du prince Charles, héritier de la couronne d'Angleterre et duc de Cornouailles.

Cette école, ainsi que la propriété de 1,200 acres dont elle fait partie, est la dernière acquisition des services d'investissements attachés au duché de Cornouailles. Elle va arrondir de plusieurs milliers de dollars par an les revenus du prince Charles.

Jusqu'à présent, ces revenus annuels étaient évalués à 100.000 livres sterling, soit plus de 300,000 dollars. Sur cette somme, la reine Elisabeth prélève 270,000 dollars pour la « liste civile », ce qui est autant de moins à verser pour les contribuables britanniques. De plus, plusieurs milliers vont chaque année à une sorte de « livret de caisse d'épargne », auquel le prince n'aura accès qu'à sa majorité.

— Outre ce que lui rapportent ses différentes propriétés, le prince Charles jouit d'un certain nombre d'avantages financiers aussi appréciables que pittoresques, attachés à son titre de duc de Cornouailles. Les terres qu'il possède en Cornouailles sont libres de toutes taxes (cependant, par tradition, il verse une somme équivalant au montant supposé de ces taxes aux autorités locales). D'autre part, l'héritage de tous les habitants de ce duché morts intestats va au prince Charles, sauf si un héritier peut faire valoir ses droits. De même pour les épaves de bateaux ou barques échouées sur les côtes du pays : les cargaisons lui reviennent, à moins que l'armateur ou le propriétaire du bâtiment fasse reconnaître ses prérogatives.

Pour administrer l'ensemble des biens du jeune prince, un état-major de 40 personnes sélectionnées avec le plus grand soin a été constitué.

Le Daily Herald écrit :

Le Prince Philip néglige ses devoirs de père

Jeune, le prince Philip a atterri à l'aérodrome de Londres après une absence de cent jours — écrit le *Daily Herald*. Dans sept semaines il repartira, en compagnie de la reine, visiter le Canada et l'Ouest Africain, pour une nouvelle absence de soixante-six-sept jours ».

C'est-à-dire, commente le quotidien anglais, que durant presque six mois, les enfants royaux auront été privés de la présence de leur père. La reine a souvent assuré qu'elle souhaitait, pour ses enfants, une éducation familiale semblable à celle de tous les enfants du monde. Mais une éducation familiale comporte tout naturellement la présence d'un père.

Certes, beaucoup de parents ont des emplois qui les obligent à s'absenter. Mais les enfants royaux sont particulièrement mal partagés.

— Il y a deux ans, ils ont dû fêter Noël sans leur père : le prince Philip faisait le tour du monde.

— Cette année, il était absent pour les fêtes de Pâques.

On a officiellement reconnu le besoin, pour le prince Charles, d'avoir un homme à ses côtés, en nommant le professeur Michael Farebrother comme « tuteur-compagnon ». Mais un substitut du père n'est qu'un pis-aller, se plaint le *Daily Herald*.

Par la force des choses, le prince Charles et la princesse Anne doivent partager leurs parents avec beaucoup d'autres gens, conclut le quotidien anglais. Mais actuellement la part qui leur est accordée est vraiment trop réduite.

La Bible en bandes dessinées est condamnée par les rabbins italiens

La Bible en bandes dessinées, publiée avec l'imprimatur de l'archevêché de Milan, et diffusée à des millions d'exemplaires par l'éditeur milanais Selatini, soulève maintenant une vague de protestations enflammées à travers l'Italie.

Ce sont les communautés juives de la péninsule qui ont pris l'initiative de crier au scandale : les rabbins italiens se sont concertés il y a huit jours pour protester officiellement contre « cette ahurissante et grave profanation du plus sacré des livres. »

La déclaration porte la signature d'Elio Toaff, grand rabbin de Rome, et du Dr Sergio Piperno, président des communautés israélites d'Italie. « Aucune traduction, aucune transposition, assurent-ils, ne peut rendre avec l'exactitude et la fidélité souhaitables, le texte de la Bible... Chose plus grave, même, cette présentation en séries illustrées est propre à exciter des sentiments et à éveiller des instincts très éloignés de la chasteté. »

Les juifs italiens ont fait appel au gouvernement pour mettre un terme à « ce sacrilège, qui offense non seulement les croyants, mais tous ceux qui admirent la Bible en tant qu'oeuvre d'art. »

(Rappelons que les images en question sont des photographies de modèles vivants, souvent très légèrement vêtus, qui posent les « scènes bibliques » dans les ateliers de Selatini.)

On s'agite aussi beaucoup à l'archevêché de Milan. Plusieurs évêques ont fait savoir à Mgr Enrico Galbiati, chargé de l'examen de tous les textes imprimés dans son diocèse, qu'ils étaient farouchement opposés à la publication de cette Bible en images, d'« une criante vulgarité. »

Enfin, de toutes les villes d'Italie où la « Bibia » est mise en vente, arrivent à Milan des lettres de reproches. Le Vatican a été saisi de l'affaire. Et Mgr Galbiati a laissé entendre que l'imprimatur ne serait pas accordé aux futurs tirages.

— Nous n'avions eu connaissance que des légendes. Pas des illustrations ! disent les responsables de l'évêché.

A quoi l'éditeur Salatini rétorque :

— De nombreux prêtres ont accueilli cette publication avec enthousiasme. L'Eglise nous a donné son accord. Quant aux rabbins, ils devraient être contents de voir la Bible aussi largement diffusée. Cent mille exemplaires de notre série illustrée sont vendus chaque semaine, soit chaque fois 68 pages du Saint-Livre.

Vedette et administrateur

GRATIEN GÉLINAS, *sa vie et son oeuvre*

par ODETTE OLIGNY

Nous avons bien de la chance, nous autres, du *Samedi*. M. Gratien Gélinas, qui déteste cordialement tous ceux qui par goût (comme les oisifs et les indiscrets) ou par métier (comme les journalistes trop prolixes) lui font perdre beaucoup de son temps précieux, nous a accordé deux heures, deux grandes heures, au cours desquelles il **nous** a fait voir, de son personnage, un côté que, jusqu'à preuve du contraire, je persiste à voir et à croire neuf.

Vous allez d'ailleurs en juger.

Une belle enfance

S'il est né à St-Tite, Gratien Gélinas es venu, tout enfant, à Montréal. De son enfance, il ne garde que des souvenirs magnifiques, colorés, savoureux, enchanteurs et enchantés. Il semble qu'une invisible Ariane se soit penchée sur son berceau et lui ait donné, à lui aussi, un fil, un fil conducteur qui n'a pas cessé de le diriger vers la même voie, celle du théâtre, au plus large comme au plus précis sens du mot.

Il se souvient très bien qu'il avait à peine cinq ans, et que chez lui, dans sa famille, venaient des amis qui, en soirée, « déclamaient » (comme on disait volontiers à l'époque) qui des vers, qui des pièces d'auteurs canadiens. Successivement Victor Hugo, François Coppée, le juge Rivard faisaient, par le truchement de ces amateurs, entendre leur voix.

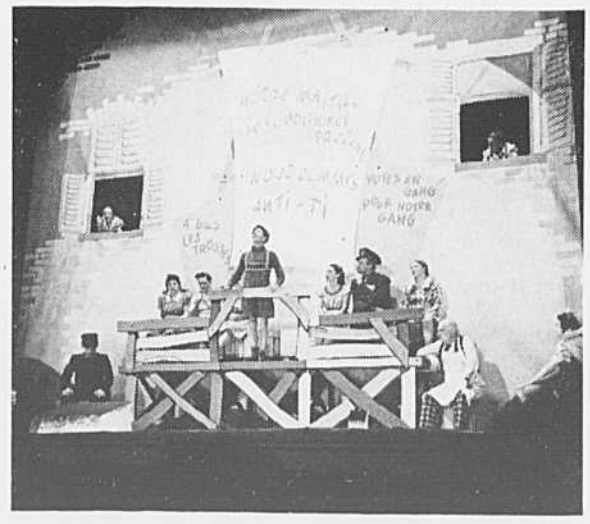
Le tout jeune Gratien écoutait, n'en perdait pas un mot. Bien sûr, il ne comprenait pas tout, mais dans son jeune esprit, un travail se faisait. Il y avait la musique des mots, le rythme des vers, le son de la voix, les gestes et tout cela l'impressionnait tellement que, dès le lendemain, tout seul ou devant un auditoire très attentif composé de sa soeur Rolande (Mme Alphonse Tassé) il se mettait, lui aussi, à déclamer. Des mots neufs, des phrases qu'il enchaînait ainsi en leur donnant ce même rythme.

Et, (la grande Colette a subi le même phénomène) il y en avait parmi ces mots qui avaient, à son oreille, un son tellement prenant, si musical, qu'il allait de par le monde en les répétant sans très bien savoir ce qu'il disait. Entres autres, le mot « fanfaron » auquel, à n'en pas douter, il donnait le sens de fanfare, de clinquant, de musique de cuivre, et il ne perdait pas une occasion de déclarer bien haut : « Je suis un fanfaron ! »... Ce qui, bien sûr, faisait rire tout le monde, venant d'un enfant de cinq ans.

Loin de l'empêcher de se manifester, ses parents le laissaient faire et comme ils ont eu raison !

Toute la bonté, toute la bonhomie d'un brave père de famille canadien, Fred Barry l'exprime a Ti-Coq qui n'a jamais su, lui, ce que ça voulait dire, des "tout pris d'un pain" . . . — Ci-dessous. Dans "St-Lazare Pharmacy", Fridolin avait complètement changé de personnage. Il s'appelait d'ailleurs Albert et c'était un petit vieux bien tâtillon, bien frileux.

Au Festival de Stratford, dans "Les Joyeuses commères de Windsor" de Shakespeare, voici Gratien Gélinas en Docteur Caius. — Ci-dessous, une scène de Fridolinade. Tout le faubourg est réuni pour entendre le candidat Fridolin dont la profession de foi est "Nous sommes anti-ti".



Aux études

Gratien Gélinas fit ses études au Collège de Montréal et il les termina aux Hautes Etudes. C'était un élève hors ligne, qui faisait l'orgueil de ses maîtres. C'est un perfectionniste né et tout ce qu'il fait, qu'il entreprend, il veut absolument le mener à bonne fin, quoi qu'il en coûte.

— J'étais, dit-il, presque trop bon élève.

Une aussi bonne conduite lui valait des récompenses. Entre autres, celle de participer à toutes les « séances » du collège. Là aussi, on déclamait, faisant large part à François Coppée et aux poètes canadiens. Gratien Gélinas était presque toujours parmi les élèves qui montraient leurs talents. Mais les plus beaux souvenirs d'enfance, ce sont ceux de la campagne.

Aux champs

Imaginez-vous, chaque été, un petit citadin qui avait bien travailé tout au long de l'année scolaire et qu'on envoyait, pour deux longs mois, à la campagne, en pleine nature. Le rêve !...

L'adaptation n'était pas longue à faire. A peine le beau costume des dimanches était-il ôté et soigneusement serré par la bonne tante que Gratien Gélinas, le petit cousin de Montréal, ressemblait à ses cousins de la campagne : culotte courte, chemisette, pieds nus et va donc galoper à travers champs.

Mais ce n'était pas le plus beau. Dans le grenier de la demeure campagnarde, il y avait des trésors. Comme peut-être peu d'enfants peuvent se flatter d'en avoir possédés. Toute une

garde-robe démodée, des perruques, des barbes de ficelle ou de cheveux de maïs, et le plus grand des plaisirs de vacances était de faire, dans ce grenier providentiel, des séances à quoi on conviait, non seulement la parenté, mais le voisinage. Et le plus amusant est de penser que de très bonne foi, sûrs d'assister à quelque chose de drôle et d'original, les adultes se déplaçaient, tout travail terminé, pour venir voir jouer les enfants.

Et c'était beau... Comme Gratien Gélinas le dit : « c'était de la comédie de l'art avant la lettre ». Du moins en faisait-il sans le savoir. Car c'était lui l'auteur, le directeur, le metteur en scène, et bien entendu, l'acteur principal. Sur un thème donné, les cousins et cousines entamaient, à ses côtés, les subtilités d'une pièce à grand déploiement et je dis bien, car non seulement, dans le grenier, il y avait les costumes, mais des décors, composés de rideaux, de meubles, de tout ce qu'on pouvait trouver dans un semblable paradis. Quant au maquillage, (il faut ce qu'il faut) il était fait à grand renfort de bouchon brûlé, de farine, voire de rouge à lèvres (dont M. Gélinas ne m'a pas révélé l'origine) et les cheveux de maïs formaient barbes et moustaches, plus ou moins solidement collés, ce qui amenait parfois de bien drôles situations. Mais il y avait tant de coeur, le feu sacré était si bellement entretenu que personne ne trouvait à redire.

Cette vie à la campagne, Gratien Gélinas s'en souviendra sa vie durant. Naturellement, il ne passait pas son temps au théâtre. Il fallait bien que les journées suivent leur cours normal. Alors, comme ses cousins, le petit gars de Montréal allait aux foins, à la moisson ; le soir, il se munissait d'une baguette pour aller chercher les vaches.

Et si les journées étaient harassantes pour tous ces braves campagnards, c'est justement que pour eux, aller le soir à la séance était un délassement. Ils s'y rendaient comme s'ils étaient vraiment aller au théâtre. C'étaient de braves gens simples que le cinéma ou la télévision n'avaient pas encore gâtés et rendus difficiles et critiques.

Si Gratien Gélinas, en ses dix ans d'âge, donna un peu à la campagne, la campagne le lui rendit au centuple. Tout lui était ravissement : les champs, les bois, les bêtes, le soleil, le ciel, les gens. Et penser si son imagination, fertile dès l'origine, avait de quoi travailler.

Fridolin dans toute sa splendeur... Il mange un sandwich, il faut bien puisque sa mère, cette journée-là, est sortie sans rien laisser pour lui sur la table...

Le temps passe

Pour heureux que soit un enfant, il n'a dix ans qu'une fois en sa vie. Et Gratien Gélinas s'en rendait compte, comme tout le monde. L'adolescence était proche, il fallait penser à l'avenir. Les séjours à la campagne se firent moins longs. Et bientôt, il fallut penser à travailler, pour gagner au moins une partie des cours qui ouvrent l'avenir.

Gratien Gélinas n'avait pas pour autant perdu le goût du théâtre et de tout ce qui s'y rapportait, s'y rapprochait, de près ou de loin. Il avait un groupe d'amis et là aussi, il disait des monologues. Des monologues graves, sérieux et dramatiques, qui, de son propre aveu ne lui allaient pas du tout et où il se sentait aussi à l'aise qu'un cheval de sang attelé à une charrette.

Et c'est alors qu'il fit une tentative du côté des monologues comiques. Il puisait volontiers dans le répertoire Galipault, dans celui du journaliste canadien Coutlée, et un beau jour il se demanda pourquoi il ne pourrait pas être son propre auteur.

Sitôt dit, sitôt fait. Prudemment, il commença par faire des adaptations du texte des autres. Il y mettait tout de même les idées que peut faire venir à l'esprit d'un adolescent sa conception nouvelle de la vie. Et surtout, il travaillait avec cette minutie qui ne l'a jamais quittée. Déjà, à cette époque, tout, pour lui, était important. Et un beau jour, il donna sa première oeuvre, *Le bon petit garçon et le méchant petit garçon*, inspiré du chanoine Schmidt, mais revu et corrigé, à la canadienne et à la Gratien Gélinas. Avec de-ci de-là, des petits coups de patte...

Fridolin

Il n'y avait, au moment où naquit Fridolin, que la radio pour amuser le grand public. Et on peut encore se souvenir du succès du *Carousel de la Gaîté* où, pour la première fois, Fridolin parut, entouré de Lionel Daunais et d'Albert Cloutier.

Le personnage de ce petit gars qui s'élève à peu près tout seul, va à l'école quand ça lui chante et parle avec un curieux accent disant, de sa voix particulière des choses parfois très profondes et touchantes, parce qu'il a bon coeur et voit clair, n'est pas venu au monde avec sa culotte courte, son chandail mité, le « slingshot » à la main. Non pas. Il était, s'il-vous-plaît, en habit, devant les micros de CKAC, où il tournait, la première année, au son de la musique du *Carousel*, où il prit, la seconde saison, *Le Train de Plaisir*.

Oui, c'était comme ça... La raison est que bien que lancé sur les ondes de CKAC, le programme avait lieu dans le grand studio du défunt CHLP, en public, et voilà pourquoi les protagonistes étaient en grand tralala...

Le nom de Fridolin ? Oui, sans doute, ce n'est pas un nom tellement canadien bien que quelques personnes l'aient porté. Gracien Gélinas l'a choisi à cause de sa sonorité.

Toujours le goût des mots qui claironnent. Et ce n'est pas tout : Fridolin, à l'époque portait (à moins que ce ne soit Gratien Gélinas) une petite moustache, genre Hitler, très atténué...

Mais le gamin ne devait pas s'en tenir là et devait faire dans la revue une éblouissante carrière. En collaboration avec Claude Robillard, Gratien Gélinas écrivit sa première *Fridolinade*. C'est très difficile, écrire une revue. Il y a tant de choses à penser. Il y faut des talents multiples et tout d'abord, le sens de l'actualité et du comique des événements, avec une pointe de rosserie qui donne du sel, du piquant à l'affaire.

Il y eut en tout neuf revues, neufs *Fridolinades*, que dès lors, Gratien Gélinas écrivit seul.

Le costume de Fridolin

Le trouver ne fut pas une sinécure. Il fallait, à la fois, quelque chose qui tape à l'oeil et soit pourtant vraisemblable. La question de la culotte courte, des espadrilles et des bas dont l'un n'était jamais de l'avis de l'autre fut vite réglée. Mais le chandail ?... Il fut d'abord bleu marine. C'était terne et sans éclat. Puis rayé. Pas mieux. Enfin, un jour chez le costumier, Gratien Gélinas mit la main sur un vieux chandail du *Canadien*, mité à mort, mais tellement « ça » qu'il le prit sans hésiter. Et n'oublions pas, s'il vous plaît, les bretelles par dessus le chandail. Le lance-pierres, c'est paraît-il, indispensable aux petits gars, en été...

[*Lire la suite page 25*]

Vos vedettes préférées :

SYLVIA LOPEZ suit fidèlement l'orbite de Sophia Loren

par **DENIS MORELLAN**

Il y a deux ans, la presse faisait l'une de ses « découvertes » périodiques en matière cinématographique : une « bombe » rousse était née au firmament du cinéma, avec les atouts physiques de Sophia Loren, et bien entendu l'on était prêt à lui en attribuer aussi tout le talent : Sylvia Sinclair.

C'était oublier seulement que Sophia Loren, en dépit de l'aide considérable apportée à sa carrière par le producteur Ponti, avant même que ne commencât leur histoire d'amour, a dû beaucoup attendre et travailler avant de devenir une véritable actrice. Il est vrai qu'entre temps, Sylvia Sinclair avait eu elle aussi son extraordinaire coup de chance. Elle avait épousé Francis Lopez, le plus populaire — et le plus riche — des jeunes compositeurs d'opérette.

Depuis, ses chanses n'ont cessé d'augmenter. Même en Italie, qui au départ souriait de « ces Français qui affirment avoir trouvé une nouvelle Sophia Loren », ont triomphalement accueilli Sylvia Sinclair, devenue Sylvia Lopez, et reprennent en choeur la comparaison. Ayant désormais en main les mêmes atouts que Sophia, il ne reste plus à Sylvia qu'à accomplir les quelques transformations indispensables pour faire d'une pin-up une star de classe internationale. Ne parlons pas même pour l'instant des dons d'actrice : voir Brigitte Bardot. A propos, Sylvia croit tellement sa chance — ou ses chances — qu'elle a renoncé à la fatidique double lettre de Sylvia Sinclair.

Ces transformations, un grand metteur en scène italien a commencé à les accomplir. Federico Fellini a en effet engagé Sylvia Lopez pour l'un des rôles féminins de son cruel film *La Douce Vie*, satire de la société cosmopolite romaine. Et il a tout de suite compris que Sylvia gagnerait à ressembler à la Sophia Loren d'aujourd'hui.

Alors qu'au naturel, elle fait irrésistiblement songer à la première version de son illustre modèle italien. Il est indéniable que physiquement, Sylvia n'a rien à envier à Sophia. Toutes deux ont les mêmes mensurations et la même silhouette. Toutes deux ont d'immenses yeux clairs en amande, une grande bouche terriblement sensuelle, une luxuriante chevelure fauve, un teint éclatant. Sylvia a même l'avantage d'un ovale plus pur, et d'un fin nez droit.

Mais elle ne s'est pas encore dépouillée du style pin-up. Ou plutôt on ne lui a pas encore appris à s'en dépouiller. Elle est un splendide animal, avec tout ce que cela comporte de vulgarité. Ses cheveux sont trop roux, ses yeux verts trop maquillés, ses décolletés trop généreux, ses attitudes trop lascives. Son unique expression est le sourire provocant. Sylvia Lopez n'a pas encore compris qu'il faut la fausse ingénuité d'une Brigitte Bardot pour pouvoir toujours se surpasser dans la hardiesse des attitudes : ceci fait pardonner cela. Plus la féminité est épanouie, plus elle gagne à être présentée avec mesure.

Ou plutôt, elle l'a fort bien compris. Elle traverse allégrement la première épreuve, qui consiste d'abord à s'imposer, par tous les moyens, et les plus voyants sont les meilleurs. Sophia Loren a dû se déshabiller beaucoup, et même complètement, pour obtenir le droit de jouer des rôles intelligents, habillée jusqu'au cou.

Or la première chose qu'a fait Federico Fellini a été de tirer en arrière les longs cheveux, de supprimer les

faux cils, d'alléger le maquillage de la bouche, de faire enfiler à Sylvia un gros pull-over, et de lui défendre de faire du charme devant l'objectif. Le résultat est étonnant. Fellini, spécialiste des grandes actrices sans beauté, et qui a enlaidi à plaisir sa propre femme Giulietta Masina, venait de jouer les Pygmalions. Bien entendu, Sylvia n'apprécie pas, au point qu'elle hésite encore à assumer le rôle, en dépit de l'immense chance que représente Fellini pour la carrière d'une débutante.

— C'est plus fort que moi, il me fait peur, dit-elle. Il me dépouille complètement de ma personnalité et ne me voit pas du tout comme je me vois. C'est déprimant. Il veut me vieillir, m'enlaidir, m'habiller de nippes quelconques... On me connait si peu encore ! Et si ensuite on continuait à me voir seulement comme il me voit lui ? Ce serait terrible !

Ces inquiétudes font sourire Francis Lopez. Il sait que le succès ne s'embarrasse pas de ces détails. Une revue du spectacle publia un jour une interview de Jacques Becker au sujet de la chanson. Becker raconta comment Francis Lopez était venu lui proposer des chansons pour ses films. Becker trouva ces chansons exécrables et le dit au compositeur. Celui-ci, depuis, pensa que les gens de cinéma ne connaissent rien à la musique...

Si l'on en croit Francis Lopez, Sylvia n'est nullement une vamp :

— Ce sont des airs qu'elle se donne. Elle est en réalité très sérieuse et très intelligente, pas du tout superficielle. Ce n'est pas pour sa beauté que je l'ai épousée... Enfin, pas *que* pour sa beauté.

Qui est Sylvia Lopez, ex-Sinclair ? Sylvia n'est pas son véritable prénom, pas plus que Sinclair son nom. En vérité, elle est Caucasienne et se prénomme Tatiana. Quant à son patronyme, il est impossible de le prononcer en français.

Francis Lopez l'a rencontrée au Marché aux Puces, alors qu'il cherchait des chenêts. De son côté, elle cherchait des disques rares, dont elle a déjà une impressionnante collection. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ses préférences ne vont pas au cha-cha-cha, mais à Bach, Mozart, Vivaldi, Albinoni, ce qui n'est pas très original, mais témoigne tout au moins d'une parfaite connaissance du goût du jour.

Elle a vingt-trois ans, le même âge que Sophia Loren, et si elle est encore loin d'avoir une semblable cote, elle commence déjà à refuser les engagements. Son mariage avec Francis Lopez, en 1957, a marqué le début de sa carrière. Et pourtant un journaliste imprudent crut à l'époque l'une de ces belles déclarations que font les nouvelles mariées du monde du spectacle (n'est-ce pas, Annette Vadim ?), et il écrivit :

Sylvia Sinclair a décidé de renoncer au cinéma. C'est plutôt méritoire car son futur mari est aussi un producteur prospère et il eût été facile à Sylvia de revendiquer, comme quelques-unes, une carrière parallèle à sa vie conjugale ».

Tout rentra vite dans l'ordre. A peine devenue Sylvia Lopez, la ravissante fille prit un rôle important dans le film *Tabarin*, dont Franics Lopez composa la musique. Dans ce film, Sylvia montra aussitôt son savoir-faire, puisqu'elle y chante plusieurs chansons, qu'elle enregistra ensuite dans les cinq langues qu'elle parle couramment : le français, l'allemand, l'italien, le russe et l'espagnol.

A cette époque, celle que les techniciens de cinéma appellent « la Braise vivante », fut présentée au directeur du plus grand cabaret de Las Végas :

— Je vous engage, lui dit l'homme dès qu'il lui eût baisé la main.

— Mais, protesta Sylvia, vous ne m'avez jamais entendue...

— Non, mais je vous ai vue. Et je connais les goûts de ma clientèle.

Le jour de l'enregistrement de son premier disque, Francis Lopez présenta ainsi sa femme aux journalistes :

— Elle a la voix de Marlène Dietrich, le corps de Sophia Loren, le rayonnement d'Ava Gardner. Demain, elle sera dans tous les coeurs.

— Je demande seulement à aller jusqu'à l'*Alhambra*, murmura Sylvia.

Aujourd'hui, Sylvia est dans le cruelles incertitudes. Elle ne sait ce qu'elle doit accepter, des propositions des producteurs italiens et américains qui se la disputent. Hollywood lui propose notamment des remakes de *Cancan* et de *L'Ange Bleu*. Rome lui

[*Lire la suite page* 54]

ROMANS - NOUVELLES POLICIERES ET SENTIMENTALES - CONTES

Un roman d'amour complet

LE COUSIN D'AMÉRIQUE

par JEAN DESROCHES

I— Le blessé inconnu

LE coup de sonnerie avait été si vif que Marcelline s'était trouvée debout avant d'être totalement réveillée. La consigne de la garde de nuit signalait qu'elle pouvait s'étendre, habillée, sur la couchette du poste ; mais il était bien recommandé de ne pas s'endormir. C'était cette chaleur lourde qui règne constamment dans les cliniques qui l'avaient lentement assoupie.

Honteuse, comme prise en défaut, elle rajusta son voile et, d'un geste machinal, écrasa les plis de son tablier.

Quelle heure pouvait-il être ? Elle leva les yeux ; l'horloge électrique marquait trois heures quarante-cinq.

Son regard passa ensuite par le central. Qui appelait ? Un malade difficile sans doute. Mlle Allain de qui elle avait pris la relève, l'avait assurée qu'aucun client de l'établissement ne nécessitait de soins nocturnes. Effectivement, aucune fiche du tableau n'était tombée.

Avait-elle donc rêvé ? Non pourtant, le tintement métallique n'avait pas cessé de bourdonner à ses oreilles.

« La porte d'entrée ! » pensa-t-elle soudain.

Elle passait dans le couloir quand l'appel retentit à nouveau, plus impérieux.

— Vite, mademoiselle... un lit... le docteur... Je vous amène un blessé grave.

Quand des particuliers s'occupent d'un accident, ou bien ils restent stupidement hébétés à en contempler les victimes, ou bien ils s'affolent en leur portant secours. Celui-ci semblait appartenir à la seconde catégorie.

Marcelline entra dans la loge de la concierge et appela le Dr Hendrickx par téléphone. Celui-ci habitait un chalet particulier dans le parc même de l'établissement. La bonne, d'une voix pâteuse, répondit qu'elle allait réveiller Monsieur.

Enfin, l'infirmière revint vers son visiteur nocturne qui l'attendait près de la porte d'entrée. L'activité réfléchie de la jeune fille l'avait calmé.

Il tombait une de ces pluies fines et glacées qui énervent les caractères les mieux trempés.

L'infirmière regarda vers le ciel d'un oeil las.

— Voyons votre blessé, maintenant, dit-elle sur un ton qui était à peine aimable.

L'homme se rebiffa :

— Mon blessé !... Mais je ne le connais pas. C'est bien le hasard qui me l'a fait découvrir. Des traces de dérapage sur la chaussée, deux ornières profondes dans l'accotement... Il a fallu que je descende dans le fossé, après m'être arrêté, pour découvrir une voiture aux trois quarts démolie. Dans les débris, gisait cet homme. Je ne sais pas jusqu'à quel point il est handicapé... J'ai eu bien du mal à le sortir de là.

Le blessé occupait tout l'arrière de la voiture. Il était recroquevillé dans l'attitude qu'il devait avoir prise au moment du choc. Il était visible qu'il n'avait pas, depuis lors, recouvré ses esprits.

— Voulez-vous m'aider à le porter dans une chambre ? demanda la jeune fille...

— Je le porterai seul si vous voulez. Indiquez-moi le chemin...

Marcelline se dirigea vers le 4 qui était libre depuis plusieurs jours.

Quand la tête du blessé, débarrassé de ses vêtements, reposa enfin sur l'oreiller, l'homme qui l'avait amené le regarda durant un long moment, puis, tendant à l'infirmière un bout de bristol :

— Voici ma carte, dit-il. Je ne peux plus attendre. Ma femme doit s'inquiéter à la maison. Pensez que cela aurait pu arriver à moi comme à lui... Je passerai prévenir moi-même la police.

En prenant le mince carton, Marcelline fit un petit signe de tête, mais elle n'ouvrit pas les lèvres.

Elle s'était emparée d'un paquet d'ouate et d'éther, et elle cherchait les blessures sur le corps meurtri pour en étancher au moins le sang.

Dieu ! ce que ce médecin tardait à venir !...

Elle approcha la bouteille de la tête du blessé et lui fit respirer les émanations écoeurantes de l'éther. En même temps, elle épiait le réveil de la vie sur son visage.

Une grande pitié lui étreignait le coeur. L'homme qui gisait devant elle pouvait avoir tout au plus vingt-cinq ans. Ses traits, un peu anguleux, étaient d'une régularité parfaite. Il avait un nez fin, une bouche bien dessinée et des paupières légèrement bleutées que frangeaient de longs cils d'un jais pur.

Mais sous ce visage attrayant encore, malgré la torsion de la douleur, se dégageait une plaie horrible qui lui rongeait la gorge. Un peu plus à gauche, celle-ci aurait porté sur la carotide et l'homme serait mort, vidé de sang.

Qui était-il ? Cherchant la réponse à cette question, Marcelline porta son regard vers les mains. Celles-ci étaient également très meurtries, mais pas assez cependant pour qu'on ne distinguât des doigts effilés d'une extraordinaire distinction.

— Pauvre homme ! pensa la jeune fille... La vie ne lui refuse rien sans doute, et le voilà peut-être handicapé pour le restant de ses jours...

A ce moment, le docteur entra. Il tâta le corps de tous côtés et les chairs ne réagirent même pas. Deux heures durant, aidé de l'infirmière, il posa des pansements.

Quand ce fut terminé, car elle ne voulait pas déranger le médecin aussi longtemps qu'il était penché sur un patient, Marcelline demanda :

— Est-ce grave ?

Il y avait dans le ton de sa voix plus qu'une curiosité professionnelle. Etait-ce la jeunesse du blessé qui l'émouvait ?... une pitié plus grande qu'à l'ordinaire pour son malade, pitié provoquée par l'horreur de sa plaie ?...

Marcelline ne songea pas à analyser son sentiment. Il était évident cependant que l'homme étendu devant elle lui était devenu tout de suite sympathique, un peu comme si elle était là non comme une infirmière dont c'était le métier de prodiguer des soins, mais comme une garde-malade accompagnant un des siens à la clinique pour veiller aux moindres détails de son mieux-être, pour le réconforter d'une présence chère et assidue... Etrange sentiment que provoquait au coeur de la jeune fille un étranger ! Sentiment dont Marcelline ne pouvait cependant se défendre.

Le docteur fit des mines pour répondre.

— Hum !... Sait-on jamais ce qui se passe dans le corps d'un homme ! La plaie de la gorge est guérissable, bien que le gosier me semble atteint...

Je suis bien plus inquiet du côté des lombes ; nous ne saurons vraiment ce qui s'y passe que lorsque notre blessé saura parler... Tâchez donc de le faire revenir à lui !

Le docteur était rentré chez lui depuis un certain temps déjà, quand les efforts de la jeune fille aboutirent.

Les paupières du blessé remuèrent légèrement ; puis, lentement, elles s'ouvrirent.

Son regard se porta sur Marcelline, et aussitôt il s'illumina.

Peut-être le jeune homme ne voulait-il exprimer par là que sa reconnaissance. Mais il était possible cependant que, comme toutes les personnes qui étaient mises en présence de la jeune fille, il était ébloui, en dépit de ses douleurs, par l'étrange fascination de sa beauté.

Marcelline avait, en effet, un visage très régulier, mais celui-ci s'éclairait de deux grands yeux extrêmement clairs dont le bleu de lapis-lazuli s'harmonisait admirablement avec les boucles naturellement blondes de sa coiffure. La fraîcheur de son teint, le velouté de sa peau, étaient également remarquables.

— Vous souffrez beaucoup ? demanda-t-elle.

Les yeux remuèrent. Ils semblaient dire : « Oui, mais n'y attachez pas d'importance ; votre présence me réconforte ».

— Dormez, dit-elle. C'est ce que vous avez de mieux à faire jusqu'à demain matin. C'est essentiel pour éviter la fièvre...

Elle mit la lampe en veilleuse. Le blessé lui lança un regard suppliant : « ne me quittez pas » ; mais la jeune fille se rendait compte que, elle présente, il ne s'endormirait pas. Elle se retira avec un sourire attristé.

Rentrée au poste, elle voulut se mettre à lire ; mais elle constata qu'après avoir tourné cinq ou six pas de son roman, elle ne se souvenait plus de ce qui y était écrit. Son esprit était ailleurs.

Elle s'assit alors sur sa couchette. Son regard ne quittait pas le tableau de sonnerie, et c'était le 4 qu'elle épiait. Elle aurait voulu qu'il appelât pour se donner l'excuse d'accourir auprès de lui à l'encontre de tous les préceptes médicaux.

La nuit passa ainsi pour elle en attente. Plusieurs fois, elle se leva pour aller faire une ronde. Mais il n'était que la porte qu'elle entrouvrait doucement, comme s'il n'y eût plus eu qu'un malade dans la maison. Deux fois, le blessé avait tourné vers elle son regard comme pour la remercier de l'attention ; ensuite elle constata qu'il s'était endormi.

La fièvre vint cependant. Elle débuta le lendemain et empira les deux jours suivants. Le docteur l'expliqua en disant que la commotion physique devait avoir été accompagnée d'une assez forte commotion cérébrale.

— Je crains plus pour son cerveau que pour son corps, disait-il. Si cette fièvre ne l'emporte pas, elle pourrait se résoudre en aliénation mentale... Renouvelez la poche de glace sur le front toutes les heures et si possible même toutes les demi-heures.

Le 4, ainsi avait été baptisé le blessé dont le nom n'était toujours pas connu, donnait plus de travail aux infirmières que les dix-huit autres malades de la maison. Ces infirmières n'étaient que deux dans cette petite clinique de province. Mlle Allain s'était bientôt plaint qu'elle ne sortait pas de sa besogne. Alors, tout naturellement, Marcelline avait dit : « Je ne rentrerai plus chez moi. La nuit, je prendrai normalement mon poste et, le jour, je m'occuperai uniquement de lui ». Personne n'avait songé à lui dire de veiller à sa propre santé.

Les heures les plus pénibles pour Marcelline étaient celles où le malade délirait. Il ne parlait pas, ses organes vocaux ayant sans doute été atteints par l'horrible plaie qu'il avait à la gorge ; mais il lançait des sons, tantôt sourds, tantôt aigus, très pénibles à entendre, comme sont les cris inconscients des sourds-muets.

Marcelline se tenait constamment à son chevet. Quand elle n'était pas occupée à enlever l'eau de la poche pour y remettre de la nouvelle glace ou à essuyer la sueur froide qui lui inondait le front, elle se tenait assise tout près du lit, caressant doucement les bouts des doigts qui sortaient du pansement. Quand par hasard, le malade retrouvait un moment de lucidité, il tournait vers elle son regard et celui-ci exprimait plus de reconnaissance que ne l'eussent fait des paroles.

Marcelline souriait.

Aux autres heures, les heures de délire, les heures de souffrance qui étaient les plus fréquentes, la jeune fille sentait se serrer son coeur. C'est que, chez elle, à la compassion que provoque naturellement toute souffrance humaine, venait se joindre de tristes souvenirs personnels.

II — Le passé de Marcelline

MARCELLINE Le Tellier n'avait pas toujours été infirmière.

Il y a deux ans à peine qu'elle en avait ceint le voile, poussée par l'obligation de gagner son pain de chaque jour.

Avant cela, elle était une petite demoiselle dont l'unique souci pouvait être de réaliser tous ses caprices. Ses parents jouissaient non seulement d'un hôtel à Paris qui était leur résidence habituelle, mais d'une importante maison de campagne en Touraine que les paysans du lieu appelaient couramment le château. Elle était enfant unique, choyée, dorlottée par des parents qui l'aimaient tendrement. Il n'y avait peut-être que sa mère qui l'ennuyait un peu, parce qu'elle aurait aimé lui voir épouser Jacques de Brisac.

Pauvre mère ! dans ce jeune homme, elle ne voyait qu'un monsieur distingué, d'ancienne et bonne lignée, un peu dédorée peut-être, mais un monsieur sachant à merveille tourner le compliment et compter des points...

— Et puis, expliquait Madame Le Tellier, à sa fille, Jacques poursuit, comme toi, des études médicales. Vous saurez vous comprendre, vous entendre. Quand il sera en possession de son diplôme, son oncle Duprez lui remettra la réputée clinique de chirurgie qu'il possède ici à Paris. Vraiment, que pourrais-tu rêver de mieux comme parti ?...

— Je ne l'aime pas, répondit Marcelline... Si les apparences sont faites pour nous rapprocher, nos caractères, nos goûts sont, au contraire, nettement opposés.

La jeune fille évitait de donner des explications, mais elle se comprenait. Jacques était un homme léger et volage. Dans sa vie d'étudiant, ce qui l'intéressait, c'était bien plus les réjouissances en bande, les farces, les parties de cartes interminables dans les cafés, que les cours et les longues heures passées le front penché sur des bouquins ardus.

Le bruit courait même à la Faculté qu'il avait eu plusieurs aventures galantes ; mais, depuis qu'il fréquentait assidument chez les Le Tellier, on avait évité de parler de ces choses devant Marcelline.

Un jour, M. Le Tellier était rentré à la maison tout en fièvre.

— Il paraît, dit-il, qu'on a voulu me rouler... Mais je ne suis pas homme à me laiseer faire. Je pars demain pour Sumatra.

— Que dis-tu ? avait demandé Mme Le Tellier qui n'avait jamais vécu plus de deux ou trois jours loin de son mari et que cette séparation attristait profondément.

— Il le faut. Notre fortune est en jeu. Tu te souviens que j'ai fait dernièrement de très gros placements dans une affaire de caoutchouc. L'homme avec qui j'ai traité est un escroc et si je ne vais pas au plus tôt sur place défendre mes intérêts, un trust américain s'emparera de nos plantations avec la complicité de cet individu. Nous serons ruinés...

Il était parti hâtivement.

Un mois plus tard, une lettre, la première, était venue de Sumatra. Et ce n'était pas M. Le Tellier qui l'avait écrite. Elle disait en substance : « M. Le Tellier a gagné les fièvres dès son arrivée dans l'île. Il en est mort. Le trust américain l'a emporté... »

« Avant de mourir cependant, ajoutait le brave homme qui s'était chargé de transmettre la triste nouvelle à la famille Le Tellier, votre mari m'a assuré que tout n'était peut-être pas perdu. Il vous sera possible de vivre dans une certaine aisance. « En Amérique... » a dit le mourant ; mais ses forces l'ont trahi ; il n'a pas pu poursuivre. Je ne doute pas que vous savez de quoi il s'agit. »

Hélas ! ni Mme Le Tellier, ni Marcelline ne savaient de quoi il s'agissait. Cette remarque avait fort frappé Jacques de Brisac qui assistait à la lecture de la lettre. Sous le prétexte qu'il ne voulait pas forcer à des politesses des hôtes accablés par la douleur, il s'était retiré.

— Voyons, Jacques, avait dit Mme Le Tellier, qui dominait de son mieux l'émotion qui l'étreignait, votre présence, au contraire, nous est une consolation. N'êtes-vous pas déjà un peu de la famille ?

Le jeune homme s'était cependant retiré... Jamais Marcelline ne l'avait revu.

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.

Le chauffeur qui a transporté un meurtrier dans son véhicule après le crime est-il nécessairement coupable de complicité après le fait ?

Trois jeunes gens pénètrent dans une épicerie avec l'intention d'y commettre un vol. L'un d'eux est armé d'un revolver. Comme le propriétaire de l'établissement résiste aux voleurs, celui qui est armé tire et le tue.

Retracé par la police, le meurtrier subit son procès pour meurtre, est reconnu coupable et se voit condamner à la potence. Ses deux complices sont convaincus d'homicide involontaire.

Mais il y a un quatrième larron dans l'affaire : le conducteur de l'automobile où sont montés le meurtrier et ses complices après l'attentat. Celui-là est accusé de complicité après le fait.

Il est évident qu'il n'a pas assisté au meurtre et, naturellement, n'y a pas participé directement. La preuve présentée en Cour à son procès établit de plus qu'il n'avait pas été mis au courant de la tentative de vol, ni du meurtre, par ses passagers. Bien plus, son automobile était stationnée à plusieurs centaines de pieds de la scène de la tragédie, quand les trois autres y sont montés après la mort de leur victime.

* * *

Vu les circonstances, le prévenu est-il COUPABLE ou NON de complicité dans un meurtre après ce meurtre ?

* * *

NON-COUPABLE ! a décidé le Jury des Assises criminelles, à Montréal, le 16 janvier 1959.

ROBERT MILLET, B.A.

C'en avait été fini du coup, en effet, des études universitaires de la jeune fille. Déjà auparavant, sa mère avait le coeur faible. La terrible nouvelle l'avait jetée sur un lit dont elle ne devait plus se relever. Marcelline la soignait. Bien qu'elle n'y connût rien en affaires, elle avait dû se charger également de vendre et l'hôtel et le château pour régler certaines affaires que M. Le Tellier en partant pour les Iles avait dû laisser en suspens.

Les deux femmes étaient alors allées habiter un modeste appartement où ce qui leur restait d'argent leur permettait tout juste de vivre très modestement. La maladie, puis la mort de Mme Le Tellier avaient achevé de mettre la caisse à sec.

Marcelline avait eu beau retourner tous les papiers de son père, nulle part elle n'avait trouvé trace d'un placement que celui-ci aurait pu avoir fait en Amérique. Elle se trouvait donc complètement ruinée et seule dans la vie.

En mourant, sa mère avait exprimé un dernier désir bien étrange.

— Ma petite, avait-elle dit, promets-moi d'épouser Jacques de Brisac.

C'était son rêve de jadis qui la reprenait.

— Mais enfin, maman, avait répondu Marcelline, nous n'avons plus revu Jacques depuis le jour où nous est arrivée la nouvelle de la mort de papa. Tu comprends que . . .

— Ne noircis pas Jacques, avait supplié la mourante qui gardait entière son admiration pour le jeune homme. Je suis convaincue qu'il t'aimait. Peut-être ses parents, en apprenant nos revers de fortune, ont-ils fait pression sur lui et il n'aura pas voulu se rebeller ; mais il reviendra, crois-moi. Promets-moi de ne pas lui refuser ta main.

— Soit ! avait soupiré Marcelline qui ne pouvait rien refuser à sa mère mourante, si Jacques me demande ma main, j'accepterai.

Et Mme Le Tellier était morte heureuse, laissant tout le poids d'un dur avenir à la pauvre Marcelline qui n'y était nullement préparée.

La jeune fille cependant avait immédiatement fait fi de toute considération de caste, de tout orgueil aristocratique.

— Je travaillerai pour vivre, avait-elle décidé. Dans deux ans, j'aurais eu mon diplôme de médecine. Mais maintenant déjà, je puis être assistante ou même infirmière.

Elle avait suivi les petites annonces dans les journaux et c'est ainsi qu'elle avait trouvé une place où elle remplissait un peu les deux offices dans la clinique du Dr Malraux, à Bourg-en-Yonne.

Cette nouvelle vie à laquelle elle était peu préparée, lui avait été très dure. Non seulement les malades, comme tous les malades, avaient leurs exigences ; mais le docteur lui-même était loin d'être toujours un homme commode. Il était volontiers cassant, autoritaire.

De plus, il avait pris Marcelline en grippe parce que, vieux médecin, il devait constater que, devant bien des cas, la jeune fille, dont les études médicales avaient été très poussées, en connaissait plus que lui sur les méthodes de médication moderne.

Puisqu'il fallait vivre, Marcelline s'était résignée à toutes les humiliations, à toutes les avanies.

Elle était bonne pour les malades, mais sans affection. Son coeur s'était pour ainsi dire refroidi sous le coup des revers et des humiliations.

Pourquoi n'en était-il pas de même à l'égard de celui-ci ?

Au cours des longues heures qu'elle pouvait passer en réflexion, Marcelline en était même arrivée à d'étranges réflexions.

— La vie est idiote, pensait-elle. Voilà un jeune homme qui avait tout pour pouvoir jouir pleinement de la vie, et la mort peut-être va l'emporter, quand moi, qui n'ai plus rien à attendre de cette terre, je suis bien portante.

Il lui était même arrivé de souhaiter pouvoir prendre sur elle les douleurs et les risques de son blessé pour lui assurer la santé.

— Ce serait tellement plus normal, pensait-elle . . .

Peut-être était-ce pour cela qu'elle se dévouait pour lui sans compter.

Du moins en fut-elle récompensée ; car, un beau jour, la fièvre tomba et, en se réveillant, le malade sourit.

Son regard, car il ne parlait pas toujours, semblait dire : « Ouf ! . . . il me semble que je reviens de loin. La mort m'a serré de près ; mais elle ne m'a pas eu. C'est à vous, gentille petite demoiselle, que je le dois «.

Et rien que pour avoir de temps à autre ce regard qui tant parlait, posé sur elle, Marcelline aurait passé encore d'autres nuits, d'autres journées en soins assidus auprès de celui qui était devenu « son » malade.

— C'était sa joie, son unique joie, dans toutes les misères que ne lui avait pas épargnées l'existence . . .

Mais cette joie devait encore lui être enlevée.

Un jour, en retirant le pansement qui cachait la gorge mutilée du blessé, le docteur avait déclaré :

— Il faudra rouvrir cela, si nous voulons qu'il retrouve jamais la parole. Mais c'est une opération très délicate que je n'oserai pas entreprendre moi-même. Nous l'enverrons à Paris chez un spécialiste.

Puis, voulant être aimable pour la jeune fille après le long dévouement dont elle avait fait preuve, il avait ajouté :

— Comme cela vous en serez débarrassée, car vous avez un grand besoin de repos.

Au lieu de remercier, au lieu de sourire, Marcelline avait tourné un regard attristé vers le lit.

Heureusement, le jeune homme n'avait rien entendu.

Le lendemain, il avait disparu de la clinique et Marcelline, que la fatigue accumulée déprimait, s'était sentie effroyablement seule, effroyablement triste.

III — Un retour inattendu

"DEUX jours sans quitter le lit », avait dit le docteur. « Mlle Allain endurera bien une fois ce que vous avez supporté durant une quinzaine. Ne vous levez que pour manger. Mangez beaucoup, mangez saignant. »

Une heure après son blessé, dont elle ignorait encore tout, sinon qu'il était un riche Américain en villégiature en France, Marcelline quittait la clinique.

Elle habitait chez une vieille veuve dont elle partageait, moyennant pension, les repas qu'elle ne prenait pas à la clinique.

— Vous vous tuerez, dit celle-ci quand elle rentra . . . Mettez-vous au lit immédiatement. J'ai du bouillon de poule, heureusement. Je vais vous en porter une bonne assiette et puis vous dormirez . . .

Oh ! oui, Marcelline avait dormi. Elle avait dormi deux jours, trois jours, presque quatre jours entiers avec de courts réveils pendant lesquels elle ne retrouvait qu'une demi-conscience.

Après avoir pesté contre les femmelettes sans résistance, le docteur était venu la voir et il lui avait recommandé de ne pas se lever avant qu'elle ne se sentit complètement reposée.

— Je ne veux pas vous voir à la clinique avant lundi, avait-il ajouté. Les servantes monteront la garde de nuit. Nous n'avons plus maintenant de cas dangereux. De votre côté, promenez-vous, prenez l'air ; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Et Marcelline s'était promenée. La première fois, poussée autant par un sentiment secret que par la curiosité, elle s'était rendue vers le lieu où s'était produit l'accident. Elle avait découvert au fond du ravin, une auto de tourisme en très piteux état. Le pare-brise était brisé ; c'était un morceau de verre sans doute qui avait causé la plaie profonde que le jeune homme portait à la gorge. Les tôles étaient tordues : lamentable épave.

— Si ça t'amuse de peindre, au moins souviens-toi que ton père est président de la Banque Fédérale !

La jeune fille s'était rapprochée des débris et elle les avait examinés soigneusement, cherchant trace de celui qui y avait été blessé. Finalement, elle découvrit un éclat de verre sur lequel du sang séché maintenait en touffe une mèche de cheveux.

Elle détacha cette mèche et la plaça dans son sac à main après l'avoir soigneusement enveloppée d'un bout de papier. Souvenir . . .

Elle sortait deux fois par jour, appliquant à la lettre la consigne du docteur. Et chaque fois, sa promenade avait le même but.

Devant l'auto démembrée, elle se prenait à réfléchir : « Retrouvera-t-il la parole ? Ne gardera-t-il pas de traces affreuses de sa blessure ? Peut-être a-t-il en Amérique une jeune fille qui s'inquiète sur son sort . . . »

Cette pensée ne rendait nullement Marcelline jalouse. Elle avait pris son blessé en affection ; mais cette affection ne dépassait pas les bornes de la raison. Elle aurait voulu cependant le revoir, ne fut-ce qu'une seule fois après sa guérison, entendre sa voix, le voir sourire sans ce bandeau qui lui serrait le visage. Songerait-il seulement à revenir vers la clinique avant de regagner son Amérique ? . . .

Elle reprit sa besogne au jour convenu, mais jamais le souvenir de son blessé ne s'effaça de son esprit.

Un dimanche, alors qu'elle rentrait de son pèlerinage coutumier, elle ne fut pas peu surprise de voir une auto arrêtée devant la maison de la mère Grandjean.

Elle comprit tout de suite qu'un visiteur devait être là pour elle. La vieille n'avait ni parents, ni connaissance en dehors du village... Hé quoi ! serait-ce son blessé déjà complètement rétabli ?... Non, la chose était impossible !

Elle pressa le pas cependant et son coeur battait plus fort qu'à l'accoutumée quand elle franchit le seuil.

— Mademoiselle Le Tellier, lança aussitôt la veuve de sa voix traînante. Il y a de la visite pour vous...

Marcelline entra aussitôt dans la pièce que Mme Grandjean appelait pompeusement son salon.

Un homme se leva, s'inclina, sans cependant jamais quitter des yeux la jeune fille.

— Monsieur de Brisac, lança Marcelline stupéfaite...

Le jeune homme sourit d'un sourire que l'on sentait gêné.

— Vous ne m'appelez plus Jacques ?...

La jeune fille ne savait quelle contenance prendre. Elle aurait voulu se sauver, ne pas avoir à donner ni à demander d'explications. Mais elle était rivée sur place par les convenances.

— Que me vaut votre visite ? demanda-t-elle sur un ton auquel son désir même ne pouvait pas enlever une certaine sécheresse.

— Quel accueil, Marcelline !... après de longs mois que j'ai passé à me morfondre, à désirer ardemment cette rencontre...

L'accent du jeune homme sentait la fausseté ; mais ses paroles frappèrent cependant la jeune fille...

— Je ne vous comprends pas, dit-elle.

— Voyons, Linette, ne sommes-nous pas fiancés ? Ne comprenez-vous pas que la séparation qui m'a été imposée m'a été fort pénible ?... Avez-vous pu croire que j'avais manqué à ma parole, que je vous avais oubliée ?...

Ah oui, Marcelline l'avait cru, elle en avait même eu la conviction la plus nette. Mais devant les déclarations du jeune homme, elle ne pouvait s'empêcher de se remémorer certaines paroles de sa mère mourante : « Je suis convaincue qu'il t'aimait. Peut-être ses parents, en apprenant nos revers de fortune, ont-ils fait pression sur lui et il n'aura pas voulu se rebeller ; mais il reviendra, crois-moi »,

— Ainsi, c'était donc vrai ? murmura-t-elle... Ce sont vos parents qui vous ont empêché de me revoir ?

— Oui, lança le jeune homme que cette phrase semblait rendre particulièrement heureux... oui, c'est bien cela...

— Mais alors, pourquoi ne m'avez-vous pas au moins écrit ?

— Je... Nous... Comprenez-moi, Linette. Quand j'ai été sommé de n'avoir plus à vous revoir, j'ai perdu la tête. Maman me surveillait de très près. Papa m'avait menacé de me couper les vivres. Je voulais attendre d'avoir au moins mon diplôme de médecin... Mais, l'attente était trop longue, je n'ai pas pu résister au désir...

Il bafouillait un peu, cherchant ses mots, peut-être aussi des arguments difficile à échafauder.

— Ne m'avez-vous pas compris quand je vous ai serré la main après l'enterrement de votre mère ?...

Ce souvenir rappela à Marcelline la promesse qu'elle avait faite à la morte d'épouser Jacques de Brisac si celui-ci lui demandait sa main. Elle en éprouva une grande angoisse qui lui serra le coeur.

— Je crois que je pourrais convaincre mes parents de changer d'avis au sujet de notre mariage, disait Jacques.

C'était là la phrase que Marcelline redoutait entre toutes.

— Nous parlerons de cela plus tard, dit-elle. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus.

— Dites-moi au moins que vous ne vous opposerez pas aux promesses que votre mère avait formées pour nous. Dites-moi que vous ne m'en voulez pas d'une absence qui m'a fait beaucoup souffrir moi-même...

Malgré elle, Marcelline se sentait remuée. Jadis, elle avait pu supposer que Jacques de Brisac, dont le blason était fort dédoré, la recherchait pour sa fortune, pour ses relations. En dépit des protestations de sa mère, elle en avait eu la conviction. Mais maintenant que sa déchéance était consommée, maintenant qu'elle n'était plus qu'une pauvre petite infirmière sans le sou, perdue dans un trou de province, ne devait-elle pas rectifier son opinion passée ? Jacques l'avait donc aimée sincèrement et il l'aimait toujours maintenant puisqu'il était venu contre le gré de ses parents.

Ce revirement d'opinion ne pouvait pas faire naître en elle l'amour. Il faut plus que cela pour susciter une affection profonde. Mais si elle avait mal jugé le jeune homme en un point ne pouvait-elle s'être trompée également sur d'autres ? Jacques s'était amusé ! N'était-ce pas l'effet de la déception ; car jadis elle ne lui avait pas caché qu'il la laissait parfaitement indifférente. La vieille maman Le Tellier disait souvent : « Moi non plus je n'aimais pas ton père quand nous nous sommes mariés ; nous nous connaissions à peine. Mais dans les contacts de la vie courante, l'affection est née. Vois toi-même si nous ne formons pas le ménage le plus uni autant de coeur que d'esprit ». Peut-être avait-elle raison, la chère maman. Et si même jamais Marcelline ne devait aimer Jacques, du moins aurait-elle des enfants sur qui reporter l'immense besoin de tendresse qui dort dans le coeur de toute femme...

Au reste, elle avait une promesse à tenir, promesse sacrée faite à une mourante.

— Je veux bien, dit-elle, que vous veniez me voir de temps à autre. Il est prématuré de parler mariage.

— Oh ! merci... merci... lança le jeune homme en s'emparant des mains de la jeune fille pour les baiser. Je ferai tout cependant pour hâter les choses. Puis-je venir vous revoir dimanche prochain ?

— Oui, dit Marcelline...

Mais sa voix avait l'accent de la résignation.

Quand Jacques de Brisac remonta pour regagner Paris dans la voiture que lui avait prêtée un ami, il se frottait les mains de satisfaction.

Tandis qu'il filait à tombeau ouvert sur la grand-route, il se surprit à chanter.

Ce soir-là, Marcelline manqua à son pèlerinage à la voiture démolie.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	4	6	3	2	8	4	6	2	7	3	4	2	5	4	6
S	S	L	C	V	B	U	E	0	U	A	R	Y	0	V	S
6	3	4	8	2	6	4	5	7	4	3	2	6	4	5	2
0	L	E	A	E	U	I	Y	N	L	M	Z	R	L	E	V
4	8	6	3	4	7	2	5	6	4	8	3	6	4	7	2
E	L	I	E	Z	V	0	Z	R	V	L	Z	E	0	0	T
6	5	4	8	2	7	4	6	3	5	4	8	2	6	4	3
V	P	T	A	R	Y	R	0	V	R	E	D	E	U	A	0
6	4	8	2	5	3	6	4	7	2	6	4	3	5	4	2
S	L	E	M	U	S	E	I	A	E	M	M	N	D	E	D
6	3	4	8	2	7	4	6	3	5	4	8	2	6	4	8
B	E	N	E	E	G	T	E	R	E	A	N	C	L	T	A
2	6	4	5	8	3	6	4	2	7	8	5	4	6	3	8
I	L	I	N	U	F	I	0	N	E	T	T	N	T	S	0

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

IV — A l'américaine

"MAIS enfin, mademoiselle, je sens bien dans quel état je me trouve. Votre docteur est ridicule de m'interdire de sortir. »

— Je regrette, monsieur, mais je ne puis qu'appliquer les consignes qui me sont données. Une heure de promenade au jardin par jour est plus que vous ne pouvez en supporter. Monsieur Jacques me l'a encore affirmé tout à l'heure. Et je dois dire qu'il ne s'est jamais tant intéressé à la clinique que pour vous soigner.

— Monsieur Jacques... Monsieur Jacques... mais il n'est même pas médecin, ce garçon. Il m'a dit lui-même qu'il en avait encore pour deux ans avant d'obtenir son diplôme.

— Il en sait, en tous cas, plus que moi en médecine. Et puis, il est le neveu du patron. Alors, moi, j'obéis...

Là-dessus, l'infirmière laissa son malade et s'en fut vers le poste pester près de sa compagne de garde contre le caractère difficile de l'Américain.

On était un dimanche. Par la fenêtre de sa chambre, John d'Auray voyait de frais rayons de soleil qui se jouaient dans les grands arbres du parc. Les oiseaux chantaient en se chamaillant par récréation.

Il n'y avait que lui, dans ce coin qui constituait son univers, qui fut de méchante humeur. Il se voulait guéri, contre l'avis des médecins, contre l'avis surtout de ce jeune homme qui ne lui avait jamais été fort sympathique.

— Tant pis ! lança-t-il finalement... je sors.

Il ouvrit la garde-robe et se mit à s'habiller. Par précaution, il enfila cependant son pardessus et se cacha le cou d'un épais foulard. Il prit son chapeau en main et sortit dans le couloir.

Deux secondes plus tard, il frappait à la porte de la chambre de garde.

— Mademoiselle, dit-il à l'infirmière quand celle-ci se présenta, téléphonez pour qu'un taxi vienne me prendre.

— Mais c'est insensé !...

Alors il se fâcha :

— Suis-je maître de moi-même finalement ?... Je paie... qu'on m'obéisse !

En même temps il glissa la main dans sa poche et il en sortit un billet que, sans même le regarder, il tendit à la jeune fille.

— Faites vite.

— Oui, Monsieur...

Il n'y avait désormais plus d'avis du médecin qui comptait.

Quand le taxi fut devant la porte, John laissa rentrer l'infirmière, puis il commanda :

— Prenez la route de Sens. Et mettez du gaz, je dois être rentré avant ce soir. Elle marche bien, du moins, votre voiture ?

Le chauffeur acquiesça de la tête.

— Elle m'appartient en propre, dit-il, je la connais et je la soigne.

Pendant le voyage, le jeune homme s'était assoupi sur les coussins du siège arrière. Dormait-il ? Il rêvassait plutôt et, plusieurs fois, un doux sourire effleura ses lèvres.

Quand on approcha de Bourg-en-Yonne, il se secoua et se mit à regarder par la fenêtre. Il voulait voir l'endroit où il avait été accidenté. Il ne demanda pas au chauffeur de s'arrêter cependant et il poussa jusqu'à la clinique du Dr Hendrickx.

Mlle Allain, qui était de garde, le reconnut aussitôt.

— Où est votre petite amie ? demanda-t-il... celle qui m'a soigné avec tant d'attentions ?

— Chez elle, répondit l'infirmière intimidée par l'assurance du jeune homme et peut-être aussi par sa beauté racée.

— Voulez-vous m'indiquer la route à suivre ?

— A droite après l'église. C'est la septième maison de la rue ; chez la veuve Grandjean.

— Merci, lança-t-il en regardant la voiture... En route, commanda-t-il presque aussitôt au chauffeur.

Près de l'église, il commanda cependant de nouveau :

— Arrêtez !

Il ne sortit pas de la voiture.

Il resta longtemps à regarder à travers la vitre. Sa belle humeur était tombée ; il était triste, déçu.

— Dois-je continuer ? demanda le chauffeur.

— Oui, répondit-il.

— Vers où ?

— Où vous voulez. Cela m'est égal...

Le chauffeur leva son regard vers le retroviseur dans lequel il pouvait apercevoir les sièges arrières de la voiture. Son client était-il devenu fou pour lui donner une telle réponse après l'avoir amené dans ce pays perdu ?

Il obéit cependant, mais sans presser l'accélérateur.

Le jeune homme gardait le visage collé à la vitre. Ce qu'il avait vu ? Marcelline se promenant à travers le village en causant familièrement avec un jeune homme. Et ce jeune homme il le connaissait : c'était l'interne de la clinique, le neveu du directeur.

— Mais alors !... dit-il presque tout haut.

Il n'osa plus poursuivre sa pensée.

Les jeunes gens ayant disparu de sa vue, il reprit une position normale sur le siège.

— Vous repasserez par ici dans une demi-heure, dit-il au chauffeur. Et si cette voiture en stationnement que nous venons de dépasser n'est plus là, vous arrêterez.

Quand ils revinrent, la voiture avait disparu.

— C'est bien ici qu'habite la jeune infirmière du Dr Hendrickx ?... demanda le jeune homme à la vieille femme qui le reçut.

— Vous tombez bien : elle vient de rentrer. Qui dois-je annoncer ?

— John d'Auray. Mais elle ne connaît peut-être pas mon nom. Dites-lui plutôt que c'est le blessé qu'elle a soigné pendant quinze jours à la clinique.

Quand Marcelline se présenta, elle rayonnait.

— Oh ! comme je suis heureuse, dit-elle... comme je suis heureuse de vous voir rétabli.

— Peut-être pas autant que moi de vous revoir, mademoiselle. J'ai à me décharger d'un lourd fardeau de reconnaissance.

— Oh ! vous parlez, lança la jeune fille émerveillée... vous parlez enfin... et même le français. Ils vous ont donc guéri là-bas à Paris ?...

— Oui, ils m'ont guéri, soupira le jeune homme... J'ai tenu à ce que ma première sortie soit pour vous exprimer ma reconnaissance. Voulez-vous accepter ce petit cadeau ?

Il tenait un mince paquet qu'il avait sorti de sa poche.

Marcelline débala. C'était un poudrier en or massif.

— Oh ! c'est trop beau, lança-t-elle... Je n'ai jamais mérité cela.

— J'espère, dit le jeune homme avec un sourire forcé que votre fiancé ne sera pas jaloux.

— Oh ! vous savez ? balbutia la jeune fille dont le front s'était rembruni.

— Oui, je vous ai vu tout à l'heure avec lui... Le plus étrange est que je le connais.

— Vous le connaissez ?

— Il est étudiant en médecine, assistant du médecin qui m'a traité dans sa clinique.

Il régna alors entre les jeunes gens un long silence gêné. Enfin, l'Américain se leva :

— Il faut que je rentre à Paris, dit-il, car je me suis sauvé en fraude de la clinique. Mais si vous le permettez, je repasserai, car j'ai à voir une vague cousine ici dans le pays. Si elle savait que ma première visite a été pour vous, elle ne serait peut-être pas contente.

Marcelline lui tendit la main qu'il garda un certain temps entre les siennes.

— Je n'oublierai jamais, dit-il, les bons soins que vous avez eus pour moi.

Il s'en fut. L'auto avait disparu depuis longtemps que Marcelline regardait encore à travers la vitre sur la chaussée.

Son regard était voilé et, tristement, elle hochait la tête en retournant dans la main le poudrier d'or, vain jouet...

V — Une fortune qui tombe

"C'EST moi de nouveau », lança John d'Auray en poussant la porte de la salle de garde dans la clinique du Dr Hendrickx. « Bonjour, Mademoiselle Marcelline... »

La jeune fille sursauta ; mais elle fit effort pour garder son sang-froid.

— Vous voyez, je n'ai pas tardé huit jours à venir vous revoir...

Il tendait en même temps une grosse brassée de fleurs. Quand la jeune fille les eut prises, il plongea la main dans sa poche pour en retirer une boîte de chocolat.

— Vraiment, vous me gâtez, dit la jeune fille gênée...

— Ne m'avez-vous pas gâté vous-même, pendant les heures pénibles que j'ai passées dans cette maison ?

Marcelline ne répondit pas.

— Je ne m'arrête pas pour l'instant, poursuivit le jeune homme. Je vais chez ma cousine où le devoir m'appelle. Mais je repasserai ; vous êtes occupée, d'ailleurs, en ce moment...

Marcelline ne répondit toujours pas. Les cadeaux reçus ne semblaient pas la réjouir outre mesure.

— Peut-être pourriez-vous m'indiquer le chemin à suivre. C'est une certaine demoiselle Le Tellier que je dois voir. Figurez-vous que je lui apporte une petite fortune.

La jeune fille avait pâli. Ses mains avaient cherché instinctivement un meuble où elle puisse s'appuyer, puis elle était tombée assise sur une chaise.

— Oh ! mon Dieu, mademoiselle, qu'avez-vous ?... Faut-il appeler quelqu'un ?...

De la main, Marcelline avait fait un signe négatif. Le jeune homme s'était alors précipité vers l'évier où il avait rempli un verre d'eau.

— Buvez, dit-il, cela vous remettra.

Marcelline avait bu lentement ; puis, de la main, elle s'était essuyée le front.

— Sont-ce mes paroles qui vous ont ainsi bouleversée ?... Connaîtriez-vous par hasard Mademoiselle Le Tellier ?

La jeune fille l'avait alors regardée droit dans les yeux, cherchant ainsi à dominer l'émotion qui l'étreignait.

— C'est moi, dit-elle...

— Vous !

C'était au tour du jeune homme de donner des marques de la plus grande stupéfaction.

— C'est vous, ma cousine ?...

— En tous cas, répondit la jeune fille qui recouvrait ses esprits, je suis Marcelline Le Tellier.

20 sous l'exemplaire

20 sous l'exemplaire

15 sous l'exemplaire

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	$5.50	$8.00
— OU A VOTRE CHOIX —		
☐ LE SAMEDI (bi-mensuel)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.50	1.50

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

...et le Ciel t'aidera

par JEAN COMPOSTELLE

Prévisions astrologiques générales pour la quinzaine du 18 juillet au 1er août 1959

pour vous qui êtes nés sous le signe :

DU BELIER (21 mars - 20 avril)

Quelques contrariétés passagères ne doivent pas vous faire désespérer de l'évolution de votre situation qui reste pour le fond favorable. Dépenses inspirées par le souci d'être agréable.

DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)

La chance vous permettra de vous libérer d'une promesse embarrassante. Trop de rêves nuisent à une plus parfaite entente avec l'être aimé. Faites preuve de réalisme.

DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)

Des contretemps apporteront des perturbations dans vos affaires de sentiments. Vous êtes distraits et l'oubli inopportun d'une date affligera un coeur qui vous aime.

DU CANCER (22 juin - 23 juillet)

Atmosphère incertaine à la maison où vous ne vous sentirez pas en confiance avec les vôtres. Il vous semblera vous heurter à une hostilité latente, ce qui vous décontenancera.

DU LION (24 juillet - 23 août)

Les perspectives de votre vie privée comportent des changements : sans raisons, vous vous enflammerez pour une personne nouvelle et vous serez en froid avec une ancienne flamme.

DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)

L'amour vous apportera un rayon de soleil. La quinzaine ne se passera pas sans qu'un événement particulièrement heureux ne se produise dans le domaine du coeur.

DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)

De petits accrochages possibles dans votre vie sentimentale que vous prendrez trop à coeur. Il en résultera des bouderies qui n'agiront que comme stimulants et ramèneront la paix.

DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)

Vous serez torturés par le complexe de l'interprétation. Vous passerez au crible les paroles et les gestes de la personne aimée essayant d'y découvrir les raisons. N'en inventez pas.

DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)

Abstenez-vous de vous lancer dans des entreprises ne présentant pas un minimum de sécurité. Il vaut mieux vous fier à votre raisonnement plutôt qu'à votre enthousiasme.

DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)

Au cours de cette quinzaine, vous aurez fréquemment l'occasion de mettre votre personnalité en valeur et de faire apprécier, dans divers milieux, votre sociabilité.

DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)

Dans le domaine financier, la vigilance sera particulièrement nécessaire à la sauvegarde ou à la prospérité de vos intérêts pendant les périodes du 20 au 23 et du 25 au 29.

DES POISSONS (20 février - 20 mars)

Vos efforts ne sont pas vains, et vous en tirerez cette semaine déjà quelques récompenses agréables, surtout sur le plan familial. Progrès financiers possibles.

— Vos parents sont morts voici deux ans, votre père à Sumatra et votre mère à Paris.

— C'est bien cela, hélas !

— Je suis votre cousin d'Auray. Peut-être ce nom ne vous dira-t-il pas grand-chose. Notre branche n'était guère estimée dans la famille : nous manquions de fortune. Mais votre père tenait cependant le mien en sympathie. Il lui a avancé de l'argent pour aller tenter sa chance en Amérique. Les choses ont bien marché, grâce à Dieu... Pensant que vous deviez être en âge de vous marier, et comme c'est un moment où l'on a souvent besoin d'argent — je tombe à point, à ce que je vois, murmura-t-il en changeant de ton — mon père m'a envoyé pour régler le compte qu'il avait avec le vôtre.

« A Paris, j'ai appris que vos parents étaient morts... J'ai eu toutes les peines du monde à découvrir votre retraite ; mais je ne me doutais nullement que vous étiez infirmière... Comme mon père sera triste en apprenant que vous vous êtes trouvée dans des difficultés d'argent, alors que vous possédiez chez nous une petite fortune.

— Une petite fortune ?... Je ne comprends pas.

— Oh ! la somme que votre père avait remise au mien sans accepter de papier signé n'était pas formidable. C'est elle cependant qui a permis au vieux papa d'Auray de se lancer là-bas. Les petits billets ont fait des gros. Et comme mon père avait promis que s'il réussissait, étant donné que le vôtre lui avait avancé tous les fonds, les bénéfices seraient à partager à part égale ; c'est un peu plus de six cent mille dollars que je vous apporte, heureux de pouvoir m'acquitter d'une dette sacrée.

— Pour ce que cela me rendra heureuse, répondit Marcelline...

Le jeune homme ne fut pas peu surpris de voir sa cousine si peu enthousiaste.

— Diable ! vous pourrez retrouver votre vie de jadis... et votre mariage en sera facilité...

Marcelline eut un soupir d'âpre amertume.

Les convenances la forcèrent cependant à se donner une attitude.

— Je n'y avais même pas pensé, dit-elle.

— Papa m'avait dit aussi, poursuivit le jeune homme, que si vous étiez complètement libre, je devais vous inviter à venir passer quelques mois chez nous. Mais je crois que vous ne tiendrez guère à quitter la France.

— Pourquoi ? demanda la jeune fille.

Le jeune homme sourit, sans grande conviction cependant.

— Voyons, on ne se sépare pas volontiers de son fiancé durant un temps aussi long.

Ce silence embarrassé qui avait plus d'une fois déjà régné entre les jeunes gens, envahit à nouveau la petite pièce.

Ce fut encore John qui le rompit.

— Comment voulez-vous que nous réglions cela ? demanda-t-il. Faut-il vous signer des chèques sur la succursale parisienne de la banque Morrisson ou préférez-vous que je vous remette la somme en billets ?

— Cela m'est égal, répondit Marcelline.

Elle ne manifestait aucune joie d'avoir retrouvé brusquement sa fortune passée.

— Choisissez, lança le jeune homme. Il va falloir que je vous quitte. Je suis encore pour quelque temps pensionnaire de la clinique.

— Faites des chèques, dit la jeune fille qui, cependant, n'avait aucune préférence.

— Pourrais-je encore venir vous revoir avant mon départ ? demanda John.

Pour la première fois depuis leur entrevue du jour, la jeune fille sourit.

— Oh ! oui, dit-elle, aussi souvent que vous voudrez.

— J'en suis heureux.

Le jeune homme avait repris son chapeau posé sur la table. Marcelline lui tendit la main ; mais la prenant, il attira la jeune fille vers lui.

— Voyons, dit-il. Entre cousins, on s'embrasse... d'autant plus que c'est la première fois dans notre vie que nous en avons l'occasion.

Il posa sur les joues de la jeune fille un baiser qui ne fut pas tout à fait du bout des lèvres.

Marcelline avait tressailli. Elle ferma les yeux, extrêmement lasse et triste. Sa main seule fit un petit signe amical d'adieu.

VI — Une exécution... et des fiançailles

N cours de route, John avait failli demander au chauffeur de rebrousser chemin... Il venait de faire une réflexion qui l'avait jeté dans la plus grande stupéfaction.

Du jour où il avait su parler, il avait demandé au jeune Brisac de bien vouloir écrire pour lui une lettre. A l'énoncé de l'adresse, l'interne s'était montré grandement surpris ; mais il avait fait effort pour cacher son sentiment.

C'était à sa cousine que John voulait écrire, lui annoncer son arrivée en France et les raisons de son voyage.

« Parlez de l'accident, mais ne l'effrayez pas », avait ajouté le blessé.

La lettre écrite, Jacques s'était mis à réfléchir. Il avait finalement froissé le feuillet.

— Ce sont là des messages trop délicats pour les confier à une lettre, avait-il dit. Ne croyez-vous pas qu'il serait préférable que je rende visite à votre cousine et que je lui annonce la chose avec tous les ménagements voulus ?

— Je ne voudrais pas abuser de vos bons offices, avait répliqué le malade.

— Nullement, nullement... Ce sera pour moi une promenade.

— Je vous en remercie infiniment . . .

John se souvenait à présent de cette conversation.

Pourquoi Marcelline s'était-elle montrée si étonnée tout à l'heure, puisque, sensément, elle avait été prévenue ? Jacques de Brisac n'aurait-il pas rempli la mission qu'il avait acceptée de bon gré ?

Il y avait là-dessous certaines choses qui n'étaient pas claires.

« Il faudra, pensa le jeune Américain, que j'interroge ma cousine sur les circonstances dans lesquelles elle a connu son fiancé. Il faudra aussi que je demande des éclaircissements à ce de Brisac . . . »

Quand il arriva à la clinique, il y avait longtemps que le service de nuit était commencé. Il entra sans sonner et se dirigea vers la salle de garde pour demander qu'on lui préparât un repas hâtif.

En poussant la porte, il resta sidéré. Dans la pièce, le beau Monsieur de Brisac tenait dans les bras l'infirmière de service.

John aussitôt se retira. Une minute plus tard, l'interne sortait de la pièce et, après un salut rapide à l'Américain, il se précipita au dehors.

De plus en plus, le jeune d'Auray était intrigué. Il attendit trois jours vainement que l'interne se présentât à la clinique pour lui demander des explications. Les infirmières ne purent pas le renseigner sur ce qu'il était devenu.

A la fin, le jeune Américain n'y tint plus. Il fila à nouveau vers Bourg-en-Yonne.

Devant sa cousine, il n'y alla pas par quatre chemins.

— Marcelline, dit-il, excuse-moi de ma brusquerie ; mais je crois qu'il vaut mieux que j'y aille à l'américaine. Où as-tu connu ce de Brisac ?

— C'était un ami de famille, répondit-elle.

— Et il y a longtemps que vous êtes fiancé ?

— Virtuellement oui, car maman avait toujours désiré ce mariage . . .

— Et pratiquement ?

— J'ai promis à Jacques de l'accepter pour époux.

— Tu ne peux pas me fixer la date ?

— Attends. C'était un dimanche. Il y a quatre semaines exactement.

— C'est bien cela alors . . . Et ce monsieur ne t'a pas parlé de moi ?

— Non.

John voulut demander encore d'autres explications ; mais il se contint.

Un autre sentiment aussi le retenait. Marcelline, dès leur première rencontre, dès cette heure où il était arrivé pantelant à la clinique, avait fait sur lui une profonde impression. Il avait ensuite manifesté celle-ci par des cadeaux, des paroles aimables. Peut-être sa cousine avait-elle deviné son secret. N'allait-elle pas croire à présent que c'était la jalousie qui le faisait parler ?

Marcelline de son côté, d'abord interloquée, était maintenant complètement bouleversée. Où John voulait-il en venir avec toutes ces questions ? Il en avait dit trop ou trop peu. Pourquoi ne continuait-il pas ? Pourquoi restait-il là maintenant, rougissant ?

Finalement, elle se mit elle-même à le questionner :

— Pourquoi me demandes-tu s'il ne m'a pas parlé de toi ? Tu es subitement devenu si étrange, si mystérieux.

— Marcelline, demanda le eeune homme, aimes-tu Monsieur de Brisac ?

La jeune fille rougit. Mille pensées affluaient en son cerveau.

— Réponds, mais réponds donc ! . . .

L'image de sa mère passait devant les yeux de la jeune fille. John l'aimait, comme elle-même l'aimait. Il y avait longtemps qu'elle avait deviné la chose. Elle n'avait tout d'abord pas osé, puis pas voulu y croire. Elle-même s'était montrée très réservée, parce qu'elle était liée par une double promesse, celle de ses fiançailles, celle qu'elle avait faite à une mourante. Pouvait-elle faire marche arrière ? Non, dans l'au-delà, sa mère ne lui pardonnerait jamais.

Alors, il lui fallait mentir, mentir le coeur atrocement déchiré.

— Oui, je l'aime, articula-t-elle à voix basse, sachant bien que toute autre parole l'aurait amené à une situation irrémédiable.

— Alors, ma petite, lança John en se sauvant, je te souhaite d'être heureuse avec lui. Adieu !

Quand il se retrouva dans l'auto, une sueur froide lui couvrait tout le visage.

— A Paris ! lança-t-il au chauffeur. Mais pas à la clinique. Vous me descendrez dans un hôtel de votre choix.

* * * *

Le lendemain matin, en se levant, il s'installa à la table posée devant la fenêtre de sa chambre. C'était à Jacques de Brisac qu'il s'adressait.

« *Monsieur,*

« *Je suis extrêmement peiné de vous savoir fiancé à ma cousine, je le* « *suis d'autant plus après la scène à laquelle il m'a été donné d'assister il y a* « *quelques jours à la clinique. L'irrémédiable est fait cependant. Marcelline* « *vous aime. Elle me l'a encore déclaré hier.*

« *Mais je vous prie de vous le tenir pour dit : rendez-la heureuse. Sinon* « *vous me retrouverez sur votre chemin, et je plains alors vos os d'abject* « *individu.*

« *Civilités.*

« *(s.) John d'Auray.* »

Il écrivit encore une autre lettre qu'il envoya par porteur, en même temps que la première, à la clinique. Il y redemandait ses effets personnels, ainsi que la facture de ce qu'il devait.

Au reçu de celle-ci, il mit la somme sous enveloppe et il renvoya le groom.

Il passa la journée et celle du lendemain à faire dans les magasins de la ville les acquisitions qu'il avait promis de rapporter aux siens et à des amis. Ensuite, il se mit en devoir de préparer ses malles. Il était dégoûté de la France et voulait rentrer au plus tôt au pays.

Il avait déjà acheté à l'agence parisienne de la compagnie son ticket de paquebot au départ de Cherbourg, quand, brusquement, il se souvint qu'il n'avait jamais remis à sa cousine les chèques qui lui revenaient.

L'idée d'une nouvelle rencontre le mettait mal à l'aise ; mais Marcelline avait toujours été on ne peut plus correcte à son égard. Il ne pouvait lui envoyer ces chèques par l'intermédiaire de la banque et il devait au moins lui faire ses adieux.

Il partit donc de nouveau pour Bourg-en-Yonne, bien décidé à écourter autant que possible sa visite.

Il remit les papiers signés, remercia encore, puis il tendit la main pour un dernier adieu.

— Comment, tu pars déjà ? lui dit la jeune fille qui avait brusquement pâli.

— Oui. Un télégramme me rappelle au pays. Père a besoin de moi pour ses affaires.

Il mentait ; mais pouvait-il dire la vérité ?

Il était prêt à se retirer quand, seulement, il constata que sa cousine pleurait.

— Mais qu'as-tu, qu'as-tu donc ? demanda-t-il.

— Rien . . . rien, dit Marcelline.

— Ce goujat ne te rend pas heureuse, n'est-ce pas ? lança-t-il fou de colère.

— John ! supplia Marcelline . . . dis-moi tout ce que tu voulais m'apprendre lors de ta première visite. Tu sais quelque chose sur son compte ?

Il la vit tellement désemparée, qu'il estima que ce serait manquer à son devoir de parent et d'ami en cachant plus longtemps la vérité.

— J'avais chargé Monsieur de Brisac de te prévenir de ma présence en France et des raisons qui m'y amenaient.

Les traits de la jeune fille se durcirent subitement.

— Tu lui avais parlé de l'argent, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le jeune homme.

Marcelline éclata en sanglots.

— Il est trop tard, gémit-elle.

— Que veux-tu dire ?

— Jacques vient de sortir d'ici. Tous les journaux de Paris annonceront ce soir notre prochain mariage. Nous avons signé tantôt le contrat chez le notaire du village.

— Séparation de biens, je suppose ! lança le jeune homme.

Marcelline fit non de la tête.

— Je n'y ai même pas pensé . . .

— Ah ! le goujat ! . . . l'escroc ! gronda John . . . Mais cette affaire n'est pas terminée.

Sans adieu, il bondit dans l'auto.

— A Paris ! lança-t-il . . . à plein gaz ! Il nous faut rattraper une voiture qui est partie d'ici il y a près d'une heure.

Mais quand, non loin de Paris, ils arrivèrent à hauteur d'une petite torpédo sport, il commanda :

— Doublez-la, puis forcez-la à s'arrêter.

Les deux autos stoppèrent en même temps.

John descendit de voiture et se dirigea vers M. de Brisac.

— Sortez de là, dit-il . . .

Effrayé du regard encoléré de l'Américain, le jeune Français obéit.

Ce fut prompt et net. D'un direct bien appliqué, John avait envoyé l'interne rouler dans la poussière.

Ce fut lui-même ensuite qui le releva.

— Voilà du papier, dit-il en tendant son bloc-note et son stylo. Ecrivez.

Jacques obéit, trop effrayé par la première réaction du jeune homme pour oser refuser.

— Monsieur le notaire, je vous prie d'annuler le contrat de mariage qui vient d'être signé en votre étude . . . Signez . . . datez.

— Et puis, maintenant, dit l'Américain en remettant son carnet en poche . . . filez . . . Et que Marcelline ne vous retrouve plus jamais sur son chemin.

Il rentra à Paris, commanda un second coupon pour l'Amérique, puis il écrivit à sa cousine, lui donnant des instructions précises.

* * * *

Le surlendemain, un jeune homme noir aux traits anguleux dont la gorge était marquée encore d'une cicatrice fraîche, rencontra sur le quai de Cherbourg une jeune fille blonde qui lui sourit.

— Ah ! mais, s'écria-t-il, c'est ma petite infirmière de Bourg-en-Yonne ! Quel heureux hasard vous amène ici, mademoiselle ?

— J'ai à toucher des chèques sur une banque américaine, répondit malicieusement la jeune fille. Pour plus de sûreté, je m'en vais le faire au siège même de la société . . . Mais vous, Monsieur, vous rentrez déjà au pays ?

— Oui, Mademoiselle . . . J'ai hâte d'aller présenter à mes parents la future épouse que je leur ramène de France.

Ils franchirent la passerelle côte à côte.

Et tandis qu'après trois longs meuglements, le bateau lentement prenait le large, les curieux qui toujours assistent au départ des paquebots, purent voir, sur le pont des premières classes, un couple enlacé dont la jeune fille agitait lentement son mouchoir . . .

Marcelline disait adieu à la France, mais aussi à toutes ses peines, ses revers et ses désillusions . . .

JEAN DESROCHES

Un roman d'aventures complet

L'ICEBERG DE L'ÉPOUVANTE

par André Mad

I — La Terreur Blanche

"A LA moindre alerte que l'on me prévienne, Hans ! . . . »

— Certainement, capitaine.

Hans Bordjen reprit son poste de vigie. C'était un gros homme au teint clair qui, emmitouflé dans ses fourrures, ressemblait à un ours. Le capitaine Jerkins, lui, était plus mince, plus sportif.

Il venait de regagner sa cabine où, à l'abri du froid cuisant, il conférait volontiers avec Gut Larsen, son lieutenant et son ami. Celui-ci était grand et blond avec, sous des airs d'une douceur de fille, des qualités de farouche énergie.

— Alors, captain ? sourit-il à l'entrée de Jerkins. Tout va bien ?

— Sans doute, sans doute !

— La légende en a menti ?

— Il faut le souhaiter, mon cher, après tout ! . . .

— Je n'ai jamais cru à cette histoire, dit Gut Larsen.

— On doit toujours croire aux légendes de la mer, répliqua gravement le capitaine Jerkins.

Tandis que les deux hommes discutaient ainsi, un entretien similaire se déroulait sur le pont du bateau, entre Hans Bordjen et un autre marin, appelé Magnus Arking :

— Bon ! . . . disait ce dernier. Ce n'est plus maintenant que nous risquons de rencontrer l'iceberg-fantôme, je suppose ?

— Sait-on jamais ? grommela Hans Bordjen. Le capitaine m'a dit de faire bonne garde . . .

Magnus Arking éclata de rire :

— Comme tu ne pourrais, le cas échéant, rien empêcher, gros Hans ! . . .

Radiotélégraphiste du bord, Magnus Arking, qui, comme le lieutenant Gut Larsen, n'avait pas dépassé la trentaine, constituait avec celui-ci l'élément sportif, « savant », pourrait-on dire, de l'équipage, composé d'une demi-douzaine de marins rustres et rudes, mais fort braves et endurants, pour la plupart des Norvégiens ou des Danois.

Pourtant, le bateau arborait le pavillon suédois, et telle était également la nationalité de son capitaine. C'était un cargo de faible tonnage, qui sillonnait — par endroits — l'Océan Glacial Arctique et s'appelait le *Lofoden*, du nom de cet archipel nordique.

— Enfin, remarquait Arking avec soulagement, nous avons quitté les lieux de grande dérive des glaces, et nous ne risquons plus d'accident, à moins de rencontrer, évidemment, le fameux iceberg-fantôme ! . . .

Il regardait rêveusement l'horizon de la mer grise, un peu houleuse, où apparaissaient de loin en loin, toujours, des masses de glaces flottantes ; mais ce n'était plus la grande dérive du pack, et elles étaient faciles à éviter.

— Ne plaisante pas avec cette chose-là, dit Hans Bordjen. J'ai parlé dans des ports à des marins dignes de foi qui ont aperçu l'iceberg-fantôme, ainsi qu'il a été surnommé . . . Il existe ! . . .

— C'est possible, comme a existé, jadis, le Hollandais Volant, le fameux Vaisseau-Fantôme des légendes . . . Je veux bien ! . . . Mais nous atteignons les parages de Jan Mayen et tout est calme par ici . . .

— D'un calme mortel, on peut le dire ! . . .

Le cargo *Lofoden* revenait de la Terre Alexandra et avait traversé toute la mer de Barentz. Passant, pour ainsi dire, entre l'île Jan Mayen et l'île de l'Ours, il se dirigeait tranquillement vers la côte du Groënland, qu'il était loin d'atteindre encore et où il devait faire escale.

Certes, il y avait encore de nombreux icebergs, montagnes de glace qui dérivaient tantôt lentement, tantôt, au contraire, à une vitesse dangereuse, selon les courants ; mais le *Lofoden* gardait tout de même devant lui de vastes espaces de mer libre et pouvait louvoyer tout à son aise.

Hans Bordjen pensait toujours à l'iceberg-fantôme, et l'incrédulité du radio le blessait dans ses croyances d'homme de la mer.

— Il n'y a pas longtemps qu'on en parle, disait-il. Deux mois tout au plus. Et ce n'est que dans l'Arctique . . .

— Evidemment ! Alors ?

— C'est un iceberg qui n'est pas comme les autres . . .

— Qu'est-ce qui le caractérise ?

— Il est moins haut que la plupart, quoique déjà assez élevé au-dessus des flots et il présente des aspérités capricieuses, une sorte de pain de sucre.

— Comme tous les icebergs du monde, mon vieux ! . . .

L'homme de vigie approuva :

— Oui, c'est vrai, c'est vrai, Magnus, tous les icebergs se ressemblent et pourtant il n'en est point qui ont les mêmes contours ; on dirait toujours qu'ils ont été sculptés par la main du diable ! . . . Mais ce qui caractérise celui dont nous parlons ce n'est pas sa forme, pareille à d'autres . . .

— Je sais, approuva Magnus Arking. Il paraît qu'il tournoie sur la mer, au gré des vagues, puis tout à coup se redresse . . .

— . . . et il a l'air alors de foncer sur vous, de se diriger sur les bateaux, on m'a dit ! . . .

— C'est qu'il arrive au gré des courants, voilà tout ! . . . Ton iceberg n'est pas plus extraordinaire qu'un autre . . .

— Ecoute . . . Ce sont des marins rencontrés Terre Alexandra qui m'ont raconté le naufrage d'une baleinière . . .

Et Hans Bordjen exposa avec conviction :

— L'iceberg-fantôme a coupé leur embarcation en deux. Or, ils étaient tranquilles, car ils avaient l'impression que l'iceberg, suivant son chemin, allait passer devant eux, et qu'ils n'avaient qu'à s'en tenir prudemment à l'écart pour éviter les remous. Mais d'un seul coup, au moment où les hommes s'y attendaient le moins, l'iceberg a bifurqué, tournoyant sur lui-même et fonçant sur la baleinière . . .

Magnus Arking soupira :

— Eivdemment, c'est assez troublant . . . Mais l'iceberg a dû être saisi brusquement par un courant contraire, voilà tout . . .

— Sûrement ! . . . Les six hommes de la baleinière ne sont plus là pour raconter l'histoire, car ils ont péri dans la collision . . . Il n'y eut qu'un seul rescapé, mais pas pour longtemps.

— Comment, pas pour longtemps ?

— Un homme de la Terre Alexandra, justement, et c'est comme ça que l'on m'a raconté la chose . . . Il échoua sur une sorte de radeau de glace qui finit par l'emporter à la dérive de l'iceberg fatal, et sur lequel il mourut après quelques heures d'agonie . . . Mais il avait glissé un message presque indéchiffrable dans sa gourde jetée à la mer . . .

— Tiens ! fit le radio, qui parut soudain plus intéressé. Je ne savais pas cela. Et que disait ce malheureux dans ce message ?

— Ce n'était pas détaillé. Quelques mots seulement, hachés, certains illisibles. Il disait qu'il avait rencontré, donc, l'iceberg-fantôme, et qu'au moment où la baleinière avait été coupée en deux, il avait entendu le chant des sirènes.

— Ho ! . . . Le chant des sirènes ?

— Parfaitement. Dominant le fracas de la catastrophe, il avait perçu une voix humaine, une voix de femme qui chantait, très fort . . . Et qu'eût-ce été, sinon la voix même d'une sirène ? Il faut aussi croire aux sirènes ! Cette voix courait sur l'océan . . . Voilà.

Hans Bordjen se tut, estimant qu'il en avait assez dit. Au reste, il ne lui restait rien à ajouter. C'étaient là des histoires de la mer, des histoires de l'Arctique et de la Terre Alexandra . . .

Son compagnon demeurait plongé dans ses réflexions, contemplant toujours le large où chaque iceberg qui tournoyait parfois lui faisait redouter l'iceberg-fantôme. Mais non ! . . . Il n'en était pas question dans ces parages . . . Tout allait bien pour le *Lofoden*.

Mais c'était la naissance d'une nouvelle légende de la mer. Comment la dédaigner tout à fait ? N'y a-t-il point toujours quelque chose d'exact à la base d'une légende ? Ainsi donc, un iceberg-fantôme, une masse de glace, nue, errait dans l'Arctique et, au caprice des courants sous-marins, obliquait tout à coup dans sa route comme si elle était dirigée par une force surnaturelle, tandis que, dans cet infini, ce désert, cette désolation, une voix émouvante de femme pouvait s'élever et lancer dans la symphonie blanche les accents oubliés du chant des sirènes ! . . .

— Ce n'est pas possible ! . . . grommela Magnus Arking, haussant les épaules.

Et, tournant le dos à Hans, faisant quelques pas sur le pont, il s'éloigna, bien résolu à ne point se laisser influencer par les histoires de marins . . . Non, il n'y avait point d'iceberg-fantôme, encore moins de sirènes, et mieux valait penser à autre chose, chasser de son esprit ces billevesées, ces imaginations . . .

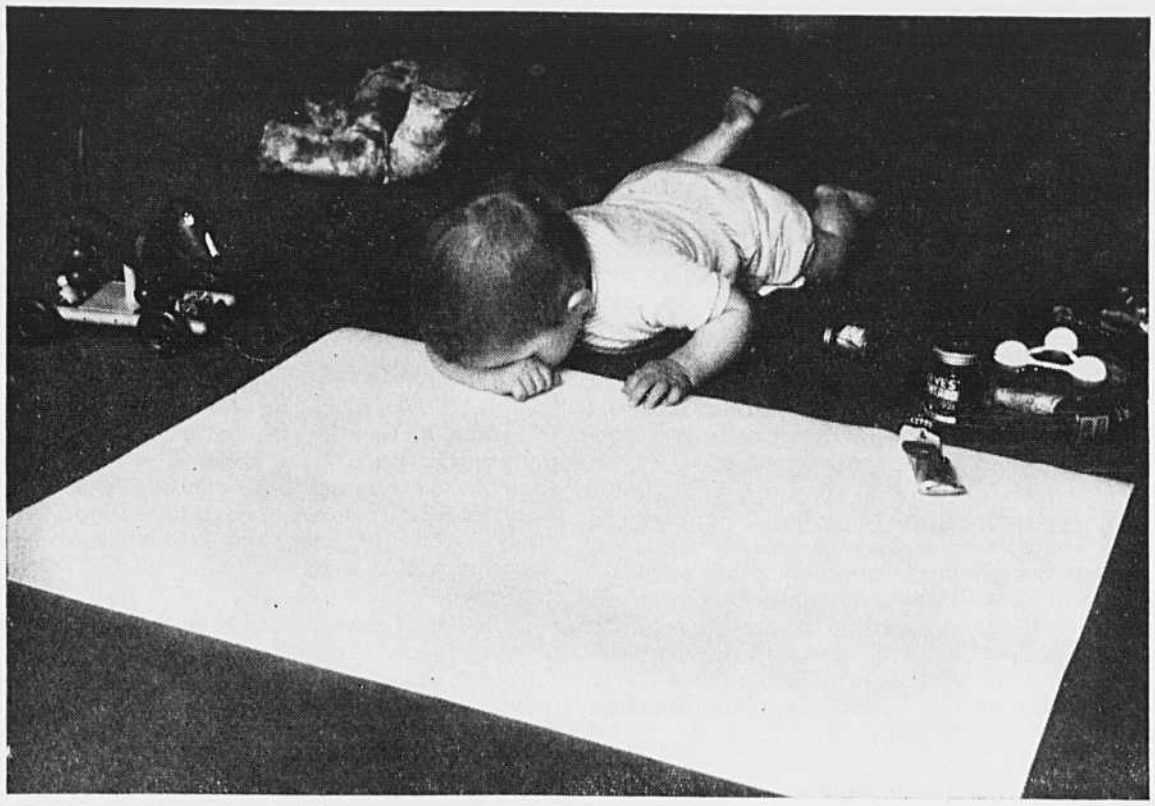
Que Dieu protège le *Lofoden !* . . .

Mais dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis cette conversation qu'un grand cri fit se retourner Magnus Arking ! . . . Ce cri, c'était Hans Bordjen qui le poussait, la main tendue vers le large :

— Alerte à tribord ! . . .

La nouvelle se répandit à bord du *Lofoden* comme une traînée de poudre. Le capitaine et son second accoururent. Tous les hommes de l'équipage sentirent les parcourir le grand frisson des légendes, car le fait était extraordinaire et ils devaient se rendre à l'évidence :

[*Lire la suite page* 39]



Xavier rêvait. Il rêvait de formes merveilleuses, pleines de couleurs vives, chantantes, comme il en traversait dans sa tête les jours de soleil, en ce moment même. On lui apporta encres et papier. "Songeons un peu" décida Xavier.

► Norman Hartnell, le couturier de Londres qui a la reine pour cliente, ne porte que des complets noirs, ce qu'il explique ainsi : « Je porte le deuil de la mode que la robe-sac a imposé à l'Angleterre ; je serai en deuil jusqu'au jour où le dernier « sac » aura disparu de nos rues. » Un conseil à Hartnell : Prenez l'offensive, — à vous d'inventer, — à vous d'innover, — créez donc !

ont protesté et se disent la « risée du public, qui ne cesse de les fixer comme des bêtes exotiques. » Plusieurs voyageuses ont dit aux jeunes iflles qu'elles avaient l'air non lavées sans rouge à lèvres et les ongles non-faits. Et les hôtesses des autres compagnies ont pris leurs collègues de la B.E.A. en pitié. Mais depuis, la grève a été évitée : le maquillage — plus discret — a été rétabli ...

et de pigeons de race. Plus de 100 races différentes de poules et de pigeons ...

► Nouvelle mode chez les gangsters américains : pour la première fois, trois bandits armés qui attaquaient une bijouterie de Beverly Hills, Los Angeles, ne portaient pas le classique masque noir, mais des visages entiers en caoutchouc ayant la teinte du visage humain ; l'un des masques avait même une moustache ...

► Paul Getty, l'armateur américain réputé être l'homme le plus riche du monde, s'est fait poser cette question : « Si vous faites le total de vos biens, arriverez-vous à un milliard de dollars ? » — « Je pense que j'arriverais à plusieurs milliards de dollars », fut la réponse, « mais rappelez-vous, jeune homme, qu'un milliard de dollars n'est plus, de nos jours, ce qu'il était auparavant » ...

► Les jeunes époux princiers Akihito-Michiko ont reçu des cadeaux d'une centaine de gouvernements ; parmi les plus originaux figurent celui du Canada, qui a offert une magnifique étole de vison à la Princesse, — du Cuba qui a envoyé une sélection abondante de fins cigares au Prince. Les souverains du Siam ont offert un porte-cigarettes en or massif, — le gouvernement japonais une caméra et un projecteur de cinéma d'amateurs. L'école du Sacré-Coeur de Tokyo, où Michiko Shoda a été élevée, lui a offert un ... livre de cuisine.

► Ingrid Bergman a refusé récemment de se laisser photographier chez une modiste parisienne chez laquelle elle essayait des chapeaux. « Ici, je ne suis pas une actrice, mais une simple femme dans sa vie privée » a-t-elle dit ...

► A Paris, un jury de spécialistes des questions de l'enfance a décerné, pour la première fois, les « Oscars de la puériculture » qui ont consacré l'ingéniosité et le goût de certains fabricants. Parmi les objets primés, on note : un berceau portatif gonflable en baignoire, en hamac ou bateau de plage, un landau-poussette-voiture d'enfant, dont le coffre se déplie comme un accordéon ; un lit d'enfant à pieds escamotables, et qui se transforme en parc roulant ; une combinaison spéciale facilitant beaucoup les « changements » de bébé.

► Les magasins de New-York ont mis en vente des bas « spéciaux » pour femmes ayant de grosses jambes ; ce sont tout simplement des bas à rayures verticales, qui « camouflent » très bien le manque de ligne des mollets ...

► Maria Meneghini Callas a déclaré, récemment, ne pas comprendre pourquoi les journalistes l'avaient baptisée « la tigresse ». Elle affirme qu'elle est la douceur même. Ce qui n'est certes pas prouvé ... Avant une récente émission de la TV américaine, et devant dire quelle différence existait entre elle et la cantatrice Tébaldi, elle répondit : « Celle qui existe entre le Champagne et le Ginger-Ale. »

► « 100 excuses pour les maris » est le titre d'un livre paru récemment à Stockholm, Suède, et dont la première édition fut vite épuisée ; un quotidien de cette ville affirme qu'un grand nombre d'exemplaires a été acheté par ... des femmes ...

► Une lectrice vient d'écrire à un hebdomadaire féminin de Londres : « J'ai adopté toutes les charmantes fantaisies féminines : le bandeau contre les maux de tête, — les médaillons anti-migraine, — les bas blancs, — les tricots collants, — les cils artificiels, — et j'en ai eu plaisir. Mais jamais je n'adopterai l'horrible mode de ce printemps, que suivent des milliers de jeunes Londoniennes : porter des souliers blancs sur des bas de nylon noirs. Des souliers blancs dans les rues noyées sous la pluie et le brouillard, avec le manteau de gros lainage. Je ne porterai mes souliers blancs qu'avec mes robes d'été et les jambes nues. Comme nous l'aprouvons, cette lectrice ...

► Robin Douglas Home, l'ex-fiancé de la princesse Margaretha de Suède, aime une ravissante Londonienne de 18 ans, Sandra Paul, fille d'un grand médecin ; Sandra est modèle et gagne environ 1,500 dollars par mois ...

► Les employées de la British European Airways, accueillantes et souriantes derrière les comptoirs de la compagnie au London Airport, attirent plus encore qu'avant les regards des voyageurs, car la direction de la société vient de leur interdire l'usage du rouge à lèvres ; selon elle, les hôtesses étaient trop maquillées et leur aspect manquait de « sérieux », on leur interdit de se noircir les cils, de vernir les ongles, de trop se poudrer, etc., et de ne porter que des jupes « assez longues ». Les « girls »

► Un « nouveau » commerce vient de revivre aux Etats-Unis, celui des perruques pour hommes ; une habile campagne publicitaire avait convaincu les millions d'Américains chauves ou à demi-dégarnis de l'horreur de leur crâne, et leur avait demandé d'envoyer les exactes mesures de leur tête, et de les envoyer sans engagement à l'adresse du fabricant. Les candidats reçurent alors les reproductions en couleur de tous les modèles de perruques et la garantie écrite qu'une d'elles les « transformerait totalement ». Le succès de ces perruques « envoyées par la poste, avec discrétion garantie » a été si grand que les fabricants de perruques ont, en moins d'un an, développé leurs affaires dans la proportion de 1 sur 20.

► A Cincinnati, Cyril Fisher avait été littéralement assommé par sa femme ; lorsqu'il était revenu à lui, il n'osa pas s'attaquer à l'épouse, mais il brisa les quatre fenêtres de leur appartement. Un policier alerté arriva et Cyril lui dit : « Heureusement que vous êtes là, il ne peut plus rien m'arriver maintenant ». Et l'agent arrêta le mari ...

► Dernier cri à Hollywood : une nouvelle crème pour les cheveux dont l'application les protège contre la pluie et les maintient en ordre pendant 15 jours ... A vérifier ...

► Claudette Colbert, dans l'immense ranch qu'elle possède en Californie, s'adonne à l'élevage de plusieurs milliers de poules pondeuses

PELE-MELE MAGAZINE

► Les Unions de Consommateurs existant en Grande-Bretagne, Hollande et Luxembourg viennent d'unir leurs efforts pour l'information et la défense du client, ou plutôt des clientes, puisque 95% de tous les achats sont faits par les femmes. Elles entreprennent de nombreuses enquêtes sur la valeur réelle, c'est-à-dire le prix et la qualité des marchandises, — ces deux éléments capitaux seront examinés et analysés de très près, puis discutés. Et toutes ces informations seront portées à la connaissance des ménagères. Et l'on parle déjà de la création prochaine d'une fédération européenne des unions de consommateurs, qui aura son siège à Bruxelles. Aux Etats-Unis, les Consumers' Unions ont une influence considérable sur la qualité et les prix des marchandises notamment ceux des produits alimentaires, ces Unions des Consommateurs sont farouchement indépendantes, c'est pourquoi tous les fabricants les craignent et s'efforcent d'améliorer la qualité de leurs produits.

► Un nouveau produit vaporisé sur le charbon domestique en élimine toutes les poussières, — les marchands de charbon offrent l'appareil avec le combustible, — contre paiement, évidemment. Mais les ménagères allemandes pensent que le « mazout » est malgré tout préférable.

► Un jeune Allemand de 23 ans est venu sonner le soir au portail de la prison centrale d'Osnabruck, pour solliciter un abri pour la nuit. « Je préfère manger dans vos gamelles métalliques que d'entendre les réprimandes de ma femme, parce que j'ai une heure de retard ». Le directeur a eu pitié de ce mari froussard et l'a enfermé pour une nuit ...

► Le propriétaire d'un grand restaurant de Hambourg, Allemagne, a aménagé une arrière-salle en atelier de bricolage, où les habitués de l'établissement peuvent exécuter les mille petits travaux de leur « violon d'Ingres », tout en buvant et en fumant, bien entendu.

► Célia Williams, la petite Anglaise de 7 ans qui vivait, depuis sa naissance, avec « un trou dans le coeur », qui était devenu gros comme une pièce d'un shilling, a vécu 11 jours grâce à un « coeur électrique », un appareil fonctionnant sur pile électrique branché sur les muscles commandant la circulation de son sang, pendant et après la grave opération entreprise pour fermer la lésion qui aurait été mortelle dans un an ou deux. Et aujourd'hui, Célia est rentrée chez elle, et après un an de ménagements, elle mènera une vie normale.

► En première page du célèbre journal anglais *Times*, consacrée aux petites annonces, les lecteurs trouvaient, récemment, ce texte surprenant : « Firme américaine de bonne réputation cherche Comte ou Duc pour recevoir des visiteurs américains au cours de cocktail-parties. » L'on ne sait si des membres de la haute noblesse ont profité de cette occasion de gagner des dollars ...

► Dans le comté du Middlesex, Angleterre, les médecins prescrivent maintenant la bière comme médicament, après que de nombreuses expériences dans les hôpitaux et cliniques de cette province ont prouvé l'effet calmant et bienfaisant de la consommation d'environ d'une chopine de bière par jour sur les malades ...

► Le mariage de Mary et Edward Lenthan, dans l'église catholique de Limmerik, en août 1946, avait été célébré une heure plus tôt ; dans la ferme où les mariés et les invités étaient réunis, une dame se leva et porta ce toast : « Je ne vous félicite pas, la mariée pourrait être la mère du marié, — elle aurait dû laisser ce garçon en paix, et pourquoi ? ... parce qu'elle a deux enfants ». La mariée, stupéfaite, se leva et sortit pour ne plus revenir ; six semaines plus tard, elle refusa toujours de revenir chez Edward, puis elle alla vivre à Londres ; Mary et John se rencontrèrent six fois, mais aucun ne prononça une parole. La séparation fut prononcée et maintenant, le mariage a été dissous pour nullité. Et cela, à cause d'une mauvaise langue ...

► Daniel Brozoski de Milwaukee, Wisconsin, vient d'obtenir le divorce aux torts de sa femme ; celle-ci ne se bornait pas à dépenser une bonne partie de l'argent du ménage pour l'achat de livres phychologiques très coûteux, mais elle poussait ses études de psychologie jusqu'à analyser par écrit les tendresses de son mari et d'en communiquer une copie à toutes ses voisines ...

► 296,000 étudiants et étudiantes américains âgés de moins de 18 ans sont mariés, — mais hâtons-nous d'ajouter que sur ce total, les étudiantes comptent pour 284,000. 15,000 de ces épouses-étudiantes sont déjà veuves ou divorcées ; dans les universités, le pourcentage des étudiants mariés est d'environ 17.5%.

► Dans le New-Jersey, un mari malade n'a pu prendre part à une récente élection, pour laquelle sa femme était candidate du parti républicain. La dame a été battue d'une seule voix, — celle de son mari ... Et son mari en a encore été plus malade ..

► Un grand magasin de New-York a renoncé à faire arrêter les clients qui s'esquivent avec un objet sans l'avoir payé. Mais, à la sortie, le voleur est stoppé par une inscription lumineuse qui surgit devant ses yeux : « Venez à la caisse ! »

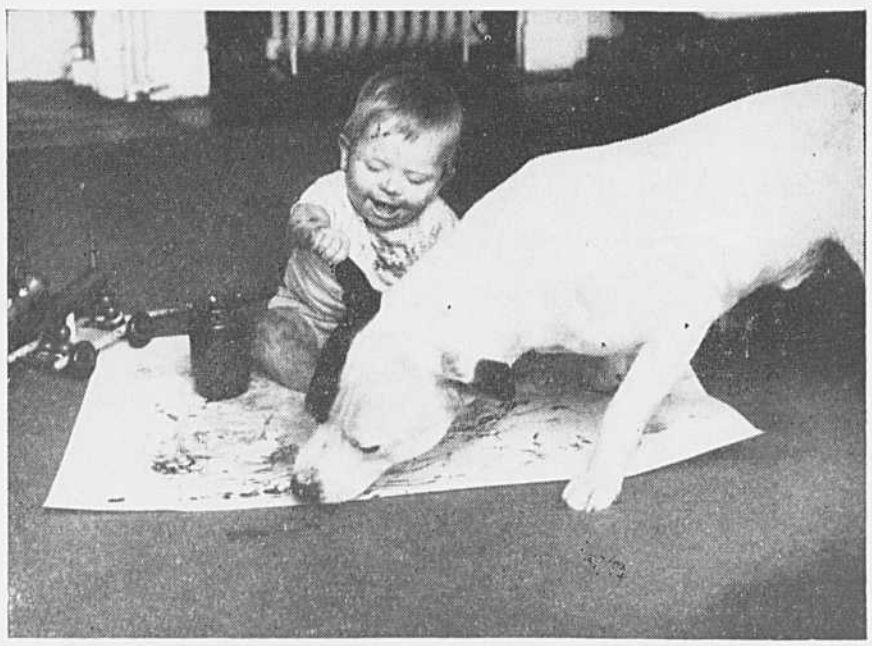
► Aux Etats-Unis, où les émissions de la télévision se poursuivent sans arrêt, le jour et même toute la nuit, plusieurs chaînes de grands magasins font passer sur les écrans des récepteurs les marchandises exposées dans leurs rayons et les articles-réclame du jour, notamment en alimentation ; ainsi, les ménagères peuvent maintenant passer leurs commandes par téléphone, mais après s'être rendu compte « de visu » de la qualité des tomates, de la saucisse, des fruits, etc.

► La plus récente « Miss Californie », âgée de 25 ans, a déclaré qu'elle déteste faire la cuisine et le ménage. Et son mari agent d'assurances de répondre aux journalistes : « Elle est si belle que pour cela, cela n'a aucune importance, — mais elle est une excellente cuisinière ».

► Plus de 100 enfants australiens sont devenus totalement ou partiellement aveuglés après avoir fixé le soleil, ne fut-ce que la durée d'une seconde, au cours de la récente éclipse observée en Australie ; et des centaines de parents angoissés assaillent les hôpitaux pour demander : « Est-ce que mon enfant restera

" D'abord, le goût de ces mixtures. Fraises, framboises, ananas. Pas tout à fait, bien sûr, mais agréables quand même toutes ces couleurs autour de soi répandues. C'est comme à la scène, il faut se maquiller. "

" Holà, Moustique, je n'ai pas besoin de ton aide. L'inspiration ne me manque pas, tu sais. Allons, ouste, retourne près du poêle, où tu es né d'ailleurs, et fais ton métier de toujours, qui est de me regarder faire. "



DOW

PLAISIR GARANTI

La promesse qui se réalise à chaque verre de Dow!

Il suffit d'y goûter... et déjà vous découvrez que la Dow est la meilleure des bières! Cette saveur douce et moelleuse, c'est le résultat du brassage, de la "climatisation" et du vieillissement soigneusement contrôlés qui font de la Dow une bière incomparable.

C'EST "LA MEILLEURE BIÈRE QUE VOUS AYEZ JAMAIS BUE" — Dow VOUS LE GARANTIT!

PELE-MELE MAGAZINE

aveugle ? » Et, en fait, beaucoup de ces innocents imprudents ne verront plus jamais . . . En fixant le soleil, la rétine d'un oeil ou des deux yeux a été brûlée, et aucune guérison n'est plus possible.

► Le chef d'orchestre américain Dean Dixon dirigeait un concert de l'orchestre symphonique de Goeteborg, seconde ville suédoise, devant un public très particulier. Il avait invité tous les enfants âgés de 3 à 5 ans de la ville à venir écouter la musique d'Haydn. Dixon n'imposa pas le silence aux enfants, un grand nombre d'entre eux couraient librement dans la salle et jouaient, plusieurs se promenaient autour des musiciens et du pupitre du chef, certains pleuraient et durent être emportés. Mais Dixon déclarait aux musiciens, pour qui ce concert fut une dure épreuve : « Laissez venir à moi les petits, ils seront plus tard des fanatiques de la vraie musique » . . .

se sont « emballées » pour les manteaux phosphorescents.

► Marlène Dietrich se trouvait récemment avec une amie chez un astrologue qui exprimait un doute sur l'âge indiqué par la vedette ; et son amie lui demanda ne dire « que la vérité ». « Bon, bon, soupira Marlène, — ajoutez six mois, mais pas un de plus. »

► Une agence matrimoniale de Los Angeles a mis en service un cerveau électronique capable de choisir les fiancés et de réunir les couples ; la machine n'est mise en action que lorsque les candidats à l'amour conjugal ont rempli un formulaire portant sur 150 questions, dont celle-ci : « Combien d'enfants désirez-vous avoir ? » Trente-cinq secondes exactement plus tard, la « machine à marier » remet au candidat une liste de 2 à 10 noms de partenaires pouvant lui convenir, après quoi les

demain, ils se séparèrent tout de même pour le traditionnel petit voyage de noces.

► Vous connaissez l'histoire de Terry Dene, promu étoile du rock 'n roll à Londres à dix-huit ans et qui dut faire plusieurs séjours dans des cliniques pour « grands nerveux ». Terry a épousé au début de l'année l'actrice Edna Savage, — puis il avait été appelé, il y a deux mois, à faire son service militaire. Mais au moment du conseil de revision, il éclata en sanglots et cria : « Jamais je ne supporterai la vie de caserne, jamais je ne serai un bon soldat », — avant d'avoir une crise de nerfs. Deux jours plus tard, Terry a dû être admis dans la section des malades mentaux d'un hôpital militaire. Edna Savage lui a rendu de nombreuses visites et elle a déclaré qu'elle avait abandonné toutes démarches en vue de leur divorce.

► Les visiteuses du service social du Devonshire, Grande-Bretagne, ont reçu pour instructions de couper leur visites domiciliaires chez les parents ayant adopté un enfant ; une première visite après les heures scolaires, — pour voir l'enfant, — et la seconde visite avant les heures des émissions de la télévision, — pour voir la mère adoptive.

Et le travail de création commence. " Il faut dire que le monde extérieur est plein de pièges, et que j'ai beau vouloir suivre mon songe intérieur, toutes sortes d'appâts me sont tendus, comme si mon futur chef-d'oeuvre devait d'abord subir l'assaut du monde, de ses pompes et de ses oeuvres. "

Enfin, coûte que coûte, attaquons-nous à la matière même de notre oeuvre, à ces fraises-framboises-ananas qui n'attendent qu'un geste pour se marier au papier. Le pot à l'envers, le monde à l'envers : c'est le beau chaos de la création. "

► D'après un rapport de l'Office Mondial de la Santé, le nombre des naissances augmente constamment et il n'y a plus de pays ayant une déficit de natalité. Les mamans deviennent de plus en plus jeunes, et le nombre de celles ayant dépassé la trentaine diminue de plus en plus. Pour ce qui est des enfants illégitimes, c'est l'Autriche qui vient en tête avec 14.5% des naissances, suivie du Portugal avec 10.9% et la Suède avec 9.9%. Le nombre des accouchements illégitimes est de 8.3% en Allemagne fédérale, de 6.7% au Danemark, de 4.6% en Grande-Bretagne, de 4.4% aux Etats-Unis et en Finlande, de 5% en France, de 3.9% au Canada, de 3.2% en Italie, de 2.1% en Belgique, de 1.3% aux Pays-Bas. C'est aussi en Hollande que la mortalité des nouveau-nés est la plus basse . . .

► Une firme helvétique présente avec un certain succès des manteaux imperméables imprimés de motifs qui s'illuminent par réflexion à la lumière des phares d'une voiture. Mais ce sont surtout les femmes suisses qui

fiancés n'ont plus qu'à prendre contact pour faire connaissance. Le premier mariage ainsi conclu vient d'avoir lieu à Los Angeles, après quoi l'agence reçut 2,500 demandes de candidats pour lesquels la « machine à marier » trouva un fiancé en moins de 22 heures.

► A Las Vegas, Nevada, capitale du turf, du jeu et du divorce, Joé Ratcliffe, 23 ans, et Bill Muncy, 25 ans, viennent d'échanger leurs femmes, après avoir reconnu, en janvier, qu'ils seraient bien plus heureux avec la femme de l'autre. Ils se mirent vite d'accord pour le motif mutuel du divorce : « la cruauté mentale » qui garantit le divorce dans le plus court délai. Ensuite, tous deux installèrent leurs deux femmes dans une chambre d'hôtel à Las Vegas, tandis qu'ils travaillèrent d'arrache-pied, pendant trois mois pour économiser l'argent nécessaire à payer l'avocat, la procédure du divorce et les frais des remariages, qu'ils ont célébrés ensemble, en amis sincères, allant même jusqu'à passer leur nouvelle nuit de noces dans le même hôtel, après quoi, le len-

► A un congrès médical tenu à Londres, une doctoresse a fait cette déclaration : « Dix-sept ans est maintenant l'âge idéal, pour les femmes, de se marier ; la maturité physique et spirituelle des jeunes filles est à présent plus rapide qu'il y a 20 ans ; à 24 ans, chaque épouse devrait avoir trois enfants pour pouvoir ensuite s'y consacrer pendant cinq ans. Et à 30 ans, les jeunes mamans pourraient revivre et organiser leur vie plus librement. »

► Un ouvrier d'usine anglaise, George Thelwall, et sa femme avaient continué la curieuse collection de . . . boîtes d'allumettes commencée il y a 50 ans par le père de George. A présent, elle compte plus de 800 boîtes différentes dont de nombreuses pièces uniques au monde. Et un expert a fort surpris George Thelwall en lui révélant qu'il était millionnaire.

► Quatre fillettes de 11 et 12 ans ont été arrêtées à Varsovie, Pologne, pour avoir voulu tuer une de leurs condisciples, Jasia, qu'elles avaient soupçonnée d'avoir dénoncé leur *gang*

de voleuses. Elles l'avaient condamnée à mort, elle devait être assommée à coups de barre de fer dans une cave ; mais à la dernière minute la directrice de l'école fut alertée et put éviter le pire.

► Aux dernières nouvelles, l'ex-impératrice d'Iran, Soraya, aux yeux tristes, serait très éprise du beau et jeune prince italien Raimondo de Orsini, membre d'une des plus grandes et des plus anciennes familles italiennes, et qui est un peintre de grand talent. Mais qui est, au juste Soraya ? Elle est la fille d'un prince iranien, Khaïli Esfondiari, ambassadeur de son pays en Allemagne qui, lui, avait épousé la fille d'un industriel allemand qu'il avait connue à l'Université de Cologne. Soraya est donc de mère allemande. Elle avait épousé l'empereur d'Iran, Reza Chah Pahlevi le 12 février 1951, qui avait répudié sa première épouse, Fawzieh d'Egypte (soeur du Roi Farouk), n'ayant pas eu de successeur mâle. Soraya devait, hélas, subir le même sort en mars 1958. A Cologne, auprès de sa maman, elle déclara quelques jours plus tard : « Je sacrifie mon bonheur dans l'intérêt de l'Etat et pour le bien du peuple ». Elle a conservé le droit au titre d'altesse impériale, à une dotation de 300,000 dollars et à une mensualité d'environ 500 dollars. La princesse commença alors une ronde de voyages, de continent en continent, à la recherche de l'oubli. Aux Bermudes, elle rencontra le millionnaire brésilien Francesco Pignatari ; à Madrid, le banquier don Antonio Munoz ; à Saint-Moritz, M. Georges Fixon, grand homme d'affaires français ; à Biarritz, le comte Guy d'Arcangues et l'écrivain-acteur aristocrate José-Luis de Villalonga ; à Bonn, le baron Dieter von Maisen-Ponickau, un grand industriel ; à Cologne, l'archimilliardaire allemand Baron Harold Krupp von Bohlen und Halbach et à Rome, enfin, le charmant Prince Orsini . . . Sera-ce lui l'élu ? Mais que dira l'Empereur d'Iran qui lui aurait interdit le remariage avant le sien . . . Quoi qu'il en soit, on annonce de Rome que Soraya aurait l'intention de se convertir à la religion catholique qui est celle de sa mère . . .

► Une nouvelle révolte contre les traditions menace d'éclater dans la famille royale britannique : le Prince William, fils aîné du Duc de Gloucester et cousin de la Reine a refusé de faire partie de l'armée et préfère faire des études scientifiques. William, qui vient d'avoir 17 ans, poursuit ses études moyennes avec son frère Richard au Collège d'Eton, mais il a déclaré qu'il ne voulait pas devenir « officier, chargé d'ouvrir des bals de charité, de poser des premières pierres, d'assister à des inaugurations . . . après avoir passé à l'académie de Sandhurst ».

"C'est bien un peu anarchique, mais peut-on jamais créer dans l'ordre ? J'étire mes framboises horizontalement, j'écrase mes fraises verticalement, je délaie mes ananas. Un vrai goudron de toiture et moi, je deviens le chef ramoneur du pays."

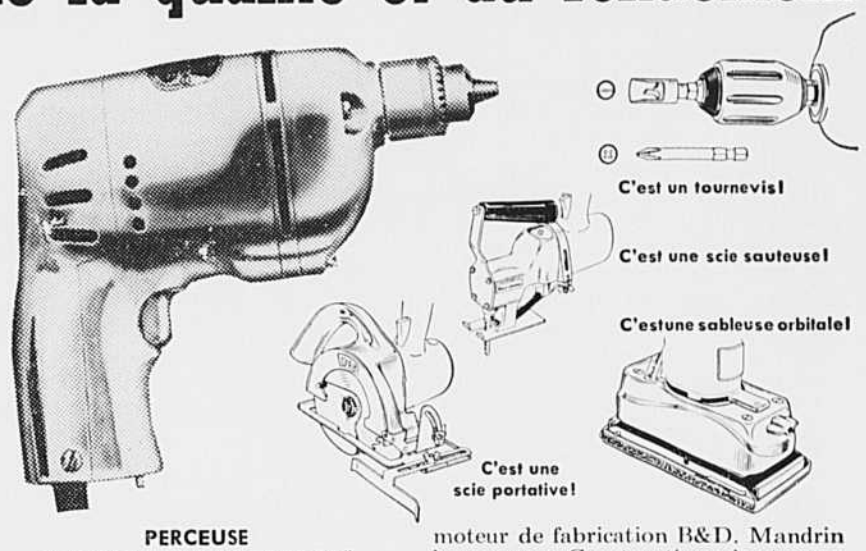
► 70 écoliers d'une école de garçons de Chelmsford (Grande-Bretagne) ont voulu établir un nouveau record du monde du « poussage d'une voiture d'enfant ». En se relayant, ils l'ont poussé pendant 19 heures autour de la cour de l'école, pendant les vacances de Pâques ; ils voulaient atteindre 500 heures, mais le Directeur de l'école a interrompu la « course ».

► Une propriétaire de Kensington, Mme Rose Vincent, avait demandé à la justice l'expulsion d'une de ses locatrices, Brenda Hampton, qu'elle accusait de laisser courir, au cours de la nuit son chien dans son appartement, situé au-dessus de celui de la propriétaire. Le juge : « Je refuse de mettre une dame à la rue à cause d'un chien ! »

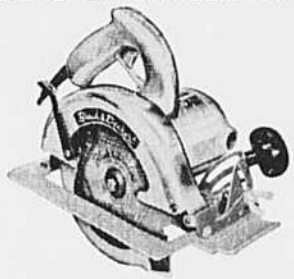
► Mlle Suzanne Josseron, professeur à l'Ecole Française de Kensington réputée pour être l'école « fashionable » de Londres, a été engagée pour enseigner le français à la Princesse Anne. La Princesse Anne a deux petites condisciples au Palais de Buckingham : Susan Babington-Smith et Caroline Hamilton.

► Le premier ministre britannique, M. MacMillan, a dû répondre récemment, aux Communes, à une question d'un député travailliste, qui voulait connaître le supplément de frais causé à l'Etat par le fait que trois ministres anglais s'étaient fait accompagner par leurs épouses, au cours d'un voyage en Malaisie et en Australie. M. MacMillan révéla que ces dames avaient coûté au Trésor 1,762 Livres sterling, mais il a ajouté que les trois ministres et sous-secrétaires avaient pu, grâce à elles, remplir beaucoup mieux leurs fonctions officielles.

La parade BLACK & DECKER de la qualité et du rendement



PERCEUSE UTILITAIRE "DELUXE" DE ¼"
La perceuse électrique la plus vendue au monde . . . mène la parade B&D de la qualité et du rendement. Fameux moteur de fabrication B&D. Mandrin à engrenage. Construction robuste pour des années d'usage. Entraîne tous les accessoires de perceuse B&D ¼" illustrés ci-contre . . .



SCIES "HEAVY-DUTY"
Grande puissance facilitant tout sciage. Moteur de fabrication B&D. Réglages de profondeur et angulaires précis. Coupe du 2 x 4 à 45 degrés. "Les scies de choix du connaisseur."

NOUVELLE SABLEUSE DE FINITION SANS POUSSIÈRE
Chasse la poussière aussi vite qu'elle se forme. Vous pouvez sabler et peindre côte à côte! S'adapte à n'importe quel aspirateur.

NOUVELLE PERCEUSE-TOURNEVIS
Conçue pour un double usage. Placez la bague à "Drill" . . . et vous avez une perceuse de ⅜". Tournez la bague à "Screw" . . . et vous avez un tournevis. Offre d'introduction! Jusqu'à épuisement du stock: jeu de 6 mèches-guides *GRATUIT* avec la perceuse-tournevis B&D.

POUR LE JARDINIER AMATEUR

Epargne vraiment du temps! Grande puissance pour les haies et arbustes les plus épais. Equilibré pour emploi d'une seule main, lame extra-longue (13").

Cet accessoire coupe-haies est idéal pour celui qui a des haies et les arbustes à tailler "autour de la maison". S'adapte sur le moteur B&D et les perceuses utilitaires de ¼".

Chercher "Outils Electriques" aux pages jaunes

Black & Decker®

BROCKVILLE, ONTARIO
Le plus grand manufacturier d'outils électriques au monde.

9001F

PELE-MELE MAGAZINE

► Il y a dans le monde 335 millions de postes récepteurs de radio, y compris les haut-parleurs des réseaux de redistribution radiophonique, vient de révéler une statistique des Nations-Unies. Sur ce total, 168 millions de postes se trouvent aux Etats-Unis, 120 millions en Europe, l'URSS incluse. Le nombre des postes de télévision est estimé à environ 65 millions, dont 50 millions en Amérique du Nord, 12.5 millions en Europe. Et qui tire le plus de distraction et de plaisir de la radio et de la TV ? . . . A en croire les hommes, ce serait vous, Mesdames !

► Les triplées que Mme Mary Tomlin de Morpeth, Grande-Bretagne, a eues il y a presque seize mois, sont si bien portantes et remuantes que la maman doit les surveiller sans arrêt. L'autre jour, Mme Tomlin pendait son linge dans son jardin, lorsqu'une voisine lui signala que deux de ses triplées étaient montées sur la table ; la maman accourut juste à temps pour sauver d'une mort certaine son troisième poisson rouge : Joyce et Jacqueline avaient saisi un poisson dans le bocal et l'avaient déjà avalé. Jeanne tenait encore le sien dans la main, elle lui avait mordu la queue. Joyce et Jacqueline n'ont aucunement été incommodées par ce repas de poisson cru . . .

" Et qu'en sort-il ? Ce chef-d'oeuvre. Mesdames et messieurs, admirez mon abstraction, et dites-moi si mes rêves ne sont pas aussi beaux que tous ceux que, sur la Côte d'Azur, Picasso peint et peindra ? Je salue cet illustre confrère et j'espère que papa voudra bien m'envoyer aux Beaux-Arts . . . après mon bain.

► Un bactériologue écossais, le Dr John Bowie, vient de déclarer que les hôpitaux et les maternités sont devenus des « endroits très dangereux pour les nouveau-nés » du point de vue du danger d'infection microbienne, parce que ces établissements sont surpeuplés. Il lance le slogan : « Les bébés hors des hôpitaux et cliniques pour adultes ».

► Un journal anglais a affirmé que le peintre Pierre de Villiers tente en vain, depuis huit ans, de vendre l'une de ses oeuvres au « salon » annuel de plein air, qui se tient sur les berges de la Tamise ; cette année le fils du peintre, Romany, a exposé ses oeuvres à côté de celles de son papa ; le premier jour, l'un de ses tableaux a trouvé preneur pour la coquette somme de 200 dollars. Le petit peintre n'a encore que trois ans.

► « Mamie » Eisenhower était si émue lorsque le titre de « docteur en droit » lui fût conféré il y a quelques jours au Collège St-Joseph, à Emmitsburg, Maryland, qu'elle était littéralement paralysée par le trac ; elle était incapable même de se lever de son fauteuil pour remercier. Heureusement que le Présidnt « Ike », son mari, qui était à son côté sauva la situation, car il a l'habitude de prendre la parole en public . . .

► Les grandes associations féminines de Chicago et de Détroit ont organisé des cortèges et des meetings contre la demande des syndicats des ouvriers de l'automobile d'introduire la semaine de quatre jours ouvrables dans les usines d'automobiles. « Plus on raccourcit le travail des hommes, plus on prolonge celui de leurs femmes » a dit l'une des oratrices qui a ajouté : « Il n'est pas souhaitable que les hommes passent la moitié de la semaine dans l'oisiveté » . . .

► Au cours d'un accident de roulage sur l'autoroute Hume, à 125 milles au sud de Sydney, Australie, qui fit 5 morts et 8 blessés, Arthur Clarence avait perdu son nez ; la police chercha le nez pendant 20 minutes et lorsqu'il fut retrouvé, le Dr Peter Little se mit immédiatement au travail : il recolla et recousut tout simplement le nez de M. Clarence, et l'opération a été un succès complet

GRATIEN GELINAS

[*Suite de la page 9*]

Les Fridolinades groupaient, (Gratien Gélinas est fier de le dire) la fine fleur des artistes canadiens. La troupe était si homogène qu'on ne pouvait espérer mieux. En tête, l'inoubliable Fred Barry, puis Juliette Huot, Clément Latour, Juliette Béliveau, J. R. et Fanny Tremblay, Amanda Alarie, Olivette Thibeault, qui et qui ?

Un instant, nous nous amusons, Gratien Gélinas et moi, à rappeler quelques souvenirs des revues. Par exemple la merveilleuse, l'incroyable, la mythologique « postiche » qu'Aurore reçut en cadeau de noces, dans le sketch *Le mariage d'Aurore*, c'était Juliette Huot, qui épousait Clément Latour. Son père était Fred Barry et sa mème Amanda Alarie. Et elle recevait une potiche qu'elle prononçait évidemment « postiche », dont nul de ceux qui l'ont vue ne pourront jamais perdre le souvenir. Il avait fallu du génie pour la trouver (le crédit en revient à Laura Cabana), mais plus encore pour la créer. Une merveille vous dis-je. Imaginez-vous un lis calla, vulgairement appelé « pied de veau », en terre cuite ou en faïence haute de près de deux pieds, et réchampie de vert, de rose, de bleu... On ne fait pas mieux dans le mauvais goût, c'est le chef-d'oeuvre par excellence... Elle doit d'ailleurs encore exister, on ne se défait pas volontiers de pareille merveille.

Radio et théâtre

De temps en temps, à part les revues, Gratien Gélinas faisait un peu de radio. Au Radio-Théâtre-Lux français, qui, à ce moment tenait la eedette des programmes, il joua les *Fourberies de Scapin*. Et quelque temps après, il fit partie de la troupe, mi-américaine, mi-canadienne qui partit en tournée avec la *Pharmacie St-Lazare*. La pièce se rendit jusqu'à Chicago, puis dut renoncer à affronter Broadway.

Gratien Gélinas revint donc à Montréal et c'est alors qu'il se mit à la création de Ti-Coq.

Ti-Coq

Au fait, je crois qu'il l'écrit Ti-Coq... Ça ne fait rien, tout le monde comprend et sait de quoi il est question. Ti-Coq aussi a une histoire. Dans une des revues, Gratien Gélinas avait donné un sketch : *Le Départ du Conscrit* puis, l'année suivante, *Le Retour du Conscrit*. C'était d'autant plus d'actualité que ces revues avaient lieu pendant la guerre. Et c'est du conscrit, parti et revenu qu'est né Ti-Coq.

Je crois inutile de dire que ce fut un succès monumental. La pièce eut 452 représentations, ce qui ne s'était jamais vu nulle part et en aucun temps au Canada. Traduite en anglais par Ken Johnston revue par Gratien Gélinas, elle fit carrière chez nos compatriotes d'Ontario. Elle alla même jusqu'à Chicago et parut à New-York... Las !... Elle n'y resta pas. Et ce n'est ni le lieu, ni le moment de demander pourquoi et à cause de quoi. Revenu au Canada, Ti-Coq reprit sa série de succès. Publiée, la pièce fut vendue à 20,000 exemplaires, ce qui est quelque chose aussi pour un auteur canadien.

Un peu plus tard, Gratien Gélinas en tira un film qui, me dit-il, passe encore sur certains écrans, en province. Je n'ai pas cru devoir insister sur le fait que Ti-Coq, créateur du rôle et son titulaire aussi bien à la scène qu'au cinéma, c'est Gratien Gélinas lui-même.

La télévision

Quand il aborda la télévision, Gratien Gélinas ne savait pas ce qu'elle lui réservait. Il n'en garde pas un très bon souvenir, car *Les Quat' Fers en l'Air*, fut un échec, sans phrase.

Il y a peut-être à cela une raison. C'est que, pour être un auteur prolifique de télévision, cette dévoreuse, il faut avoir une qualité particulière que Gratien Gélinas avoue ne pas posséder : Il faut travailler vite.

Et cela, il l'admet, lui est physiquement et mentalement impossible. Il ne peut pas se placer devant une machine à écrire ou une feuille de papier, stylo aux doigts et galoper, à bride abattue, pour faire un dialogue ou amener une situation. D'autant plus que ce programme devait être essentiellement comique. Le comique, c'est avant tout de l'esprit. Ça ne coule pas de source.

Gratien Gélinas travaille lentement, très lentement. Quand, dans une journée de travail, il a mis une vingtaine de répliques dans la bouche de ses personnages, il trouve qu'il a fait une bonne journée et il est content de lui... si tant est qu'un pareil perfectionniste soit jamais content de lui...

La télévision n'est donc pas son affaire et il est douteux qu'il y revienne jamais. Son affaire, c'est le théâtre, comme auteur ou comme interprète. Au Festival de Stratford, près de Toronto, Gratien Gélinas joua dans *Henry V* le rôle du roi de France, Charles VI. Il joua aussi dans *Les Joyeuses Commères de Windsor*, le tout en anglais. Henry V le mena aussi jusqu'au Festival d'Edimbourg, en Ecosse.

La Comédie Canadienne

De toute éternité Gratien Gélinas savait, comprenait qu'il n'était pas normal qu'une ville comme Montréal, qui se flatte d'être la seconde ville française du monde et le Paris de l'Amérique du Nord, n'ait pas de théâtre, pas même une salle convenable à offrir.

Il n'y alla pas par quatre chemins et il donna une conférence de presse, afin de réveiller, en faveur du théâtre, l'opinion publique, de faire comprendre aux Canadiens que le théâtre est la forme de cutlure la plus complète, si proche de la littérature et de la poésie et qu'il y a chez nous, parmi nous, des dizaines de jeunes talents, obligés, faute d'espace, de rester sous le boisseau.

Le résultat ne se fit pas attendre. Au cours de la même semaine, Gratien Gélinas fut approché par le propriétaire de la salle connue sous le nom de Radio - City - Music - Hall, l'ancien *Gayety*, que tout le monde connaît. M. Grinieff offrit de vendre cette salle qui jusqu'ici n'avait pas eu beaucoup de chance. Et la brasserie Dow accepta d'être le bailleur de fonds de la Compagnie de la Comédie Canadienne Inc. dont la salle rénovée, passe à juste titre, pour une des plus modernes du continent nord-américain.

Les transformations, tout le monde les a vues, on en a tellement parlé que ce ne seraient que des redites.

Gratien Gélinas est le directeur. Il a pour adjoint Jean Doat et jusqu'ici la Comédie Canadienne a présenté et produit une dizaine de pièces. Elle débuta avec *L'Alouette* de Jean Anouilh, qu'elle reprit ensuite sous son titre anglais, *The Lark*. Puis ce furent *Quand la moisson sera courbée* et, avec grand succès, *Un simple soldat* de Marcel Dubé (repris aussi en anglais), *Le Gibet* de Jacques Languirand suivit

Dans Ti-Coq, Clément Latour et Gratien Gélinas. Ils n'ont pas tout à fait la même conception de la guerre et de ses suites. C'est qu'un seul des deux est amoureux . . .

puis, en co-production, *Les Plaideurs*, de Racine. Plus récemment *Mademoiselle Julie* de Strindberg et *La plus forte* et *La Mamma* d'André Roussin. Sans parler des nombreux spectacles divers, ballets, pièces anglaises ou américaines et, dans le cadre des Festivals de Montréal, des concerts et *Le Tartufe* avec Fernand Ledoux.

Ecrire

Gratien Gélinas se défend de vouloir être, à la Comédie Canadienne, directeur et administrateur, de façon si soutenue qu'elle fera périr en lui l'auteur. Sa première fonction, c'est (il insiste) de jouer et d'écrire.

Alors je suis très indiscrète. Je pose une question sur quelque chose qui n'est pas tout à fait un secret mais n'est pas encore non plus dans le domaine public : j'ose demander le titre de la pièce qu'actuellement Gratien Gélinas écrit et même quelque chose comme un résumé, une synopsis...

Malgré ce qu'il appelle la pudeur de l'auteur et sa circonspection bien connue, il me répond, sans détours. A moins de changements de la dernière heure, la pièce, qui sera donnée dans le cadre des Festivals de Montréal s'appellera : *Bousille et les Justes*.

C'est un drame psychologique. Panaché, évidemment, de moments amusants et drôles. Comment cette pièce est née dans l'esprit de son auteur ? C'est très simple :

Un jour, pendant les représentations de Ti-Coq, Gratien Gélinas fut dans un petit restaurant, à deux pas du théâtre.

Et c'est là qu'il vit, prenant un repas hâtif, une famille, très visiblement de la campagne, qui lui suggéra immédiatement, quelque chose. Revenu à son bureau, il fit une espèce de journal de bord, 5 ou 6 pages, jetées comme ça, au fil des idées au sujet de braves gens comme ceux-là, qui seraient venus en ville à cause du procès de l'un des leurs, accusé de meurtre ou d'homicide involontaire. Et d'imaginer tout ce qui pourrait se passer dans l'âme et l'esprit, dans le coeur aussi de ces gens que Gratien Gélinas voyait un peu comme ceux qui ont illuminé sa prime enfance de leurs belles qualités, de leur droiture, de leur bonté.

Ceci n'est évidemment qu'une amorce de pièce. Mais c'est suffisant pour que l'auteur s'enferme avec ses personnages, aille tout seul, en leur simple compagnie illusoire, jusqu'au fond des choses et s'imagine ce que peuvent penser non seulement la mère, mais le frère et la soeur du prévenu, « bébé de la famille ».

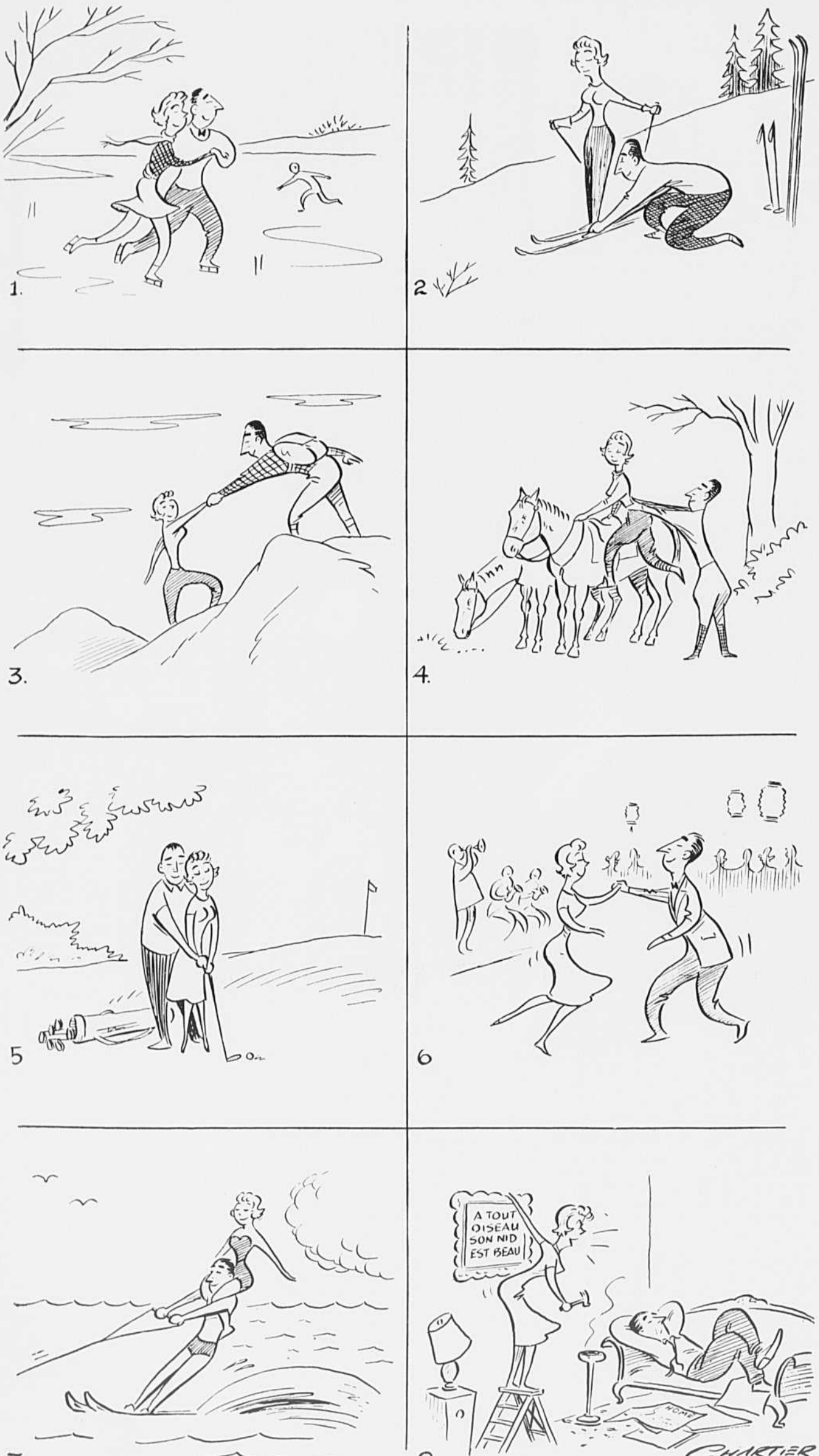
Il y aura en tout onze personnes et la distribution des rôles n'était pas encore faite au moment de cette interview. Il faut évidemment que la pièce soit, pour être vraiment au goût de son auteur, fignolée jusque dans ses plus menus détails. Gratien Gélinas y joue un rôle, mais je ne sais pas lequel. Il faut entourer d'un peu de mystère une pièce en quatre actes qui sera jouée bientôt.

Honneurs et doctorats

Gratien Gélinas a été tant de fois honoré non seulement pour ses réalisations et ses talents d'acteur mais pour l'apport qu'il a fait au théâtre canadien qu'il ne sait plus très bien le nombre de ses médailles et trophées.

Bien visible dans son bureau, il y a la grande plaque de bronze du Grand Prix de la Société des Auteurs Dramatiques, qu'il reçut à la centième de Ti-Coq. Il remporta aussi la première médaille d'or de *Radiomonde*, et fut fait Docteur Honoris-Causa de l'Université de Montréal et de celle de Toronto. Il est membre de la Société Royale du Canada, il reçut aussi le diplôme d'honneur et de mérite pour contribution aux activités étudiantes. Pour Ti-Coq, il reçut la Plaque de la Société des Ecrivains et c'est lui et Mme Gélinas qui accueillirent, à la Comédie Canadienne, Son Altesse Royale la Princesse Margaret lorsqu'elle visita Montréal. Et à titre de représentant du Théâtre Canadien, M. Gélinas, accompagné de sa femme, vient d'avoir l'insigne honneur de dîner avec Sa Majesté la reine Elisabeth et le prince Philip.

Le résumé d'une carrière... Mais non... on ne résume que ce qui est fini.



AUTO-NOUVELLES

► « La jolie cité moyenâgeuse d'Arles, dans le Midi français, est dotée pour quelque temps d'une curiosité supplémentaire : la route bleue. Un camion-citerne rempli d'encre bleue y a circulé, en perdant sa charge... », information parue dans un quotidien de Cologne.

►Un autre journal allemand a publié cet écho parisien : l'inspecteur parisien Jean Dubois travaillant à un guichet du service des passeports, est galant homme, et il déteste le style administratif. Récemment, il a décrit comme suit les yeux d'une visiteuse, venue demander son passeport : « Yeux vert-émeraude, extraordinairement beaux et expressifs ».

► Une compagnie d'assurances accorde une réduction de prime de 5% aux automobilistes britanniques non fumeurs ; la compagnie base sa réduction sur le fait, établi par les statistiques, que 5% des accidents de roulage sont dus au fait que le conducteur fumait en roulant...

► La Direction des usines Vauxhall a fait distribuer à ses 22,000 ouvriers et employés une brochure de 12 pages, intitulée : *Des paroles imprudentes peuvent vous coûter votre emploi* et dans laquelle ils sont priés de garder le silence au sujet des nouveaux modèles d'automobiles en préparation. Grâce aux indiscrétions commises dans le passé, les concurrents de Vauxhall auraient pu imiter certains de ses modèles avant même qu'ils ne se trouvaient dans le commerce.

► Les services compétents britanniques (Ministère des Transports, Laboratoire National des Recherches Routières (six), la Police des Routes, le Conseil des Recherches Médicales) étudient actuellement l'efficacité de la ceinture de sûreté pour automobilistes. Le Bureau des Standards a nommé une commission chargée « de découvrir s'il serait souhaitable d'établir un standard pour ce genre de dispositif »... Que d'études...

► Pour résoudre les difficultés de la circulation dans les rues de Londres, notre confrère Allan Day propose ce remède dans l'*Observer* : « Dépêchez-vous de construire un boulevard autodrome circulaire autour de la capitale, en recouvrant les lignes de chemin de fer existantes d'une large passerelle ». Ce projet n'est d'ailleurs pas nouveau.

► Le Prince héritier Charles, qui vient d'avoir 10 ans, a passé avec succès les épreuves du permis de conduire une automobile. Jusqu'à l'accomplissement de ses 18 ans, le Prince de Galles pourra conduire une auto-jouet dotée d'un véritable moteur fonctionnant à l'essence, dans les allées du Château de Buckingham.

Au connaisseur s'impose l'essence WHITE ROSE

sans égal

WHITE ROSE

"La performance, voilà ce que je recherche . . .
je l'obtiens avec White Rose!"

C'est dans les épreuves de compétition qu'une automobile se révèle véritablement . . . et une gazoline aussi, d'ailleurs! Les hommes qui s'y *connaissent* choisissent White Rose pour la piste et la route, pour la voiture familiale et le modèle sport. Les gazolines du Jubilé d'Or White Rose sont justement réputées pour leur rendement, leur énergie et la souplesse de leur performance. Possédant un indice d'octane très élevé, elles sont fabriquées d'après le procédé Udex, qui vous assure deux avantages marqués: *d'abord* une meilleure performance, puis la surprise agréable de plusieurs milles additionnels de parcours avec chaque plein réservoir. Choisissez White Rose Ultra pour les moteurs à très haute compression et White Rose pour toutes les autres voitures. Le vendeur White Rose est l'homme qu'il vous faut voir.

CANADIAN OIL COMPANIES, LIMITED

1134F

EXCLUSIVEMENT CANADIENNE EN TOUT—DES PUITS À LA RAFFINERIE—ET JUSQU'À VOUS!

Quand ça paraît que les gens de GM ont réussi

Voilà un homme qui a l'air vraiment content, un homme qui a découvert la qualité, qui a fait un achat particulièrement avantageux . . . et qui le sait!

C'est à cet air de satisfaction que nous, des quatre compagnies manufacturières General Motors au Canada, apprécions le succès des gens de GM à créer des produits de qualité. C'est cet air qui nous confirme qu'un autre de nos produits a subi avec succès l'épreuve la plus difficile de la qualité qui soit, l'approbation du client! Nos rigoureuses méthodes de contrôle de la qualité illustrées ici, ont démontré leur efficacité en raison de la satisfaction que *vous* assurent nos produits!

A la GM, des savants et techniciens spécialisés inventent les épreuves les plus difficiles possibles afin que chaque partie composante de chaque produit GM—voitures et camions, locomotives diesels, appareils Frigidaire, moteurs—soit aussi parfaite que le permet la science moderne.

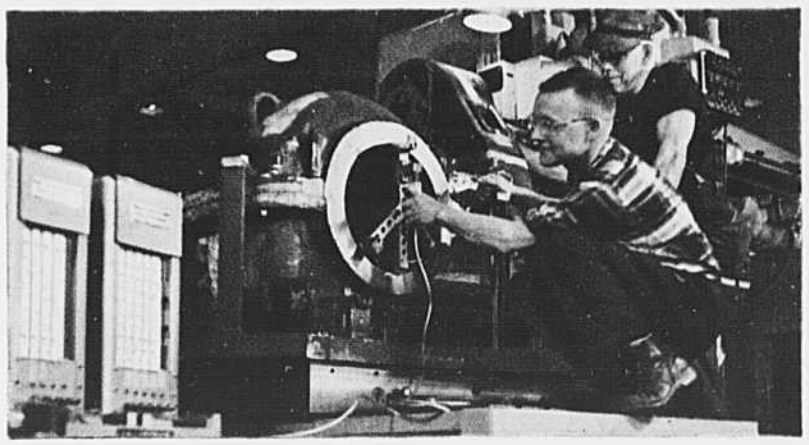
L'expérience conjuguée de nos quatre compagnies permet de réaliser une qualité croissante et d'atteindre à des standards

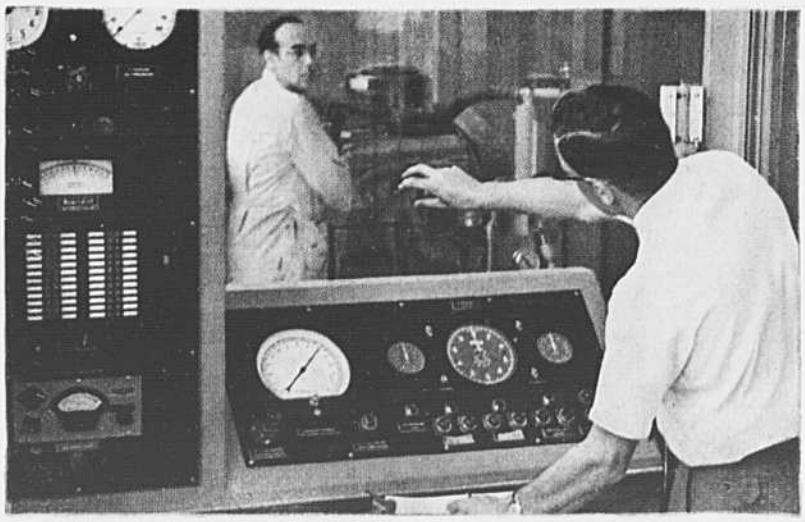
toujours plus élevés d'efficience, de performance et d'économie. Nous faisons tout pour atteindre à cette qualité plus élevée et partant plus avantageuse pour vous, car elle vous assure d'en obtenir plus pour votre argent. Voilà pourquoi des millions de Canadiens achètent des produits General Motors—et les rachètent—témoignant ainsi du haut standard de contrôle de la qualité que nous avons réalisé. Notre succès est fermement établi sur la qualité de nos produits.

A l'usine de montage GM à Oshawa, une poussière provenant de l'Arizona, la plus fine qui soit, est soufflée par des vaporisateurs à haute pression, contre tous les joints des portes, fenêtres et coffre à bagages de cette voiture GM, pour en éprouver l'étanchéité. Un vide partiel, créé à l'intérieur de la voiture, permet à la poussière d'y pénétrer révélant ainsi les moindres imperfections. Cette épreuve très sévère vous assure de voyager confortablement même sur les routes les plus poussiéreuses.

A l'usine Frigidaire à Scarborough, chaque appareil de réfrigération doit résister à une épreuve pour en assurer l'étanchéité, au cours de laquelle il est immergé dans un réservoir contenant 5,000 gallons d'une solution aqueuse. On vérifie soigneusement qu'il ne s'en échappe pas de bulles d'air indiquant des fuites. Ainsi, les inspecteurs Frigidaire s'assurent que chaque appareil est en parfait état et absolument hermétique et pour vous garantir de cette façon une plus longue durée et un meilleur rendement de votre réfrigérateur Frigidaire.

Voici comment on mesure moins d'un dix-millième de pouce dans l'alésage d'un train d'engrenage d'une locomotive diesel-hydraulique, à l'aide d'un calibre à air d'une extrême sensibilité. Ceci n'est qu'une des nombreuses épreuves de contrôle utilisées à l'usine diesel GM à London, pour assurer le fonctionnement impeccable de chacune des pièces de ces puissantes locomotives. Du plus petit au plus gros, chaque produit GM doit être parfait sous le rapport de la qualité.





Cent milles à l'heure pendant 150 heures dans des conditions qui dépassent de beaucoup les charges normales! Voilà le genre d'épreuve au dynamomètre que les moteurs V8, choisis au hasard à l'usine de McKinnon Industries, à St. Catharines, doivent subir. Une performance parfaite au cours de cette dure randonnée de 15,000 milles signifie pour vous un rendement infaillible sur la route. Encore un exemple des contrôles de qualité qui ont valu à General Motors sa réputation mondiale.

GENERAL MOTORS

General Motors of Canada, Limited
Oshawa et Windsor

The McKinnon Industries, Limited
St. Catharines

Frigidaire Products of Canada Limited
Scarborough

General Motors Diesel Limited
London

DES PRODUITS DE QUALITÉ POUR LES CANADIENS

LE CINEMA

Un nouveau couple cinématographique:

Vittorio de Sica et Columba Dominguez

par Martin Abizanda

La présentation du film *Pan, amor y Andalucia* (*Pain, amour et Andalousie*) a consacré un nouveau couple cinématographique : l'éternel séducteur Vittorio de Sica et l'actrice mexicaine Columba Dominguez.

Dans la divertissante histoire d'un concours international de fanfares municipales, à côté d'une jeune Andalouse — personnage incarné par la gracieuse Carmen Sevilla — apparait en effet, Columba dans le rôle d'une veuve. Une pettite veuve extrêmement dangereuse pour le tambour-major de la fanfare principale, Vittorio de Sica.

Pan, amor y Andalucia aura servi à la vedette mexicaine à se faire ouvrir toutes grandes les portes du cinéma espagnol. Déjà plusieurs producteurs s'intéressent à elle. Parmi les projets, il y en a un qui réunirait encore une fois le célèbre acteur-metteur en scène et la belle et brune vedette.

Un nouveau Don Quichotte ?

Federico Fellini, qui vient de passer quelques jours à Madrid avec sa femme, Giulietta Massina, a déclaré avant de repartir pour Rome :

— Ma première visite en Espagne m'a confirmé dans mes intentions. Le seul sujet qui me tente actuellement est *Don Quichotte*. Je sais qu'il a déjà été traité par des metteurs en scène de tous les pays, mais je crois pouvoir apporter quelque chose de nouveau. Je voudrais faire revivre le héros de Cervantes à l'époque romantique, au milieu du XIXe siècle. Je vois Alonso Quidano avec sa barbe, dans le style de l'Oncle Sam.

— Et les autres personnages ?

— Pour Dulcinée, je souhaiterais une interprète comme Silvana Pampanini, Giulietta incarnerait Maritorne, la fille du peuple, vicieuse et maligne. C'est un rôle beaucoup plus complexe qu'on ne pourrait le croire.

Fellini qui, du samedi à 17 heures au dimanche à 5 heures du matin, a assisté à trois réceptions, une cérémonie officielle, une interview à la radio, une conférence de presse et deux spectacles flamenco, a quitté l'Espagne, couvert de lauriers : il emporte le Prix de la revue *Triunfo* et celui des auteurs cinématographiques de Madrid.

SUR TOUTES LES SCENES

Dictionnaire Encyclopédique du Festival

par Francine-Montpetit Poirier

Le Festival de Montréal est certainement et incontestablement l'événement le plus attendu de la saison estivale. Des dizaines de célébrités y prendront part et plusieurs grands auteurs et compositeurs y seront mis en lumière. Je vous présente donc aujourd'hui une espèce de petit dictionnaire dans lequel vous trouverez, par ordre alphabétique, les noms de ceux qui feront de ce vingt-quatrième Festival un succès sans précédent... du moins nous l'espérons !

BERVAL, Paul : Le Beû. C'est peu et c'est beaucoup. Un tempérament comique d'exception. Pitre génial. Débute comme tragédien (*Théramène*) ; aboutit après mille détours au cabaret. Lui et Jacques Normand ont ressuscité les boîtes de nuit de Montréal. Sa troupe du Beû marque une date, une étape. Espérons que ce ne sera pas une limite. Il a trop de talent pour l'éparpiller. Signe particulier : aussi drôle dans la vie que sur la scène.

CARRERE, Georges : Comédien. Venu au pays, via Pagnol, il se taille rapidement une place enviable au firmament des jeunes premiers. Sa virilité, son dynamisme et sa remarquable souplesse physique le désignent aux emplois « à Panache ». Genre D'Artagnan. Signe particulier : escrimeur de première force.

COCTEAU, Jean : Identité indéchiffrable. Signe particulier : homme universel. Il a tout vu, tout connu, tout visité, tout essayé. La poésie l'a conduit au roman, le roman au théâtre, le théâtre au cinéma, le cinéma au ballet, le ballet à la peinture, la peinture à l'affiche et l'affiche à la céramique. J'en oublie : il fut aussi boxeur, chansonnier, homme serpent, fresquiste et prestidigitateur. Il est insaisissable comme le vif argent, déroutant comme une femme et séduisant comme un péché. On l'imagine très bien chevauchant des croissants de lune dans un ciel de soufre et de fumées de glace sèche. C'est lui qui a dessiné la page couverture du programme des Festivals. On y retrouve l'énigmatique profil gréco-Marais dont il noircit ses manuscrits.

DAUNAIS, Lionel : chanteur et compositeur. L'âme et le coeur des *Variétés Lyriques*. Quinze années de travail acharné et de triomphes personnels. Eternel carabin, il en a l'enthousiasme et l'indiscipline ; la générosité et les sautes d'humeur ; les élans débonnaires et les crises d'abattement. Notre jeune génération semble l'oublier : son style lui paraît désuet. Et pourtant, il prouvera dans *Barbe Bleue* qu'il est prêt à recommencer une nouvelle carrière. Ii emboîtera le pas aux avant-gardistes s'il le faut.

ESCANDE, Maurice : comédien de l'Illustre Maison. Un grand seigneur. Un gentilhomme. Il a régalé trois générations d'amateurs de théâtre. Et il continuera encore longtemps, car il semble impérissable. Le temps n'a pas de prise sur lui. Maintien impeccable, taille élancée, jambe parfaite. Sa voix caressante pourrait émouvoir les pierres. Violoncelle et clavecin. Avec les trilles argentines de son rire célèbre. Il jouera Marivaux au Festival. Noblesse oblige.

GELINAS, Gratien : l'homme aux bonnes fortunes. Il se réclame de Fred Barry ce qui est, pensons-nous, un excellent départ et une promesse de succès. Revuiste, il créa un personnage désormais légendaire : Fridolin. Un jour, Fridolin s'enrégimenta et devint Ti-Coq. Demain, Ti-Coq s'appellera Bousille. Variations et games sur un même thème. Mais un thème qui est une recette infaillible. Sa carrière est jalonnée de pierres blanches : Broadway, Toronto, Stratford, et... Comédie-Canadienne. Où s'arrêtera-t-il ? Signe particulier : tout lui réussit.

GIROUX, Germaine : comédienne. Depuis la « Grosse Madame » du *Survenant*, silence... On se demande pourquoi. Elle aussi d'ailleurs. Est-il besoin de rappeler ses triomphes au théâtre ? Peut-être a-t-elle trop d'envergure pour nos timides réalicateurs. Guy Hoffman, lui, n'a pas hésité une seconde à se l'attacher pour *Barble-Bleue*. Valeur sûre : elle la quote d'amour du public. Signe particulier : franchise intégrale ; dit tout ce qu'elle pense.

HOFFMAN, Guy : D'abord comédien, mais aussi cinéaste, metteur en scène et mime. Le Père Legault lui révéla sa vocation de comédien, alors qu'il se destinait à la technique cinématographique. Il lui fit jouer toutes les rondeurs du répertoire. Jusqu'au jour où on découvrit qu'il pouvait être pathétique. Depuis, il accumule les tours de force. Bourvil et Brasseur à la fois. Un maître comédien. Pourtant, il ne rêve que de cinéma. Il préside à la réalisation des *Roman de la Science*. En pleine euphorie. Signe particulier : indispensable interprète au T. N. M. Il a mis en scène le *Barbe-Bleue* pour les Festival.

JANOTTE, Jean-Paul : Chanteur international. Né à Montréal. L'un des fils les plus glorieux du Canada français. Personne ne peut comme lui interpréter la mélodie et le lied. L'Europe lui fait fête ; son pays le boude. Rien à cela que de très normal : il ne s'agit pas d'un précédent. Signe particulier : ce beau garçon, fait pour jouer les Almaviva, adore se travestir, se grimer et se contrefaire pour incarner des personnages farfelus où sa fantaisie et sa poésie font merveille. Si un jour il perdait la voix, (que Dieu l'en préserve et nous en préserve !) il poursuivrait sa carrière comme comédien. Sans transition. Avec seulement, au préalable, sa carte de membre de l'Union des Artistes Dramatiques. Et comme il n'en est pas à une formalité près...

MARIVAUX, Pierre de : auteur dramatique français. Il est né à Paris. On s'imagine qu'il ait pu naître ailleurs. Autrement, où aurait-il pris cet esprit, cette finesse et cette psychologie presque cynique qui habitent ses personnages ? Certains l'ont accusé d'avoir fait de la préciosité et le maniérisme. Erreur profonde. Il manipule de la dentelle avec des doigts élégants et précis. Signe particulier : il ne peut être joué que par la Comédie Française.

MOLIERE, Jean Baptiste Poquelin dit : auteur dramatique français. Un jour, Cocteau devait rendre un hommage publié à l'illustre dramaturge. Il commença son discours par ceci : « Je voudrais... j'aimerais... » Et il s'arrêta. On ne parle pas de Molière. On ne disserte pas sur ses oeuvres. Il est trop vivant, trop en chair. « Molière est-il mort ? Non. Sa substance est libérée. Il n'est plus ici et là, ici ou là. Il est partout. Dans ce fauteuil du Malade, dans le moindre meuble qu'un acteur touche, dans les espaliers de têtes humaines de notre auditoire, dans les chandelles, dans le lustre, dans la salle, dans les coulisses, dans nos loges, dans nos grimes, dans la rue, dans le lit où nos succès et nos insuccès nous retournent et nous empêchent de dormir. Que dis-je ? Il est dans nos veines. Il y coule. Il y pétille. Il y charrie les pépites d'or, il y brasse l'or et le rouge sans lesquels un théâtre n'est pas un théâtre ». (Cocteau).

OFFENBACH, Jacques : compositeur. Il est né à Cologne. C'est sûrement une erreur géographique. Car personne n'est plus français que lui. Il symbolise la belle époque. Il est le roi du flon-flon. Mais le flon-flon poussé au grand art. Signe particulier : on l'associe au french can-can... Il est par le fait même connu de tous les milieux.

PARADIS, Gérard : chanteur de charme et comédien. Le public le connait surtout pour sa participation quotidienne aux *Joyeux Troubadours*, où il roucoule des romances sucrées qui font se pâmer d'aise ses admiratrices. Il est aussi le compère indispensable dans une émission du genre. Mais le beau Gérard fut aussi l'une des gloires des *Variétés Lyriques*. Avait-on besoin d'un benêt, d'une caricature ? Invariablement, on faisait appel à lui. Il faut dire qu'il joue admirablement les amuseurs de foire. Ce qui est tout à son honneur, car il faut infiniment d'esprit pour faire le pitre.

PELLETIER, Wilfrid : chef d'orchestre. Carrière remarquable. Un maestro. Il se dépense sans compter pour faire aimer la musique aux jeunes et aux moins jeunes. Une âme d'apôtre, presqu'un pionnier. Il a formé une génération d'artistes. Au soir de sa vie, il pourra admirer son oeuvre : elle est considérable.

PERDRIERE, Hélène : comédienne chez Molière. Une fine fleur. Une dentelle précieuse. Elle a tout joué. Du bon, du moins bon et de l'affreux. Jusqu'au jour où elle rentra au bercail, c'est-à-dire chez Molière. Depuis, elle émerveille à chacune de ses apparitions. Elle sera Sylvia dans le *Jeu de l'Amour et du Hasard*. Courez-y : elle est divine.

PLOUFFE, Jacqueline : Chanteuse et comédienne. Une des reines des Variétés. Paradoxalement, c'est comme comédienne que nous la connaissons maintenant. Elle incarne Florence Gauthier, la charmante petite manucure de *La Pension Velder*. Elle aimerait qu'on lui fasse confiance dans un autre rôle. Elle a bigrement raison, car les comédiennes de son emploi sont rarissimes ici. De toutes façons, elle obtient une revanche dans *Barbe Bleue* où elle chante et joue la comédie tout à la fois. Avec un égal bonheur. Un régal. Signe particulier : épouse de Gérard Paradis.

TURP, André : Chanteur. Il possède le physique traditionnel du grand ténor. Grassouillet, thorax abondant, teint fleuri, oeil enflammé et chevelure luxuriante. Mais ressembler physiquement à Gigli et à Caruso ne lui a pas suffi. Comme eux, il n'a pas voulu badiner avec son art. Il laisse à d'autres le soin de se bâtir une carrière en serinant à coeur d'année *Granada* et *Les Millions d'Arlequin*. Pour lui, études sérieuses, approfondies. Maîtres européens. Concerts et opéras dans les grandes capitales. Aujourd'hui, il a le rôle-titre dans l'Opéra-Bouffe d'Offenbach au Festival.

Petites nouvelles et commentaires

Jean Desprez nous rend visite tous les matins. Le lundi 29, alors qu'en ouvrant mon appareil je m'attendais à entendre les propos amusants de Miville Couture, j'eus la surprise de me trouver nez à nez avec Jean-Paul Nollet qui, en compagnie de la femme la plus courageuse des ondes, rappelait des souvenirs d'il y a dix ans. Expliquant alors le déroulement de ses émissions futures elle ajouta ceci : « Je ne suis ni médecin, ni psychiâtre, ni avocat, ni prêtre... mais je suis une femme qui parle beaucoup ! » Et Nollet de répondre : « C'est connu ! » Oui, c'est connu... surtout dans les milieux artistiques. Aussi peut-on s'attendre à tout, à moins que la haute direction ait averti madame Desprez de prendre garde à ses propos... Ce qui, d'ailleurs, ne me surprendrait pas du tout. La nature reprendra peut-être le dessus au bout d'un certain temps... et nous serons en droit d'attendre des opinions et des commentaires sincères, francs et honnêtes comme ceux auxquels nous a habitués l'animatrice par excellence qu'est madame Laurette Auger. Je l'écouterai tous les matins... Faites comme moi !

Au fait, l'horaire d'été me semble particulièrement intéressant à Radio-Canada. *Coquelicot, Deux plus deux font quatre, La Puce à l'Oreille*, etc... sont des émissions vivantes, traitées avec beaucoup de goût. J'aimerais tout particulièrement rendre hommage à Réal Gaudet qui, depuis quelques mois, réjouit fort les auditeurs du réseau français. Ses propos sont spirituels, ses chansons très bien choisies, ses textes bien écrits... Pour résumer ma pensée, disons que sa demi-heure me semble toujours trop courte.

► Il y a deux ans, Denise Pelletier ouvrait à Percé avec Georges Groulx et plusieurs comédiens du Nouveau-Monde, un petit théâtre d'été qui, depuis, n'a pas cessé de prospérer. L'an dernier, Jacques Languirand y présentait quelques-unes de ses oeuvres et obtenait beaucoup de succès auprès des touristes et des habitants de Gaspé et des environs. C'est Charlotte Boisjoli qui est maintenant installée avec une troupe de distinction dans ce site enchanteur par excellence. Françoise Gratton, François Rozet, François Guillier, Jacques Galipeau sont parmi les interprètes qui divertiront le public durant les beaux mois d'été.

TELEVISION

Quand Grignon raconte une belle histoire

par

Gabriel Langlais

« C'est ça, je vous attends à trois heures et n'oubliez pas de sonner à la porte de côté, c'est marqué *Office Claude-Henri Grignon* »

C'est la façon dont le *Lion du Nord* me rugissait son rendez-vous.

Qui allais-je interviewer, le *lion*, le *pamphlétaire Valdombre*, ou tout simplement l'homme, l'auteur d'*Un Homme et son péché* et des *Belles Histoires des pays d'en haut* ? J'optai pour le dernier.

Valdombre et le *lion*, je les avais connus, vers 1937, au temps des *Pamphlets*, au temps de *La Province* de Paul Gouin, au temps où, avec des amis, nous avions fondé les *Auberges de la Jeunesse*. Et je n'ai jamais oublié une soirée passée dans l'auberge de Ste-Adèle, en compagnie de Valdombre et d'un groupe de jeunes qui l'avaient invité. Les cheveux en bataille, gesticulant, rugissant, Grignon nous avait parlé jusqu'aux petites heures. J'entends encore les échos de sa voix, de la galerie de l'auberge, échos que le calme du petit lac Rond ne semblait pouvoir atténuer !

Grignon n'a pas tellement changé. Assis à la table de travail du grenier un peu sombre qui lui sert d'*office*. Il vient de me raconter une autre de ses *Belles Histoires*...

Quand on a rédigé pendant 20 ans les textes d'*Un homme et son péché* et qu'on a repris à la télévision, depuis trois ans, ce même thème rajeuni de 20 ans, ce ne sont pas les belles histoires qui manquent !

— Vous voulez que je vous parle de l'accueil que l'on fait à mon téléroman dans le Nord ? Eh bien ! voici un exemplaire de *La vie paroissiale de la cathédrale de St-Jérôme du mois de janvier* 1959. Le vendredi, 9 janvier, à 8 h. 30 du matin, dans la liste des messes commandées pour le mois, vous voyez inscrit : « Curé Labelle (faveur obtenue) une dame de Montréal ».

— Sauf le respect que je dois à votre curé Labelle, je ne sache pas qu'il ait été canonisé ou même béatifié ?

— Mettez cela au crédit de la communion des Saints et à celui du culte qu'une foule de gens rendent à sa mémoire. Il est difficile de dissocier le feuilleton radiophonique du téléroman. Ainsi, quand en 1958, on a décidé de diffuser *Un homme et son péché* à 10 h. 30 le matin, au lieu de 7 heures du soir, j'ai reçu plusieurs lettres de protestations. Voici une lettre de M. A. L., de Mont-Tremblant, qui me demande « de faire quelque chose pour nous revenir vers les 7 heures du soir » et qui ajoute « Viande à chien qu'on serait content ! » Et, en voici une autre qui prend la forme d'une pétition que signent 25 citoyens de St-Thomas de Joliette et qui réclame le maintien de l'heure habituelle.

"Mon mari, c'est quelqu'un !"

Et les lettres pleuvent des mains de Grignon, sur sa table, devant moi !

En voici une signée par madame J. E. P., je la cite en partie, elle est datée de Ste-Adèle, 11 octobre 1956 : « Cher monsieur Grignon, il me fait plaisir de vous exprimer ici, en mon nom et celui de mon mari, mon admiration pour le très beau début de votre oeuvre à la TV. Il est rare qu'une *première* fasse autant ressortir la qualité d'une continuité ; généralement il est prudent d'attendre que l'auteur nous fasse pénétrer plus avant dans le sujet avant de prononcer un jugement favorable ou non... Nous vous remercions, monsieur Grignon, et nous vous disons bravo ! Un bon *canayen* comme vous se doit de faire valoir ses talents auprès de ses concitoyens. Un jour, madame Grignon m'a dit : « Vous savez, mon mari, c'est quelqu'un ». — elle n'a aucune difficulté à me convaincre... »

Le miracle de la neige

Voici une lettre que Grignon me permet de publier et qui témoigne du soin et de l'intérêt qu'il apporte à la préparation de ses textes et à la prise des scènes extérieures qui l'enjolivent. Cette lettre signée par Grignon est adressée à M. le curé de Saint-Emile de Montcalm : « Mon cher curé, hier matin, je me suis levé avec une pensée vers Dieu, ce qui m'arrive tous les matins. J'ai la foi. J'ai demandé à Dieu dans Sa divine largesse, de faire tomber de la neige afin que nous puissions tourner des séquences filmées des *Belles Histoires des pays d'en haut*, samedi 29 novembre. Dieu m'a exaucé. Aujourd'hui (28 novembre), il a neigé depuis ce matin et toute la terre des pays d'en haut est couverte de ce linceul immaculé indispensable dans les circonstances. J'avais promis deux messes d'actions de grâces. Je tiens ma promesse et je vous envoie dix dollars en remerciements et profonde reconnaissance au divin Créateur, Maître de la nature ; ce qui permettra à mon équipe des *Belles Histoires* de tourner demain, 29 novembre 1958, les séquences nécessaires à la réalisation d'un épisode qui me tient à coeur ».

"Le Curé Labelle avait raison..."

De M. J.-A. B., de Montréal, cette lettre adressée aux membres de la Chambre de Commerce de Saint-Jérôme : « Le curé Labelle avait raison, la mine de FER découverte sur la ferme Deschambault, en 1892, va être exploitée. En effet Norvex Mining Co. Ltd. a complété son usine complexe. C'est une industrie de FER EN GUEUSE (fonte) et de PIERRE CONCASSEE. Le moulin commence à produire... »

Et Grignon de m'expliquer que le curé Labelle était beaucoup plus intéressé aux mines qu'à la colonisation proprement dite.

Enfin, il y a eu toutes les lettres que Grignon a reçues d'auditeurs qui en veulent à Séraphin, qui protestent, le détestent. Telle cette carte, datée du 23 octobre et signée par « un amateur de votre programme », qui se lit comme suit : « Monsieur, veuillez accepter de ma part $0.01 que le *père* (Séraphin) n'a pas voulu donner à son fils. S'il vous plaît, le remettre au petit ou à la mère, mais non au père ». — Et sur la carte, à l'aide d'un papier gommé, le signataire a collé le sou libérateur !...

La layette et la mélasse

Et quand Donalda, à la radio, donna naissance à un fils, Estelle Maufette reçut en cadeau une layette et le trousseau de baptême de son petit Séraphin. Plus amusant encore cet incident qui se passe en 1945 ; un jour que Séraphin avait, comme à l'accoutumée, refusé de la mélasse à Donalda, un auditeur avait expédié, par courrier, une bouteille de Mélasse à Séraphin, avec ce message : « Maudit avaricieux, donne donc de la mélasse à ta femme ! » — Malheureusement, la bouteille s'était brisée en cours de route et tout le courrier de Sa Majesté en avait souffert. On raconte, qu'à l'occasion, le ministère des Postes avait mené toute une enquête.

La crédulité extraordinaire

La crédulité des auditeurs comme celle des téléspectateurs est extraordinaire, de nous expliquer Grignon. « Tout ce que je raconte, s'est passé il y a 70 ans, et les gens persistent à croire que cela se passe de nos jours. Et il semble que, même avec l'image de la télévision, la situation ait bien peu changé. Les gens ont l'impression que Séraphin existe vraiment. C'est un compliment que j'accepte sans fausse modestie ».

Le souci de l'authenticité

Même s'il ne se rend pas au studio de télévision pour tous ses programmes, Grignon les suit de près. Il assiste d'habitude au premier et au dernier spectacle de la saison. Mais il s'occupe activement de la prise des extérieurs. C'est ainsi qu'en 1956, il a choisi lui-même les endroits où on devait tourner les films des scènes extérieures. A Ste-Adèle, par pur souci d'authenticité, il a trouvé une réplique parfaite de la maison de Séraphin : la maison de M. Rollin dans le premier rang. Aux abords de la Rivière-aux-

Vos Fausses Dents

tombent ou remuent-elles ?

FASTEETH, une poudre améliorée qu'on saupoudre sur le dentier du haut ou du bas pour les faire tenir en place plus solidement. Finis les glissements, chutes ou remuements. Pas de goût ni sensation gommeuse, pâteuse d'aucune sorte. FASTEETH est *alcaline* (non-acide). — Ne surit pas. Enraye l'"odeur des dentiers". FASTEETH se procure dans toutes les pharmacies.

Mulets, sur la ferme de M. Patry, Grignon a fait bâtir le *shack* de Bill Wabo, qui est construit en bois rond retenu par les chevilles de bois, sans l'aide d'un seul clou ! La maison du père Laloge se trouve chez les Groulx, à Ste-Adèle. Enfin, d'autres scènes extérieures ont été tournées chez Léon Valiquette, à Ste-Adèle ; celle du chantier de Séraphin, à Ste-Marguerite et les extérieurs d'église, à l'église de St-Emile de Montcalm, à 14 milles de Ste-Adèle. Des scènes de noyade et de pêche ont été prises à son club de pêche, à 85 milles de Ste-Adèle et à 10 milles de Nominingue. On a filmé des paysages des quatre saisons, des hauteurs de l'Estérel, à Ste-Marguerite, du Mont Tremblant (qui s'appelait la *Montagne Tremblante*, il y a 70 ans) et le long de « la Yable » (la rivière du Diable), au pied du Mont Tremblant. Il y a plusieurs endroits merveilleux dans les comtés de Montcalm et de Terrebonne que Grignon se propose de filmer plus tard.

La batteuse

La fameuse batteuse dans laquelle le père Laloge a failli se fracasser une main est authentique ; Grignon l'a découverte sur la ferme de M. Patry, à Ste-Adèle, après l'avoir cherchée en vain, dans tous les autres comtés environnants. Il s'agit d'une batteuse actionnée par un cheval qui marche sur une plateforme roulante, attiré qu'il est par une botte de foin qui lui pend au bout du nez et qu'il ne peut attraper.

Le vent, un grand ennemi du son

« C'est le vent », de nous expliquer Grignon, « qui est le plus grand ennemi du son, quand nous filmons nos extérieurs. Lorsque, par exemple, nous demandons à un interprète de siffler ou de turluter un air, il arrive souvent que le vent rende le son inaudible. Dans ces cas, il nous faut alors reproduire le son en direct, du studio ».

Il a été question, dans le corps de cette interview, de la crédulité extraordinaire des auditeurs et des spectateurs de l'oeuvre de Grignon ; y a-t-il lieu de s'en étonner quand l'auteur, le réalisateur, les cameramen et toute l'équipe de Radio-Canada, qui participent à son succès, font preuve d'un tel souci de vérité et d'authenticité ? Toutes ces *Belles Histoires*, si on les croit vraies, c'est qu'elles sont racontées par un homme de lettres qui ne les a couchées sur le papier qu'après avoir consulté la petite histoire, les témoins de cette époque et ceux qui ont peut-être connu le vrai Séraphin... et ses malheureuses victimes.

Ça, c'est vrai en *bouleau noir !*

GABRIEL LANGLAIS.

VACANCES

Visitons le Québec d'abord . . .

par

Odette Oligny

Chaque année, au moment des vacances une question se pose : où allons-nous aller ? C'est bien tentant, un beau voyage aux E.-U... Le Mexique, voilà qui a de la couleur... Et qui donc ne rêve d'aller au moins une fois en Europe ?...

Certes, on ne peut blâmer complètement ces voyageurs au long cours, mais pourquoi se tracassent-ils tant lorsqu'ils ont, à portée de la main (si on peut s'exprimer ainsi à cause des distances) un pays (le leur) qu'ils ne connaissent à peu près pas ?

Avant de partir pour l'autre monde, — (je veux dire pour l'ancien continent) ne vaut-il pas mieux prendre tout d'abord contact avec son propre pays ?

Il faut tout de même croire qu'il ne manque pas d'attraits puisque, nous disent les dépliants publicitaires de l'Association des Hôteliers et de l'Office Provincial du Tourisme, les visiteurs d'outre-45e se font chaque année plus nombreux, qu'ils viennent visiter le Québec dans leur voiture ou qu'ils prennent le train ou l'avion.

Tout les attire chez nous. Le paysage, sans aucun doute. Et puis, l'attrait, (une musique à leurs oreilles) de nous entendre parler français. Sans compter la cuisine canadienne, qui existe, et avec une variété suffisante pour sortir les étrangers de leur routine. Sans parler de l'abondance des vins importés qui glorifient les repas.

Pourquoi négligerions-nous ce que nos voisins et que d'autres touristes adorent ? Est-il bien vrai qu'il faille aller dans la vallée pour voir la montagne et en juger la hauteur ?

Avant de faire de lointains voyages, visitons et tout d'abord, le Québec. Nous aurons de belles et agréables surprises.

C'est d'ailleurs avec cette pensée que l'Association des Hôteliers de la Province de Québec a lancé une campagne qui groupa, le jour où le nouveau président, M. H. R. Charbonneau coupa le ruban blanc symbolique du Salon du Tourisme, des personnalités fort intéressées à la cause. Cette aimable cérémonie avait lieu à l'Institut des Arts Appliqués et on pouvait voir, non seulement les divers travaux des élèves, mais une foule d'affiches de photographies, de dépliants, de brochures et autres pièces publicitaires montrant les beautés de la Province de Québec afin que les touristes aient la ferme intention de la visiter.

M. Charbonneau donna quelques chiffres : 4,800,000 touristes visitaient, l'an dernier, la Province de Québec. Des Américains, bien sûr, mais aussi des Canadiens des autres provinces. Malheureusement, les Québecquois (au sens provincial du mot) ont une fâcheuse tendance à préférer aller chercher très loin... moins ce qu'ils ont tout près. Et c'est si vrai, d'ajouter M. Charbonneau, que le seul Etat de New-York, qui recherche la clientèle québecquoise, fait une grande partie de sa publicité en français, afin d'attirer le touriste de chez nous.

Il n'est pas question de dissuader les Canadiens-français d'aller ailleurs. Mais tout simplement de leur faire comprendre que l'étranger aura encore plus d'attrait quand ils pourront se flatter de bien connaître leur propre pays, sur lequel d'ailleurs, au loin, on leur pose toujours d'innombrables questions.

Et si on veut avoir une idée de ce qu'est la cuisine canadienne, il nest que de lire *L'écriteau de la Dégustation* des finettes gueuleries qui furent offertes aux invités. De petits canapés de saumon fumé de Gaspé. D'autres aux cretons et des tourtières miniature dont la recette fut primée au concours des mets canadiens en 1958. Le tout servi avec un Sylvaner d'Alsace, un Gravisec de Bordeaux, un Prince de Galles d'Anjou et un Mâcon-Village de Bourgogne.

Vinrent ensuite les fromages, *Les Trois Grands du Québec* s le Saint-Basile, l'Ermite et l'Oka, servis avec un rouge Vieux Moulin de Bordeaux, et un Export Mommessin de Bourgogne. Le tout se termina sur de délicieuses tartelettes à l'érable (recette primée au concours de mets canadiens en 1959) avec un mousseux rosé Chauvenet. On n'aurait pas fait mieux à Paris.

Me Gérard Delage, directeur de la Revue *L'Hôtellerie* portant au cou l'insigne des *Compagnons de la Bonne Table* recevait les invités, ainsi que M. Jean-Marie Gauvreau, directeur de l'Ecole des Arts Appliqués et le nouveau président, M. H. R. Charbonneau.

La campagne lancée dernièrement durera toute l'année, car le Québec a encore cette particularité d'offrir aux touristes des plaisirs variés selon les saisons.

Prenons une résolution, au moment de partir en vacances : VISITONS LA PROVINCE DE QUEBEC D'ABORD. Le reste viendra par surcroît... Et nous aurons plus d'une surprise, CHEZ NOUS...

TORONTO

La Mid-Canada Line: prudence ou gaspillage d'argent ?

par

Jacques Coulon

Les installations défensives de la Mid-Canada Line auront coûté aux contribuables canadiens la bagatelle de 230 millions de dollars... Commencée en 1954, cette ligne moderne de fortifications ne fut terminée que quatre ans plus tard. N'aurait-il pas été possible de construire ce réseau de défense à moindres frais et, d'ici quatre ou cinq ans, la Mid-Canada Line servira-t-elle encore à quelque chose ? Voilà en bref les questions que posait dans une de ses dernières livraisons le magazine torontois *Saturday Night*.

A la suite d'une enquête menée semble-t-il avec soin, l'éditeur de ce périodique dresse une sorte de réquisitoire peu indulgent à l'égard de ceux, ministres ou personnalités diverses, à qui incomba la responsabilité de construire la ligne. Des rapports détaillés démontrent qu'en maintes occasions il y eu d'importants gaspillages d'argent et de matériel ; que des tâches furent souvent confiées à des personnes ou des organisations incompétentes ; qu'un manque général de coordination dans l'exécution des travaux retarda d'autant plus l'érection et l'aménagement des sites tout en augmentant considérablement les dépenses. Toutes ces allégations, graves en soi et lourdes de conséquences, sont-elles parfaitement fondées ? L'article, ou plus exactement les deux articles en question se réfèrent à des rapports précis, dit-on. Toujours est-il qu'une enquête de cette envergure dépasse le cadre d'un article de journal et nécessiterait peut-être une étude de la Commission d'enquêtes. D'autant plus qu'un ingénieur ayant travaillé à la réalisation de la ligne déclarait récemment : « Ce système d'alerte a coûté si cher au gouvernement qu'il ne reste apparemment plus d'argent pour construire les avions de chasse ou les missiles téléguidés capables d'intercepter l'ennemi... La ligne ne servira bientôt plus qu'à détecter les oiseaux migrateurs qui passent dans notre ciel !

Qu'en pensent les ornithologues ?

SPORTS

SQUAW-VALLEY

Est-elle la station idéale pour les jeux Olympiques d'Hiver 1960 ?

par

Philippe Melchior

A vrai dire, Squaw-Valley n'était pas a proprement parler une station de sports d'hiver qui puisse prétendre à l'organisation des Jeux Olympiques. Ce n'était pas plus une ville, pas même un village, mais un point situé à 6,000 pieds d'altitude où l'on trouvait, dans un site magnifique, quelques chalets disséminés çà et là et un petit hôtel : le Lodge.

Depuis que le C.I.O. a accepté d'en faire le cadre des prochains Jeux Olympiques, des constructions hâtives d'un confort « austère » sortent de terre pour accueillir au mois de février 1960 les représentants des quelque vingt nations qui participeront aux compétitions. On prétend que la station olympique sera la plus sensationnelle et la mieux adaptée que l'ont ait jamais vue au monde jusqu'à présent.

Avec les moyens dont disposent les organisateurs américains on peut certainement le croire. Mais pourquoi, peut-on se demander, avoir choisi cet embryon de station qui n'était aucunement prédisposée au déroulement d'une compétition de cette importance ?

C'est qu'aucune station actuelle, aux Etats-Unis ou ailleurs, n'est plus assez vaste et ne possède des installations suffisamment appropriées pour satisfaire aux exigences de cette manifestation sportive qui est devenue colossale. Il fallait donc en fabriquer une. Squaw Valley offre-t-elle toutes garanties ?

L'unanimité est loin d'être faite

En fait, si l'on en juge par les informations que nous avons actuellement, les habitués des stations de sports d'hiver, les skieurs les premiers, risquent d'être assez étonnés par l'allure et l'ambiance plutôt militaire qu'ils trouveront à Squaw-Valley.

1248 participants pourront être logés dans quatre blocs de trois étages comportant chacun 78 chambres, ce qui fait au total 312 chambres de 15 pieds sur 12. Elles comporteront quatre lits chacune, superposés deux par deux. Pas de toilettes dans les chambres, mais un bloc sanitaire par étage.

Le seul restaurant qui pourra servir 800 repas par service, ne fera aucune cuisine particulière mais proposera quatre menus différents.

Skieuses et skieurs seront séparés et les blocs réservés aux uns et aux autres seront rigoureusement et respectivement interdits.

Le seul hôtel — le Lodge — sera réservé au Comité d'Organisation, mais les autres officiels seront obligés de se loger à Reno, qui se trouve à cinquante milles de Squaw-Valley, ou sur les rives du lac Tahoe, situé à trente milles.

Le quartier olympique sera d'ailleurs pratiquement isolé. Entouré de grillages, aucun « étranger » ne pourra y pénétrer sans un laissez-passer que des M.P. contrôleront sévèrement. Les journalistes qui voudront interviewer les champions devront, eux aussi, se soumettre à cette rigueur et leurs entretiens auront lieu dans un parloir spécialement aménagé à cet effet. La presse établira son quartier général dans un petit village à neuf milles de la station olympique.

Et les spectateurs direz-vous ?

On attend à Squaw-Valley l'arrivée de 30,000 personnes au moment des Olympiades. Mais, à moins de planter la tente sur les pentes neigeuses d'alentour, ils devront se loger à Sacramento ou encore plus loin, à San Francisco, qui se trouve à cinq heures de voiture.

On ne peut s'étonner, dans ces conditions, que des réserves soient faites sur l'organisation des prochains Jeux d'Hiver.

Pour les participants le Comité d'organisation a voulu supprimer l'inégalité du logement qui fut la source d'incidents lors des Jeux Olympiques précédents. Mais ce régime communautaire, austère et dépouillé de tout superflu, ne sera pas non plus du goût de tous, mais au moins tout le monde sera « logé à la même enseigne ».

Quant au plan technique...

Il semble que dans ce domaine tout sera parfait. L'enneigement de cette station est excellent, la qualité des pistes et le dessin des parcours, donnent l'assurance que les compétitions se disputeront dans des conditions idéales.

Des experts soviétiques, qui ont récemment visité Squaw-Valley, se sont montré très satisfaits des tracés des courses de fond dans lesquelles, comme chacun sait, les skieurs russes brillent particulièrement.

Le principe et l'esprit

L'aspect colossal que prend de nos jours l'organisation des Jeux Olympiques d'Hiver n'est pas du goût de tous, même de personnalités très autorisées.

C'est ainsi que M. Otto Menardi, qui fut un temps président du comité descente-slalom de la Fédération Internationale de Ski, pense que les Jeux d'Hiver en perdant leur caractère intime ne répondent plus à l'esprit de cette compétition. Cette manifestation amicale et fraternelle doit se dérouler — dit M Menardi — dans un cadre humain où tout le monde se connaît, dans une station faite pour ça et sans être obligé d'en fabriquer une parce qu'il n'en existe plus qui puisse prétendre supporter la charge d'une organisation qui devient de plus en plus lourde.

Car après Squaw-Valley, il faudra songer aux prochains Jeux Olympiques qui se dérouleront en Europe et alors on se demande déjà comment le problème pourra être résolu.

Mais ceci est une autre histoire.

WHITEHORSE

Chambardement aux frontières du Yukon?

Durant le mois de juillet, des délégués canadiens et américains se rencontreront à Juneau, en Alaska, afin de mettre au point un projet qui, s'il se trouve adopté, changerait sensiblement la division politique du nord de la Colombie Britannique, du Yukon et d'une partie de l'Alaska.

Actuellement, le Yukon et l'extrême nord de la Colombie Britannique sont d'accès difficile, et les répercussions de cette situation particulière se font surtout sentir dans le domaine du commerce et des transports. Sur le plan industriel, les grandes entreprises de ces légions lointaines souffrent de ne pas avoir de débouchés directs sur la mer, la zone côtière la plus proche faisant partie du territoire de l'Alaska.

Or, un ingénieur de Vancouver a imaginé une solution qui, semble-t-il, satisferait tout le monde : contre une partie équivalente de la Colombie Britannique et du Yukon, l'état d'Alaska céderait à ces deux territoires canadiens une zone côtière allant approximativement de Prince-Rupert à Juneau. L'échange n'aurait que peu d'importance pour l'Alaska, mais par contre, le Yukon et le nord de la Colombie Britannique se trouveraient directement reliés à la côte pacifique. Un important progrès, disent les économistes et les hommes d'affaires ; le ravitaillement du Yukon et le transport de ses produits miniers s'en trouveraient grandement facilités. La grande objection à ce plan est que, s'il se trouvait adopté, certains résidents de l'Alaska deviendraient canadiens et inversement. Nous saurons peut-être bientôt si nos écoliers, qui ont déjà beaucoup de mal avec la géographie, devront reviser leur conception de cette partie du continent...

WINNIPEG

Une occupation lucrative call girl . . .

A Winnipeg, on ne fait pas nécessairement fortune dans le pétrole ou les céréales. Certaines jeunes femmes, que l'on pare du nom très suggestif de « call girls, » y gagnent beaucoup d'argent d'une manière très personnelle . . .

Des call girls, il y en a au Canada dans toutes les grandes villes. Montréal en compte, dit-on, au moins 500 ou 600 et Toronto presque autant. On dit même que certaines compagnies et entreprises commerciales retiennent couramment les services de call girls lorsqu'il s'agit de mettre de bonne humeur un client richissime mais difficile à persuader !

Winnipeg, selon un rapport de son chef de police, a vu depuis trois ou quatre ans doubler le nombre de « ces dames. » La raison ? Elle est fort simple : des hommes d'affaires importants, venant surtout des Etats-Unis, défilent à l'année longue dans cette ville. Plusieurs de ces femmes d'affaires déclarent des gains annuels de $10.000 et souvent plus ! Naturellement, la professionnelle a de grosses dépenses.. Elle habite généralement un luxueux appartement. Ses toilettes, parfums, bijoux coûtent cher également mais beaucoup de ces respectueuses se retirent un jour ou l'autre de la profession avec un joli compte en banque. « Dans deux ou trois ans, confesse une sémillante blonde de Winnipeg, j'ouvrirai un magasin de luxe en Californie et alors, à moi la belle vie ! »

Pourtant, la profession n'est pas toujours facile. Les call girls doivent veiller sur leur santé. Et puis il arrive parfois ceci : un client régulier tombe brusquement amoureux d'elle et s'offre à l'épouser . . . Une autre façon de finir ses jours tranquillement !

SAINT-JEAN

On recense les phoques de l'Atlantique

On vient de terminer le recensement des troupeaux de phoques du Canada. Les biologistes du gouvernement fédéral ont fait dans la crainte de voir décimer dangereusement les groupes de ces animaux, une longue investigation. Selon les premiers rapports, il y aurait au moins deux millions de phoques dans les troupeaux du nord-ouest de l'Atlantique, mais on commence à s'inquiéter un peu du fait qu'on en tue trop.

Le phoque du Pacifique est chassé pour sa fourrure alors que celui de la côte atlantique est recherché surtout pour son huile, sa graisse et le cuir de sa peau. Au cours des quatre dernières années, la valeur moyenne des produits du phoque canadien a été de $1.500.000.

Sur les glaces au large de Terre-Neuve, au printemps, les chasseurs recherchent les tout jeunes phoques à peau blanche. On en vend annuellement pour $360.000. C'est donc pour protéger une telle industrie que le gouvernement a chargé deux biologistes de voir si le nombre des phoques augmente ou diminue.

Deux docteurs de Terre-Neuve et du Nouveau-Brunswick ont donc survolé les glaces et pris des centaines de photos. C'est le seul moyen de vérifier le nombre des phoques, au moment où ils se réunissent pour l'accouplement, sur la banquise.

L'un des docteurs a déclaré que la population des phoques resterait à peu près stable si l'on se contentait d'en tuer environ 60.000 à chaque saison. Mais on en a massacré beaucoup plus que cela ces dernières années, et il faudra attendre un certain temps pour que les troupeaux atteignent à nouveau une population suffisante.

HALIFAX

Guerre aux trafiquants de homards !

Les officiers des Départements de pêcheries de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick sont, depuis quelque temps déjà, aux prises avec des contrebandiers d'une espèce peu commune mais non moins redoutable. Contrebandiers, d'ailleurs, n'est pas le terme propre ; il s'agit en fait de véritables pirates, habilement organisés qui opèrent, à la faveur du brouillard ou d'une mer agitée, aux endroits où les pêcheurs de homards déposent leurs trappes. Vous devinez la suite : il ne reste plus, pour les trafiquants de homards qui généralement « travaillent » la nuit, montés dans des embarcations rapides, qu'à relever les trappes posées par d'honnêtes pêcheurs et à raffler les homards qu'elles contiennent !

Ce qui est grave, surtout, c'est que ces gens ne respectent pas les lois très strictes de la pêche au homard et risquent d'appauvrir dangereusement certains terrains de pêche en capturant les femelles et les jeunes homards qui, normalement, doivent être rejetés à la mer. Pour les pêcheurs de métier qui, chaque année, déposent environ 2 millions de trappes près des rivages canadiens et investissent chacun, dans ce commerce qui les fait vivre, environ trois mille dollars, le danger est grand et la guerre aux trafiquants sera impitoyable. Pour les officiers des pêcheries, cette guerre comporte des risques : ces derniers n'ont pas le droit de porter des armes alors que les trafiquants ne s'en privent pas. Toutefois, la Police Montée a promis son concours dans cette lutte inégale, et l'on prévoit que d'ici peu, les pêcheurs de homards des Maritimes pourront dormir la nuit...

MONCTON, N.-B.

Soins médicaux et hospitaliers à la portée de tous

Après l'heureuse initiative des gouvernements de la Colombie Britannique, de la Saskatchewan, du Manitoba, de l'Ontario et de la Nouvelle-Ecosse, les autorités provinciales du Nouveau-Brunswick ont mis en service depuis le 1er juillet, avec l'aide du gouvernement fédéral, un service d'assurance-hospitalisation dont il ne reste plus à souhaiter qu'il soit imité dans le Québec.

Depuis plusieurs années — plusieurs décades pour certains pays d'Europe au système de sécurité sociale très avancé — la tendance est, de plus en

[*Lire la suite page* 52]

Estes Kefauver

LE CRIME AUX ÉTATS-UNIS

V – Pouce Gras, exécuteur de hautes oeuvres et quelques politiciens de Chicago . . .

Deux bandits de Chicago dont le nom revient sans cesse dans les rapports du Comité du Crime sont Jacob Guzik et Tony Accardo.

Quoique ces deux individus soient apparemment des partenaires assez mal assortis, nous avions nettement l'impression qu'à eux deux, ils détenaient la clé du problème du Crime organisé aux Etats-Unis, dans son entier. Nous dûmes cependant attendre longtemps, car ces messieurs étaient plutôt rétifs à notre enquête et nous glissaient entre les doigts.

Après avoir réussi à esquiver nos assignations pendant plusieurs mois, Accardo comparut devant le Comité le 5 janvier 1951. Je n'oublierai jamais la manière dont Tony la Force, comme on l'appelle quelquefois, fit son entrée dans la salle d'audience. Au lieu d'attendre dans la salle des témoins, il était allé se cacher dans un couloir, près du lavabo des hommes. Quand ce fut son tour, son avocat, un jeune type chauve de Chicago, bondit vers lui, lui serra la main vigoureusement à deux reprises et le redoutable bandit se glissa dans la salle d'audience. Accardo est un individu basané, à l'allure de gorille. Bien entendu il observe la dernière mode des gangsters en imitant la manière de s'habiller d'un gentleman. Ses vêtements sont d'une sobriété du meilleur goût et sa cravate porte le nom d'une des boîtes les plus chics de la côte Est. La seule note discordante chez ce gentleman-erzatz vient d'un curieux tatouage, exactement sur le pli de chair, entre pouce et index et qui représente une colombe en plein vol. Lorsqu'il remue le pouce, la colombe à l'air de voler. Le tatouage a ceci de commun avec le sang versé, il est ineffaçable.

Guzik est une petit homme de soixante-quatre ans. Il a des poches sous les yeux et un visage ravagé que l'on dirait en cire, une cire qu'on aurait laissée trop longtemps près du feu. Le mandat d'arrêt que nous fûmes contraints de lancer contre lui, pour défaut à comparaître, ne l'atteignit qu'au cours de la dernière semaine de notre session de Chicago. C'est un combineur, bien plus qu'un dur. Son surnom de Pouce Gras, lui est venu du fait qu'il était autrefois le payeur et le directeur commercial d'Al Capone.

L'association de Guzig et d'Accardo est une de ces anomalies dans le « milieu » de Chicago. Les dossiers de la police retracent en effet un kidnapping qui remonte à 1945 dont la victime fut Guzik et qui fut l'oeuvre d'Accardo. Si l'on en croit un bruit qui circula alors, Guzik dut racheter sa liberté à son associé actuel contre une rançon de 75,000 dollars. Guzik prétendit qu'il ne s'agissait que d'un malentendu survenu à propos d'une transaction. Les deux hommes sont maintenant solidement unis par ce qu'ils appellent d'un bel euphémisme, une association commerciale.

J'avoue que nous n'apprîmes pas grand-chose des deux gangsters. Accardo répondit à quelques questions élémentaires, après quoi, il devint muet, même sur des faits patents, tels que des délits faisant l'objet de rapports de police. Le Comité enregistra ainsi cent quatre-vingts refus de répondre à des questions légitimes, et en conséquence porta plainte pour outrage à la Cour.

Notre Guzik au visage gris alla même plus loin. Il comparut sans l'assistance d'un avocat et se cantonna dans un mutisme hermétique jusqu'à la stupidité. C'est ainsi qu'il ne voulut pas donner son âge, parce que sa réponse « pourrait l'incriminer, tendrait à l'incriminer, ou pourrait conduire, par des voies détournées, à l'incriminer ». Il répéta jusqu'à quatre-vingts fois cette phrase monotone, comme un perroquet. Le sénateur Wiley lui demanda alors s'il avait consulté un avocat. Non, dit Guzik. « Alors, où avez-vous appris cette phrase que vous répétez *ad nauseam* ? » « Je l'ai entendue à la télévision ».

A l'issue de cette insolente exhibition, le Comité décida de le laisser en liberté sous caution de 10,000 dollars, en attendant une action ultérieure. A partir de cet instant Guzik se contenta de répéter, d'une voix monotone et lasse : « Quand dois-je payer ma caution ? »

Malgré tout, nous apprîmes pas mal de choses sur les deux hommes. La combine des « roues de la chance », par exemple qui appartenaient aux frères Manno. Donnons auparavant quelques éclaircissements sur ces « roues de la chance », à Chicago. Elles fonctionnent de la manière suivante : c'est une sorte de loterie, basée sur une combinaison de nombres. Le tirage a lieu tous les jours et la clientèle principale est la population noire qui grouille dans certains quartiers de l'immense cité.

Ces roues ont pris les proportions d'une énorme affaire puisqu'on estime à 1 milliard 500 millions de dollars les sommes jouées au cours des cinq dernières années, rien que pour la ville de Chicago. Des opérations de cette importance ne sont évidemment possibles qu'avec la complicité de la police, mais, comme il fallait s'y attendre, personne ne voulut en convenir. Ce n'est cependant pas sans tristesse que l'on pense que ces sommes fabuleuses, sont prises, par nickel ou dîme, aux habitants des pires taudis qui soient en Amérique.

Il y a de nombreuses roues de la chance. Elles portent des noms pittoresques : *La roue d'argent romaine*, le *Dragon vert de Calcutta*, le *Tourne-vent Alabama-Georgia*, etc... Toutes rapportent à leurs propriétaires des millions de dollars.

Devant un tel gâteau, la bande Capone ne pouvait rester indifférente. Par une curieuse coïncidence, les coups de mains, enlèvements, bombes et autres aménités se multiplièrent.

Le premier cité pour cette histoire de roues, fut un certain Edward Janes, qui vivait à Mexico depuis sept ans. C'était un ancien porteur de Pullman qui avait monté une « Roue de la Chance » avec sa femme, sa mère et son frère. Ils l'avaient appelée *Maine, Idaho et Ohio*. Il y avait également dans l'association deux hommes du nom de Theodore Roe et Clifford Davis. L'opération se révéla tout de suite fort lucrative. En quatre ans, de 1946 à 49 inclus, déduction faite d'importantes sommes versées « en haut lieu », il entra dans les caisses 3,656,598 dollars, comme le prouve le livre de comptes de l'association. L'année record fut 1946 avec un bénéfice net de 1,120,413 dollars. Cette même année Ed. Jones fut kidnappé et sa famille dut racheter sa liberté en versant une rançon de 100,000 dollars. Lorsque Jones parut devant le Comité, l'enlèvement remontait à cinq ans. L'ancien porteur dont le médius s'ornait d'un énorme saphir manifesta aussitôt une grande répugnance à parler de cet événement sans importance et des gens qui l'avaient enlevé. Il prétendit ignorer qui étaient ses ravisseurs. Etaient-ils blancs ou noirs ? « Je ne sais pas, ils portaient des masques ! » On le garda », dit-il, « une semaine, les yeux bandés jusqu'à ce que la rançon fût payée ». « Mais enfin, vous n'avez pas reconnu, à la voix, si c'était des blancs ou des noirs ? » Mais Jones s'obstina : « Vous savez, il n'y a pas eu beaucoup de paroles échangées... »

Son associé Roe reçut un jour un coup de téléphone d'un messager. « A la voix, on n'aurait pas dit un noir... Quant à la nationalité, j'peux pas dire... » Le point intéressant était de savoir si le but de cet enlèvement était la rançon, ou s'il constituait une mesure d'intimidation à la faveur de laquelle les gangsters espéraient mettre la main sur une partie de l'affaire. On ne l'a jamais su. Jones lui-même le nia, mais un fait est certain, c'est que Jones et son frère ont vécu depuis à Mexico, tout en continuant à toucher 20% des bénéfices.

Autre opération prospère : la roue d'argent romaine. Elle était dirigée par Peter Tremont et un individu au parler suave, Patrick Manno, alias Manning, affilié au syndicat de Chicago. Il menait l'affaire avec ses trois frères Tom, alias Monsey, Nick, alias Jeff, et Fred.

Autre affaire rivale, la « roue Erié-Buffalo », qui fut longtemps l'affaire de la famille Julius Benvenutti, « roi de la chance » de Chicago. Julius fut laissé en paix, parce qu'il avait autrefois rendu service à Al Capone, mais à sa mort, lorsque ses frères Léo et César reprirent l'affaire, la dette fut considérée comme éteinte. La Buffalo-Erié, suscitait pas mal de convoitises. En 1947, les Benvenutti firent une recette brute de 2,317,048 dollars et se partagèrent un bénéfice net de 205,920 dollars. C'est alors que les événements se précipitèrent.

Quelqu'un plaça une bombe dans l'appartement des deux frères et quelques jours plus tard, il y eut deux nouveaux associés dans l'affaire : Tom Manno et un certain Sam Pardy. A la suite de quels pourparlers en était-on arrivé là ? impossible de le savoir, toute la bande ayant disparu. Le Comité apprit plus tard qu'ils avaient plié bagage et étaient retournés en Italie.

Cependant, grâce au Président Truman, nous avions à notre disposition une arme puissante : les déclarations d'impôts sur le revenu. On ne pouvait guère trouver mieux. En effet les malfaiteurs ont une peur bleue de ces déclarations depuis que le « petit homme à moustaches » a envoyé Capone en prison. Ils y regardent à deux fois avant de les truquer. C'est là que nous trouvâmes la plupart des réponses à nos questions.

En 1947, Sam Pardy et Manno étaient encore du menu fretin, tandis que la même année les frères Benvenutti encaissaient chacun plus de 100,000 dollars. En 1948, après le petit coup de force que nous avons vu, Sam et Manno touchèrent chacun 307,565 dollars de l'Erié-Buffalo, tandis que les frères Benvenutti devaient se contenter chacun de 50,000 dollars. En 1949, la recette globale de l'association Pardy-Manno se monta à 6 millions de dollars et le bénéfice à 286,822. Une fois de plus, les Benvenutti devenus simples actionnaires touchaient leurs 50,000 dollars. Mais c'est ici que les choses se compliquent : dans la colonne « salaires divers, commissions » figure un paiement de 278,667 dollars au nom de Tony Accardo, suivi de la mention : « Service Spécial ».

Il fallait maintenant aller voir la déclaration de l'association Accardo-Guzik pour la même année. Celle-ci portait bien une rentrée de 278,667 divisée entre les associés et à la mention « Provenance roue de la chance Erié-Buffalo ».

On devait donc en conclure, comme le fit le conseiller Robinson, que « les Benvenutti, cédant à l'intimidation, avaient été mis à la porte de leur affaire, au bénéfice du gang ».

Quant à Pat Manno, le Comité découvrit qu'il jouait pour la fraction Accardo-Guzik du syndicat, le rôle d'intermédiaire dans les relations avec les autres états. C'est lui qui fut chargé de négocier une « protection » pour le syndicat qui désirait s'emparer de l'industrie du jeu du Texas. Il s'adressa à un bandit vantard et bavard, Paul Jones, qui avait fait de la prison pour meurtre. Jones fit une erreur grossière en croyant pouvoir acheter deux policiers, le lieutenant Butler et le shériff Steve Guthrie. Ceux-ci lui tendirent un piège et enregistrèrent les conversations, y compris une conférence particulièrement significative à laquelle assistait Manno lui-même. Jones, imbécile prétentieux, prétendit que le syndicat avait des ramifications « de la côte Ouest à la côte Est, ainsi qu'au Canada et en Espagne ». « Il (Jones)... pouvait se rendre dans n'importe quelle ville et y trouver des appuis auprès des filiales. Et s'il avait des embêtements il téléphonait à son bureau. Aussitôt on lui envoyait tous les hom-

mes et l'argent dont il pouvait avoir besoin ».

Question (adressée à Butler). — Vous rappelez-vous les villes qu'il a nommées ?

Réponse. — Saint-Louis, Kansas City, New-Orléans, Little Rock, entre autres. Il m'a dit que ces villes « étaient pleines de filous et que tout le monde y faisait son beurre »...

Jones poussa même son bavardage indiscret jusqu'à nommer Guzik comme étant le chef du Syndicat et Humphreys comme un des pontifes. Manno venait, paraît-il, en cinquième rang dans la hiérarchie. Etant données la puissance et l'organisation des gangsters de Chicago, on ne courait aucun risque, assura Jones aux policiers de Dallas. Si le shériff acceptait d'entrer dans la combine, avec un salaire fixe plus un pourcentage, il pourrait se faire « dans les 150,000 par an, peut-être plus », promit Jones. « Le syndicat de Chicago enverrait des experts, un très bon comptable, bien encadré, qui s'occuperait des book à la place de l'Oncle Sam. Quant aux autres bandes, on prendrait soin d'elles ».

Au cours de la conférence enregistrée dans laquelle Manno vint se fourvoyer, ce fut Jones qui tint le crachoir :

« Nous aurions Steve (le shériff) avec nous. Il s'arrangerait pour qu'il y ait une administration propre. Nous, on l'aiderait et on le conseillerait... et on éviterait de lui mettre des bâtons dans les roues... le programme est de mettre la main sur les courses, les machines à sous, les dés, les nombres et tout... Mais on resterait réguliers et on s'installerait tranquillement, sans faire d'histoires... »

Manno lui-même, qui manifestement jouait avec délices son rôle de grand caïd de Chicago, expliqua avec un luxe de détails aux deux policiers (ainsi qu'au micro caché) que dans sa bande on « croyait pas aux trucs moches, comme la drogue ou la prostitution... pas plus qu'au fait d'avoir des tas de boîtes un peu partout. Non, ce qu'il nous faut c'est une seule boîte, mais alors une belle et rien de plus. En dehors de la ville, hors des limites... ».

Manno, à son tour, assura que si le shériff voulait bien entrer dans la combine, « eh bien, dans une dizaine d'années, il aurait du bien au soleil ». Il décrivit ensuite le bonheur idyllique dont jouissaient tous ceux qui avaient la chance de travailler au Syndicat.

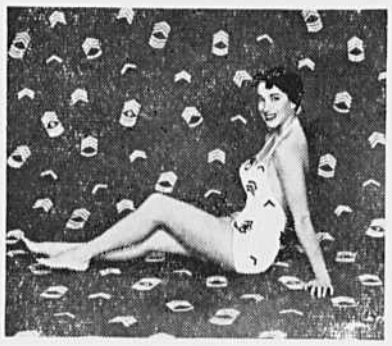
« Tout le monde est heureux. Ils ont tous de belles maisons, ils vivent dans le confort et ils se paient des un ou deux mois de vacances d'un seul coup ! Ecoutez, je veux être franc et honnête avec vous. J'écouterai tout ce que vous me direz. C'est pour ça que je suis venu vous voir ici. Vous voyez que j'peux pas être plus franc. Qu'est-ce que vous voulez de plus ? »

Quand on pense que c'est avec ce genre de boniment qu'ils ont réussi à corrompre tant de policiers, on reste rêveur. A Dallas, cependant, ils tombèrent mal et le piège se referma sur eux.

Paul Jones convaincu de tentative de corruption de fonctionnaires fut condamné et venait de faire appel lorsqu'il fut pris en en flagrant délit de trafic de stupéfiants — cet horrible trafic que réprouvait vertueusement son patron. Il purge maintenant sa peine en prison. Malheureusement Manno, Guzik et Accardo sont toujours en liberté.

Toujours à Chicago. Voici maintenant un autre échantillon de malfaiteur : l'ancien membre de la pègre devenu homme d'affaires « respectable ».

Il s'agit d'un certain Joseph Fusco,



DEBRA PAGET

JULIA ADAMS

NICOLE MAUREY

ALENA MURRAY

MIREILLE GRANELLI

JANET LEIGH

ESTHER WILLIAMS

DORIS DAY

MARILYN MONROE

quarante-huit ans, actuellement vice-président de la *Gold Seal Liquors Inc.*, compagnie de spiritueux en gros. Fusco est aussi actionnaire de quatre compagnies similaires. Il se vante d'être le premier grossiste de Chicago. Sa fortune personnelle se monte à un million de dollars et la seule *Gold Seal*, dont il possède le quart des actions, vaut 2,200,000 dollars. Son revenu annuel dépasse 110,000 dollars. Ce qui, dit-il, lui a permis de créer la Fondation Joseph Fusco, chargée de répartir ses dons aux établissements de charité. Entre autres revenus, il reconnut gagner de grosses sommes aux courses 37,000 dollars en 1949).

Virgil Peterson esquissa brièvement son portrait devant le Comité dans les termes suivants :

« Jos Fusco a mérité le titre d'ennemi public, il y a plusieurs années. Il était lieutenant d'Al Capone, pendant la prohibition, et chargé de la distribution de la bière. On le soupçonne à l'heure actuelle de servir de paravent au syndicat Capone, pour la contrebande de l'alcool. Il a pu être établi que le syndicat possède et contrôle 17% des magasins de spiritueux au détail de Chicago...

« Le 12 juin 1931, Fusco fit partie d'une bande d'inculpés, (dont Al Capone lui-même), qui fut traduite devant une Cour fédérale. Ils étaient soixante-neuf en tout, mais l'acusation fut abandonnée lorsqu'Al Capone fut condamné et envoyé en prison ».

Enfin il est certain que Fusco entretient toujours des relations étroites avec des membres du syndicat.

Devant le Comité, Fusco se rebiffa et se conduisit avec la dernière arrogance. Au moment de s'asseoir dans le fauteuil des témoins, il se tourna vers moi et me demanda : « Alors, c'est ça le gril ? »

Il protesta contre l'image qu'avait brossée de lui Peterson, s'élevant en particulier contre le fait qu'on le présentait comme un associé du syndicat Capone. Il reconnut cependant avoir été en relations avec Al Capone et avoir vendu de la bière pour lui, pendant les années vingt. Mais c'était parce qu'Al Capone lui avait rendu service. En fait il n'avait jamais vraiment travaillé pour lui. Certes il avait été arrêté, mais il avait dix-huit ans, à l'époque, et n'était qu'un gosse un peu « tête brûlée ». Un jour « on était venu lui demander de signer des papiers, avec deux autres types, pour obtenir un registre du Commerce et créer une compagnie de transport par camions. J'ai signé, mais je n'avais pas un sou dans l'affaire. J'avais oublié tout ça et un jour, en 1924, on a trouvé du whisky dans le garage de la Compagnie », ajouta-t-il, « et ça s'est terminé par un non-lieu ».

Sa seule condamnation, d'après lui, remonte à 1919 ou 1920. Il conduisait alors un camion pour la même compagnie et transportait un chargement qu'on lui avait dit être de bière erzatz. « Et j'peux vous dire encore aujourd'hui que j'y croyais dur comme fer !... » La police l'arrêta sur la route. C'était de la vraie bière...

Ce ne fut que des années plus tard, lorsqu'il fit sa demande de licence pour la *Gold Seal* et que l'on fouilla dans son casier judiciaire, qu'il apprit avoir eu une amende de 50 dollars... « jusqu'ici, je peux dire que je n'en avais rien su ! »

Il débuta à la Gold Seal comme représentant salarié. En 1935, il commença à acheter des actions de la maison et monta en grade...

Sous le feu des questions de Halley, Fusco à un moment perdit patience et se lança dans une tirade dont voici un bref échantillon. « ... J'vais vous dire, à propos de la Gold Seal, j'vous mets au défi de m'trouver aux Etats-Unis une compagnie de sipiritueux qui soit plus propre, parfaitement ! pour la bonne raison que j'vais vous dire : c'est parce que Joe Fusco est d'dans. Parfaitement ! J'veux qu'vous sachiez ça, tous autant qu'vous êtes !... J'vais vous dire pourquoi j'suis ici et j'vous assure que ça m'fait bien mal ! eh bien, c'est parce que l'gouvernement — le public j'm'en fous, — c'est parce que l'gouvernement ça l'emmielle que cette affaire soit régulière à cent pour cent. Allez y voir... Allez r'garder dans tous les bouquins... Vous pouvez tout foutre en l'air... si vous trouvez quelque chose qui soit pas au quart de poil... pouvez y aller, et, Bon Dieu, si vous trouvez quelque chose, j'veux bien qu'on m'les coupe ! ! ! »

Au prix de mille peines, car le témoin se lançait à chaque instant dans de longues tirades, Halley réussit à lui extorquer quelques détails sur vingt-cinq caisses de whisky envoyées à Noël aux notabilités.

« A peu près tous les flics de l'arrondissement sont v'nus chercher une ou deux bouteilles », dit Fusco. Par contre il devint mauvais lorsqu'on lui demanda à qui il avait envoyé des caisses :

« Si vous étiez à Chicago », aboya-t-il en direction de Halley, « je vous aurais envoyé vot'caisse, à vous aussi ».

« Et je vous l'aurais sans doute retournée », répliqua Halley.

« Ça, j'en sais rien », dit Fusco d'un ton insolent. « Jusqu'à présent personne ne me les a encore jamais retournées ! ! »

Fusco allait regagner sa place lorsqu'Halley lui demanda, à l'improviste : « Pouvez-vous nous dire si vous, ou un de vos associés, avez usé d'intimidation pour faire des affaires ? » « Certainement pas ». Halley continua : « L'avez-vous entendu dire par des concurrents, par exemple ? » « Pas directement », répondit Fusco.

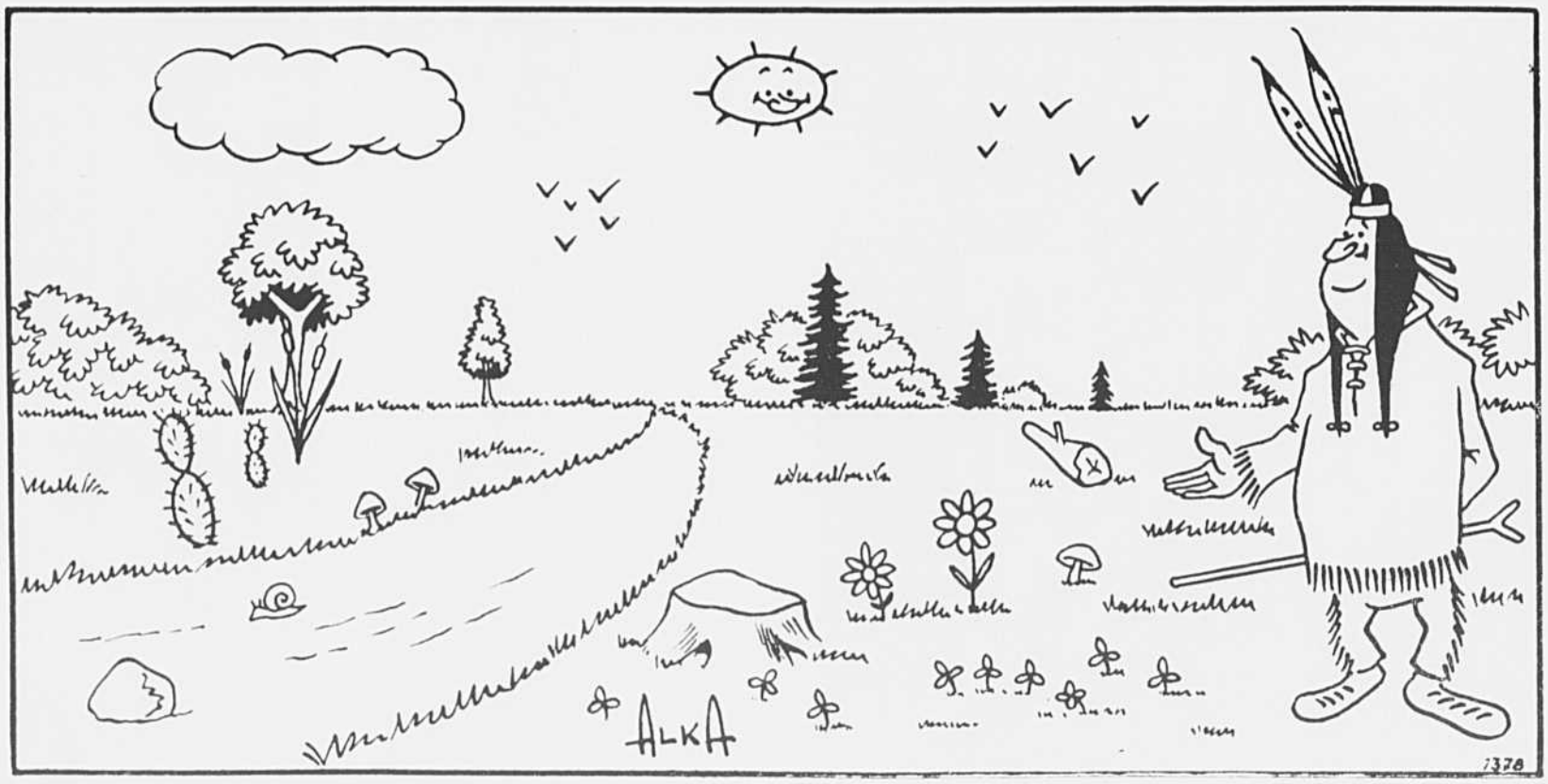
Pendant toute l'enquête nous nous heurtâmes à la même difficulté. L'impossibilité de prouver que les éléments malsains introduits dans les entreprises honnêtes, l'avaient été par la force.

Un seul témoin à Chicago, Max Bloom, osa venir dire devant le Comité, que, depuis que la Gold Seal s'était développée son chiffre d'affaires était tombé de 900,000 dollars à 300,000 Bloom avait aussi un commerce de tabac en gros et craignait que d'ici peu, le tabac subisse le même sort, tout cela par les mêmes méthodes d'intimidation. Un de ses vieux clients cessa un jour de se servir chez lui pour aller ailleurs. « J'allai lui parler », dit Bloom, « et il me dit tout de go qu'il n'était pas même autorisé à me parler ». Bloom ajouta que la plupart des commerçants honnêtes, ont une peur mortelle de ces nouveaux concurrents qui prennent le dessus.

Fusco, lors de sa comparution ne nous apprit certes pas grand-chose, mais l'audience avait eu lieu à huis clos. La bande eut l'impression que Fusco avait parlé et, dix jours plus tard, une bombe explosa sur le seuil des hangars de la Gold Seal. Les journaux publièrent des photos montrant Fusco en train de visiter les dégâts, et au-dessous, la légende : « il a parlé à Kefauver ». Un des journaux en question cita même une phrase d'un officier de police qui exprimait l'opinion que « cette bombe pouvait être un avertissement aux gens du « milieu » respectables ou non, d'avoir à la fer-

[*Lire la suite page* 52]

Le travail de "TAUREAU ASSIS"!



— « J'ai terminé mon ouvrage, le Chef ser.. content ! »... C'est ce que pense « Taureau Assis », le meilleur bricoleur de la Tribu ! Mais.... qu'a-t-il donc fabriqué ? On ne voit rien ! — « Prenez alors un crayon bien noir, explique notre ami, et réunissez les « points-repères » suivants en partant du milieu de la grande fleur : champignon de droite sur le chemin ; pied des grands roseaux ; pied de l'arbre de gauche ; pied du petit cactus ; champignon de gauche sur le chemin ; milieu de la petite fleur ; milieu de la grande fleur ; extrémité gauche de l'arbre couché ; sommet du sapin du milieu ; sommet du sapin de droite ; index de ma main droite ; trèfle à quatre feuilles ; escargot ; milieu du grand cactus ; et enfin : pied de l'arbre gauche ! Voyez-vous maintenant ce que j'ai fabriqué ? »

Solution : *Il a construit un canoë !*

Le feuilleton du Samedi

L'ANGE CONSOLATEUR

par *H.-L. Mago*

No 9

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Depuis la mort de sa mère, Liliane Morestac jolie blonde de dix-huit ans, avait été placée en pension à Toulouse par son père, Pierre Morestac, savant chimiste, taciturne et bourru, doté en plus d'une réputation de sauvagerie. Ils sont les châtelains de « Castelgris ».

Sernin Hourtouse, étudiant en médecine, est amoureux de Liliane et songe à demander sa main à son père. Ce dernier s'oppose à cette union. Il déteste ce garçon et sa famille qui s'avisent de venir lui prendre sa fille.

Le mariage de Liliane est une catastrophe et un effondrement pour Pierre Morestac qui a géré la fortune de sa fille et dont il est aussi le tuteur et, comme tel, considérait cette fortune comme sienne, en avait usé en conséquence selon sa fantaisie.

L'heure de rendre des comptes est arrivée. Sa fille étant mineure, le père peut refuser son consentement. Pour échapper à toute explication, Pierre Morestac décide de quitter les lieux et emporte avec lui les valeurs composant la fortune de sa fille.

Le lendemain, Liliane en pénétrant dans la bibliothèque trouve une enveloppe sur une table placée bien en évidence lui annonçant le départ de son père pour l'étranger où d'importants travaux l'appellent, avec promesse de revenir une fois son but atteint.

Liliane fait maintenant partie d'une troupe d'artistes de cinéma afin d'oublier et devient première vedette sous le pseudonyme de Lily Merveille.

Nous retrouvons Pierre Morestac sous un nom d'emprunt installé dans un studio du quartier de la Dalbade mis à sa disposition par une intrigante du nom de Suavita Mirafiore pour fabriquer du platine. Tous les plans de cette aventurière cependant n'obtiennent pas les résultats qu'elle en attendait.

Après une série d'événements aussi dangereux que périlleux, le père et la fille se retrouvent. Sernin Hourtouse n'étant pas étranger à toutes ces aventures peut enfin considérer Liliane Morestac comme sa future femme car son père ne s'objecte plus à leur mariage puisque c'est à ce fiancé qu'il doit d'avoir recouvré la vue qu'il croyait à jamais perdue lors d'une explosion de laboratoire.

Il y aurait donc encore entre elle et lui un mensonge ?... Elle en souffrit et soupira.

Morestac ne devinait pas cette tristesse, cette inquiétude. Il était tout à son exaltation.

— Oui, ma chère, continua-t-il en s'adressant à Suavita, c'est en réalité à cette enfant que je dois le bonheur d'avoir retrouvé la lumière.

Oh ! quel regard noir Suavita jetait à sa fille. Avant même de savoir. elle la maudissait.

Ainsi, c'était elle qui avait provoqué cette catastrophe !... Mais elle ne comprenait donc rien ?

— Sotte ! Sotte ! pensait l'aventurière, écumant de rage. Comment ai-je pu te donner le jour ? Il n'y a rien de moi en toi... Rien !...

Morestac continuait à parler.

— C'est elle qui, un jour, a eu l'idée de m'emmener dans cette bienheureuse clinique où l'on vient de me rendre la vue... Oh ! je ne prétends pas qu'elle eût alors l'idée de la possibilité d'une guérison... Mais reconnaissons qu'en la circonstance, une admirable intuition l'a guidée... Le spécialiste, entre les mains de qui elle m'a remis, s'est avisé de découvrir que mon cas était curable. Il m'a soumis à un traitement. Il a déclaré l'opération nécessaire. Et voilà !...

« Le monde merveilleux du mouvement, de la couleur et de la lumière m'appartient de nouveau. N'y a-t-il pas là de quoi délirer de joie ?

Suavita se contraignait à sourire et à paraître partager cette joie. Elle répéta d'une voix balbutiante :

— Oh ! je suis heureuse ! bien heureuse !... Quel beau jour !...

En même temps sa pensée travaillait, cherchant, comme après un naufrage, à recueillir les épaves passant à portée des mains pour les assembler en un radeau sauveur.

Et elle s'avisa tout à coup de constater qu'en son épanchement, Morestac ne disait pas tout et qu'il passait sous silence la découverte qu'il venait de faire.

— Il appelle encore Lola sa fille... Il ne me dit rien de son mensonge... de « notre » mensonge, pensait-elle... A-t-il donc décidé de continuer à la faire passer pour Liliane Morestac, même à ses yeux ?... Ou bien se réserve-t-il de me faire cette confidence que plus tard, à un moment qu'il aura choisi... Et quand il pensera pouvoir faire connaître publiquement qu'un sentiment nouveau — l'amour — s'est substitué en lui à la tendresse paternelle ?...

« Oh ! je devine !... Je vois très bien... mieux que lui, peut-être, les raisons qui le poussent. Il veut pouvoir conserver Lola auprès de lui et il n'aurait aucun motif de le faire, si elle cessait de passer pour sa fille. Il veut certainement se donner le temps de voir clair en lui et — qui sait ? — peut-être aussi de se faire aimer d'elle ?...

« Mais qu'en pensera cette petite cruche ? Acceptera-t-elle l'avenir doré que j'entrevois ? Nous verrons cela ensemble, tout à l'heure.

Feignant la prévenance, elle s'approcha de Morestac.

— Je conçois votre joie, dit-elle. Mais il ne faut pas qu'elle vous incite à commettre une imprudence. Votre guérison est de trop fraîche date pour qu'on ne vous ait pas recommandé quelques précautions... Ne serait-il pas temps de remettre votre bandeau et d'aller vous reposer un peu ?... Votre chère Liliane sera certainement de mon avis...

— Certes ! s'empressa de répondre la jeune fille, qui sentait le besoin de se retrouver seule et aussi d'avoir avec sa mère l'explication nécessaire. Ménagez-vous... père !

Comme tout à l'heure le mot de *fille* sur les lèvres de Morestac, cette appellation sortit difficilement de celles de Lola.

Devinant cette gêne, l'aveugle guéri serra affectueusement la petite main qu'il n'avait pas lâchée.

— Je cède à ta sollicitude, dit-il. A tout à l'heure, donc. petite fille ! Nous nous retrouverons autour de la table du déjeuner pour fêter ma guérison.

Il se laissa reconduire jusqu'à sa chambre par les deux femmes

Quand la porte fut refermée, Suavita entraîna sa fille :

— Viens !... Nous avons à causer...

XVII — Confidences

Assises face à face, dans la chambre de la jeune fille — Suavita estimant le salon dangereux, avec ses portes vitrées — elles se contemplèrent quelques secondes en silence.

Quelles étaient les réflexions de la jeune fille ? C'était sa mère, sa mère qui était là, près d'elle ! Et cependant, Suavita attirait si peu les caresses et les confidences, que sa fille la regardait sans oser se précipiter vers elle, comme elle eût voulu pouvoir le faire.

Peut-être aussi la situation restait-elle assez délicate, tout de même, et Lola se sentait-elle trop annihilée pour se livrer à quelque épanchement qu'eût sûrement réprouvé Suavita. Les murs ont des yeux, chacun sait ça.

Escomptant qu'ils pouvaient aussi bien posséder des oreilles, elle se pencha vers sa fille et, avec une ironie non dissimulée, lui dit à voix basse :

— Mes compliments !... Comment t'y es-tu prise ?...

La jeune fille baissa un peu la tête et dit :

— Hier, j'avais perdu la tête. Il y avait de quoi ! Il allait voir... Te rends-tu bien compte, maman ? Et tu n'étais pas là pour me conseiller dans son intérêt... J'ai donc cru bien faire en lui écrivant une lettre ; je lui déclarais que je n'étais pas sa fille et que c'était là mon plus grand chagrin, car je l'avais aimé comme on peut aimer un père !

Suavita ponctua moqueusement de la tête cette phrase innocente qui révélait la profondeur du coeur de Lola.

— Je comptais partir dès l'aube, reprit lentement la jeune fille, qui se remémorait ses luttes et ses angoisses. De la sorte, toute complication, pensai-je, serait évitée... Hélas ! à la clinique, on a eu peur de l'émotion que le patient pourrait ressentir de celle que j'éprouverais. La veille, j'avais failli me trouver mal, quand le professeur m'avait annoncé la guérison totale de M. Morestac... Tu devines cela comme moi ! Et voici comment, deux heures plus tôt qu'il ne l'avait été décidé, le bandeau fut retiré...

Elle soupira et ne put s'empêcher de sourire un peu.

— Dois-je regretter cet incident, puisqu'il n'a pas tourné au drame, comme je l'imaginais ? Non, n'est-ce pas ?... Si tu savais avec quelles tendres paroles il m'a consolé... Et comme il a été bon !...

Suavita appuya avec une ironie féroce :

— Oui, il a été bon !...

Lola se méprit et continua :

— Loin de me chasser, il m'a prise dans ses bras. il m'a plainte, il m'a consolée. Je sens qu'il m'a conservé toute son affection...

— Pour ça, on ne peut dire le contraire, il t'a conservé toute son affection ! dit encore Suavita moqueuse.

Lola fixa sa mère avec étonnement, sans comprendre. Mais il n'était pas dans le plan de Suavita de démasquer ses batteries, même vis-à-vis de sa fille.

Redevenant sérieuse, elle demanda d'un ton détaché, en regardant Lola.

— Ainsi, tu restes donc auprès de lui ?

— Il le faut bien... s'il le désire et si je peux lui être encore utile. Sa bonté me touche. Il continue de m'aimer comme si j'étais sa vraie fille. M'en aller, dans ces conditions, serait plutôt cruel. Je puis être sa consolation et je m'efforcerai de lui faire une vie douce, en reconnaissance de son indulgence à mon égard.

Dédaignant le sourire qui creusait les lèvres amères de Suavita, Lola continua plus soucieuse :

— Il y a, pourtant, une confidence qui s'imposera, que je désire lui faire. Il ne faut pas que toi, ma mère, tu sois la victime. Je me ferais horreur, si je continuais à te priver de ma tendresse filiale, à te traiter, toi, en étrangère... Il faut que M. Morestac sache quels liens m'attachent à toi.

— Garde-t'en bien ! protesta vivement Suavita. Tu ferais la dernière des boulettes. Pour qui veux-tu me faire passer à ses yeux ?... Ce qui, de ta part, selon l'explication que tu lui as donnée, pouvait passer pour un acte de charité, prendrait trop facilement — s'il était prouvé que je m'y suis associée — l'apparence d'un calcul d'intérêt.

« Je ne veux pas de cette injure... Morestac a vu en toi un ange consolateur. C'est qu'il te contemple avec des yeux trop indulgents...

Commencé dans l'édition du 11 avril 1959. Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

« Moi, il me traiterait d'intrigante !... Tu ne veux pas me vouer à son mépris, j'espère ?...

— Non, mère, répondit Lola, triste et troublée.

Pourquoi ces paroles effrayantes ? Pouvait-on douter de l'honnêteté de sa mère ? Un malaise d'ordre moral, déjà éprouvé, la tortura à nouveau.

— Ne parlons plus de ces choses ! conclut Suavita, et convenons de ceci. Il n'y aura rien de changé — si ce n'est que nous n'aurons plus affaire à un aveugle. Morestac te choiera peut-être davantage... J'ai l'impression que tu lui es devenue plus chère, depuis ton aveu !...

Elle fit entendre un petit rire singulier auquel Lola ne prit pas garde.

— Et moi aussi, je l'aime davantage ! murmura-t-elle avec ferveur. Il ne sait pas encore tout ce qu'il me donne en me permettant de demeurer sa fille et tu ne sais pas toi-même, maman !...

« Ce médecin — l'un des médecins à qui je l'avais conduit, sans prévoir ce qui arriverait... Je l'aime !...

« J'avais fait le rêve de l'épouser. C'est possible, n'est-ce pas, si je demeure Mlle Morestac ?

Soudain, Suavita parut prête à se transformer en furie.

— Tu l'aimes ?... Tu l'aimes ? Qu'est-ce que cette histoire ? gronda-t-elle, en fronçant le sourcil.

La voix de Lola se fit suppliante :

— Si tu le connaissais, mère !... La première fois que je l'ai rencontré, j'ai ressenti un grand coup au coeur. Et j'ai compris que je mourrais, si je ne parvenais pas à m'en faire aimer...

« Oh ! il est déjà connu, dans Toulouse. Tu pourras être fière de lui ! Et puis, il est charmant, aimable, bon, lui aussi...

Suavita écumait.

— Passe, passe, petite fille romantique !... Ma parole, tu m'as toujours l'air de sortir d'un livre de vers de Lamartine !...

Lola parut chagrinée.

— Tu ne voudrais pas le connaître ?

— Je n'ai pas dit ça ! grogna Suavita, qui préférait toujours faire face au danger.

— Alors, quand il reviendra...

— Qui ça : « il » ? interrompit méchamment Suavita. Il a un nom, je suppose, ton oiseau rare, ton merle blanc !

— Oui, mère. Il se nomme le docteur Sernin Hourtouse.

Sernin Hourtouse !... Lola aimait Sernin Hourtouse !... Le fiancé de Liliane Morestac...

Décidément, c'était la journée des catastrophes !

— Après cela, je ne sais plus ce qui pourrait m'arriver ! pensa l'aventurière. Quelle tuile !... Il a fallu que Lola — qui semble décidément s'obstiner à contrarier tous mes plans — aille dénicher dans Toulouse, une grande ville, ce Sernin Hourtouse !... Comment m'en sortirai-je ?...

Elle se contint cependant et demanda, agressive :

— Et lui ? — elle questionnait à tout hasard. — Et lui, est-ce qu'il t'aime ?...

Le beau visage de Lola s'assombrit.

— Je ne sais pas... Depuis des semaines, je ne le vois plus.

Suavita fit un nouvel effort :

— Et... et ton... père, qu'en pense-t-il ?

— Je ne lui ai encore rien dit.

— Tu as aussi bien fait !

Ce fut le cri de son coeur. A travers la pièce, Suavita se promenait, rageuse comme un félin en cage.

— Encore des complications ! Comme ça tombe ! pensait-elle. Mais il y a peut-être moyen de tout arranger... Liliane doit être loin !

Se dominant, elle se planta résolument devant Lola.

— Eh bien, ma chère petite ! dit-elle d'une voix doucereuse, je ne vois dans tout ceci aucune raison de désespoir. Si tu sais te comporter comme les circonstances le commandent, si tu encourages les tendres sentiments de Morestac à ton égard, tu peux tout espérer de lui. Il t'adoptera, et, alors. tu pourras épouser ton Sernin Hourtouse !...

Elle avait dit cela sur un ton de défi, que Lola ne chercha pas à approfondir.

Jetant à la glace un aimable regard sur sa silhouette, Suavita réfléchit encore, puis dit :

— Je m'en vais. Agis pour ton bien... Sois intelligente, ma petite, il y va de ton avenir !

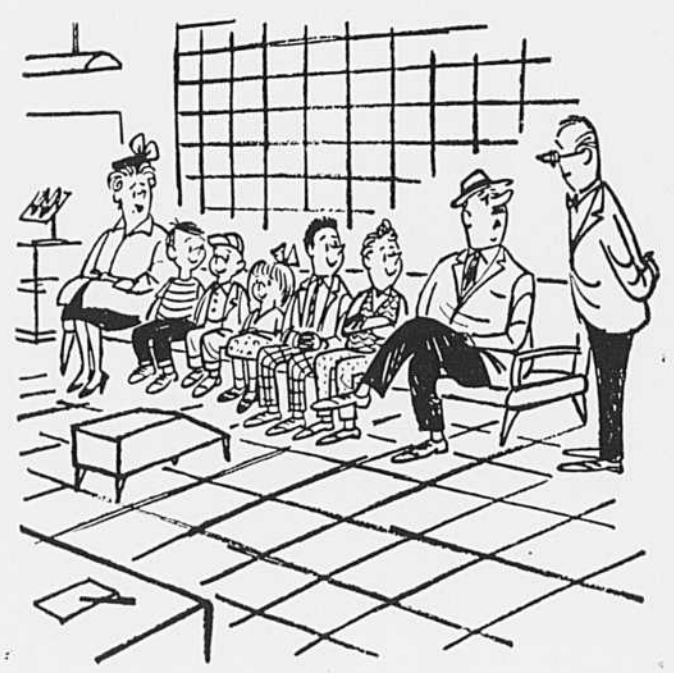
Peut-être l'avenir qu'elle assignait d'avance à Lola n'était-il pas celui auquel pensait la jeune fille. Mais ces paroles ranimèrent son courage. Elle promit :

— Je ferai de mon mieux... Tu verras... Tu seras contente de moi !

— Je te quitte sur ces paroles sensées, ma petite Lola !...

Elle posa un baiser distrait — à son habitude — sur le front de sa fille et s'en fut en lui adressant un sourire et un geste d'encouragement.

Elle voulait réfléchir à son aise.



" Une paire d'oxfords bien confortables, une paire de souliers de peau, des bottes de cowboy, des escarppins, deux paires de mocassins et une paire de lacets noirs. "

Ia situation était tout autre que lorsqu'elle se dirigeait, il y avait une heure, vers la demeure de Morestac. Elle était moins tendue moins grave... moins dangereuse...

Mais tout pouvait casser quand même. N'y avait-il pas l'opposition des sentiments de Morestac et ceux de Lola ?...

Sans compter l'apparition, dans ce ciel déjà lourdement chargé de gros nuages noirs, de Sernin Hourtouse !

Avec quel bonheur elle l'eût expédié rejoindre Liliane Morestac !...

Un pli l'attendait chez elle. Un simple billet. Elle n'en attendait pas, ce fut donc une surprise de reconnaître une écriture familière.

— Ça vient de là-bas. Mais pourquoi m'écrit-on ? Qu'est-ce donc encore ?... Quand donc serais-je tranquille ?

Pas ce jour-là... Le destin, malicieusement justicier, lui réservait un nouveau coup.

Le billet contenait ces simples mots :

« Attention : La belle s'est échappée... Détails suivent. — Quatre. »

Suavita était devenue livide.

— Liliane... Liliane s'était évadée ! Elle va revenir ! murmura-t-elle d'une voix sourde. Décidément, un malheur n'arrive jamais seul !

XVIII — Complot

La colère de Suavita était à son comble.

— Il faut que je me renseigne. pensa-t-elle éperdue.

Se précipiter dehors, faire signe à un taxi et lui donner l'adresse du cabaret, fut l'affaire de cinq minutes. L'auto traversa la ville et longea les faubourgs. Le regard noir de l'aventurière suivait attentivement les bouges qui se succédaient. Bientôt l'auto stoppa.

— C'est là ? demanda le chauffeur.

Et son oeil réflétait un profond mépris pour sa cliente. Sans répondre, Suavita descendit, paya et poussa la porte du cabaret.

Un simple petit bistrot, un vrai bouge. C'est là qu'une fois déjà nous l'avons vue retrouver les affiliés de la bande des Cinq masques.

A l'entrée de Suavita, un petit groupe qui parlait tout bas, en confidence, se dressa. Cinq mains effleurèrent cinq casquettes.

— Eh bien ? gronda Suavita, peu portée à l'indulgence. Quelles sottises avez-vous commises ?... Que s'est-il passé ?...

— Une diablerie ! répondit l'un des hommes. La jeune fille s'est sauvée.

C'était le geôlier de Liliane qui parlait ainsi.

— Je sais ! signifia durement Suavita. Vous venez de me l'écrire. Ce n'est pas là ce que je vous demande... Comment la chose s'est-elle passée ?...

— Eh bien, voilà ! Il m'est tombé dessus un petit bougre pas commode — le même, je crois bien, qui doit vous avoir cassé le bras... Et c'est ce satané gamin qui a fait évader la prisonnière, après m'avoir assommé et enfermé à sa place. A l'heure actuelle, le petit monstre est déjà parmi nous...

— Un gamin, répéta Suavita, songeuse.

Déjà elle entrevoyait l'identité de ce nouvel ennemi. Ce devait être le gosse qu'elle avait vu en compagnie de Sernin et dont elle avait épié les faits et gestes. Bout-de-Ciné, pour tout dire !

— Allons ! soupira-t-elle, il va falloir agir !... Vous avez bien travaillé ! Et il faudra rattraper. par votre zèle, cette gaffe. Gardez ici votre quartier général. Et tenez-vous à ma disposition pour m'aider et bondir au premier signal.

Ils avaient des airs penauds.

— On sera prêts...

— C'est bien.

« Quatre » s'empressa de refermer la porte derrière Suavita. Il ne se sentait jamais à son aise devant cette femme qui, plus que lui, ne reculait devant rien. Et ce sentiment lui donnait une politesse dont il eût été fort en peine de faire parade ailleurs.

Hors du cabaret, la maîtresse-femme réfléchit.

— Quels idiots ! Se laisser rouler par un enfant ! Ah nous sommes bons !... Liliane libre ! Tout peut surgir, de ce fait ! Surtout, si elle trimballe sans cesse avec elle, cette diminution du diable !... Où la chercher, à présent ?... Décidément ! tout est à recommencer, ou presque !

Elle marchait à grandes enjambées pour calmer ses nerfs, soumis à rude épreuve depuis la matinée. Elle récapitula.

— Lola aime Sernin Hourtouse ! Liliane est hors du local où on l'avait enfermée ! Et ce petit gamin fait les siennes ! Décidément, nous ne serons jamais trop pour lutter contre eux ! Prévenons Carlo. Je peux aussi avoir besoin de celui-là.

Elle passait justement devant un bureau de poste. L'occasion s'offrait à point. Rapidement, elle griffonna sur une formule : « *Venez. Sans inquiétude. On a besoin de vous. — Suavita.* »

•

En recevant ce message, Carlo faillit délirer de joie. Suavita l'invitait à la rejoindre. « On » avait besoin de lui... Que signifiaient ces mots sibyllins, sinon que Lola consentait enfin à l'accepter pour fiancé ? Ah ! l'aventurière avait bien su manoeuvrer ! Mais comment la jeune fille, si réfractaire, au début, si glaciale à son égard, avait-elle tourné casaque ?

Peu importait, au fond, à Carlo, comment Suavita s'y était prise !... L'important était cette convocation dont il augurait, avec sa superbe confiance en soi, tant de bonheur.

Il se rendit chez Morestac. Là, on l'introduisit dans le grand salon.

— C'est bien cela ! se réjouit Carlo. On veut me faire honneur.

Aussi, fut-il parfaitement déçu de n'y trouver que Suavita, avec sa tête de commandement et sans le moindre attendrissement dans son regard. Elle le fixa, avec calme. Le stratagème avait réussi. Carlo, le paresseux Carlo, avait mordu à l'hameçon.

— Où est Lola ? s'écria-t-il avec violence. Je croyais que vous lui aviez fait entendre raison et que vous me faisiez venir pour me donner de bonnes nouvelles !

— Il s'agit bien de cela ! coupa Suavita, en haussant les épaules. Il s'agit bien de bonnes nouvelles ! Liliane Morestac s'est échappée. Elle va revenir à Toulouse, aidée en cela par ce petit artiste de cinéma et certainement aussi par son fiancé, le docteur Sernin Hourtouse. Vous savez, n'est-ce pas qu'ils s'étaient promis de s'unir depuis leur jeunesse ?

— Je sais bien des choses, ricana le bohème. L'amour n'est pas toujours aveugle, quoi qu'on prétende. Le premier, j'avais flairé le pot aux roses... en surveillant votre damnée fille... La petite masque ! Aller s'amouracher d'un imbécile qui en aime une autre,

[*Lire la suite page* 47]

[*Suite de la page* 18]

— L'iceberg-fantôme ! . . .

Plus de doute ! Car ce n'était pas là un iceberg comme les autres . . .

Il venait d'apparaître à l'horizon de la mer libre. Il était encore fort loin. Si Hans Bordjen ne l'avait pas encore remarqué jusqu'alors, c'est qu'il se confondait avec d'autres glaces errantes. Puis, la distance qui le séparait du cargo avait brusquement diminué, diminué . . .

Et c'était cette étrange particularité, précisément, qui avait fait bondir Hans ! . . .

Jumelles en mains, le capitaine Jerkins étudiait l'iceberg :

— Il est inadmissible, grommela-t-il, qu'il dérive à cette allure ! . . .

— Il va plus vite que nous, fit l'un des matelots.

— Il se rapproche . . .

L'iceberg était bas sur les flots, plus bas que d'autres. Il scintillait ,d'une blancheur éblouissante, dans le jour gris. Ses contours étaient capricieusement découpés, comme chez d'autres montagnes de glace, mais néanmoins ils avaient moins de relief et, surtout, s'élevaient moins haut au-dessus de la mer. On pouvait penser à un pain de sucre tronqué, auquel succédait une étendue plus uniforme. Par contre, il était plus allongé que les autres icebergs, moins ramassé.

Et il était peut-être plus grand, plus important que le cargo lui-même ! . . .

Gut Larsen remarqua, très ému :

— Il n'y a pas d'exemple qu'un courant sous-marin puisse charrier un iceberg à une vitesse pareille . . . C'est impossible ! . . . Les icebergs d'alentour ne vont pas aussi vite, loin de là ! . . .

— En effet, par comparaison, on les croirait presque immobiles, approuva le capitaine.

Il ne cherchait pas à dissimuler son inquiétude, et l'angoisse gagnait l'équipage.

Tous les regards étaient fixés sur la masse énorme de glace nue, brillante, qui se rapprochait de plus en plus du cargo, comme si elle devait lui couper sa route.

— Il vient droit sur nous ! . . .

— Que faire ?

Le capitaine Jerkins ne perdit pas son sang-froid. Comprenant qu'il ne pourrait lutter de vitesse, le cas échéant, avec l'incroyable iceberg, ni louvoyer à son gré pour éviter la tragique collision, il résolut de stopper alors qu'il en était encore temps, lançant des ordres en conséquence . . .

Malgré la nervosité de chacun, la manoeuvre s'exécuta en un temps record et réussit parfaitement. Bientôt, le *Lofoden* fut pratiquement immobile au milieu de la mer. Sans doute dérivait-il quelque peu, mais à une allure insignifiante, qui n'avait rien de comparable avec celle que menait l'iceberg-fantôme . . .

Celui-ci se rapprochait de plus en plus, et c'était terrible d'imaginer une collision possible, un écrasement fantastique ! . . . Si cela s'était produit, le *Lofoden* n'eût pas existé et se fût englouti, coupé en deux, en moins d'un quart d'heure certainement ! . . .

—Ouf ! . . . soupira le capitaine Jerkins avec soulagement. Il va passer devant nous ! . . .

C'était vrai. Tout danger immédiat semblait écarté. Il n'y avait plus qu'à attendre . . .

Le cargo à peu près immobile se présentait de telle façon que l'iceberg-fantôme allait filer devant sa proue. Tout le monde se porta donc à l'avant du bateau, pour mieux le voir passer . . .

Ceci se produirait dans quelques minutes.

Gut Larsen était blême. Il n'avait pas besoin de consulter ses cartes marines pour savoir qu'en cet endroit n'existait aucun courant important, surtout un courant susceptible de pousser si rapidement une telle masse de glace flottante. Alors ? . . . L'énigme faisait battre ses tempes. Il ne savait plus qu'en penser . . .

— Il n'y a pas de courants, répétait-il farouchement, il n'y a pas de courants ! . . . Nous-mêmes, nous ne bougeons pas ! . . .

Personne ne lui répondit. Un silence de mort régnait à bord du *Lofoden*. Toutes les gorges étaient serrées, les respirations suspendues.

Maintenant l'iceberg-fantôme apparaissait avec netteté, à quelque distance du cargo. On le voyait fort bien, tel qu'il avait été décrit, et il pouvait ressembler à tout autre iceberg, n'eussent été la rapidité de sa navigation et la légende qui l'entourait.

Et, soudain, le silence fut déchiré par une clameur d'épouvante. Il n'y eut pas un homme du *Lofoden*, capitaine compris, qui ne hurla à la même seconde, sous l'emprise de la terreur blanche . . .

C'est que, brusquement, l'iceberg-fantôme, au lieu de poursuivre sa route, venait de virer de bord, presque à angle droit ! . . . Ainsi il se trouvait revenir sur le cargo ! . . .

C'était inimaginable ! . . . Il n'y avait point de remous, pas de tourbillons, aucun maelström. Nul courant sous-marin ne pouvait expliquer cette brutale déviation.

— Malédiction ! . . . gémit Magnus Arking.

— Nous sommes perdus ! . . . cria l'un des marins.

Les autres se signaient en implorant la Vierge protectrice des hommes de la mer. Hans Bordjen claquait des dents, comme beaucoup d'autres, et ce n'était pas sous l'influence du froid de l'Arctique.

Toute manoeuvre nouvelle du cargo devenait impossible, inutile même. Au reste, l'on n'eût pas eu le temps de la tenter . . . Rien ne pouvait plus empêcher désormais la collision avec l'iceberg-fantôme. Il y avait toutes les chances pour que, d'ici quelques minutes, le cargo *Lofoden* fût perdu corps et biens ! . . .

Sur le pont, les hommes impuissants tournaient comme des mouches. La terreur était à son comble . . .

Mais voici que, tout à coup, une nouvelle fois l'iceberg bifurqua ! . . . Et, au lieu de rester dans sa trajectoire si menaçante pour l'inoffensif cargo, il passait parallèlement à lui, à quelques encâblures. Providentiellement, miraculeusement ! . . . Et ce n'était pas à Gut Larsen que quiconque pourrait faire croire que les courants y étaient pour quelque chose ! . . .

L'équipage restait bouche bée. Le capitaine avait lâché ses lorgnettes, dont il n'avait plus besoin. Il hoqueta :

— Mais que... que se passe-t-il ? Il ralentit, il . . .

En effet, la vitesse de l'iceberg-fantôme diminuait. Et, bientôt, à la stupeur générale, la montagne de glace s'immobilisa, en pleine mer, comme s'était immobilisé le *Lofoden*, à quelque distance de celui-ci.

— Par le diable ! . . . hurla Gut Larsen comme s'il était devenu fou, vous n'allez pas me dire que les courants sont avec lui ! . . .

La grande aventure commençait.

II — Sous le chant des sirènes

UNE demi-heure s'était écoulée et il n'y avait rien de changé, rien. Depuis la rencontre du cargo *Lofoden* avec l'iceberg-fantôme, absolument rien ne s'était produit.

Et cela même avait quelque chose d'étrange, d'angoissant ! . . . Le temps semblait interminable. Or, il ne pouvait rien se passer, évidemment, et c'était le grand silence de la mer, troublé seulement par le bruit des vagues. Au reste, l'océan était calme. Pas une fumée à l'horizon. Seuls, de-ci de-là, quelques icebergs . . .

Séparés — heureusement — par une distance encore respectable, le *Lofoden* et l'iceberg-fantôme restaient immobiles. Peut-être dérivaient-ils légèrement, mais ils n'en donnaient pas l'impression. En tout cas, le risque de collision paraissait écarté jusqu'à nouvel ordre.

— Et s'il revenait sur nous ? s'inquiétait Hans Bordjen.

L'inquiétude générale ne se dissipait qu'à demi. Les hommes, même les plus frustes, sentaient bien qu'il y avait quelque chose d'anormal dans cet iceberg. Pourtant, il ne semblait, à première vue, se différencier en rien de tant d'autres rencontrés . . .

Le capitaine Jerkins continuait de l'examiner à la lorgnette, avec une attention précise.

Mais cette situation ne pouvait se prolonger, et il finit par hausser les épaules :

— Nous ne pouvons rester plantés là éternellement ! . . . Manoeuvrons avec prudence et partons !

Il s'apprêtait à donner ses ordres pour que le cargo reprit sa route, lorsque Gut Larsen, qui lui avait pris la lorgnette des mains, murmura :

— Captain, il me semble que je vois quelque chose . . .

— Quelque chose ? Quoi ?

— Sur l'iceberg, ou plutôt sur le côté . . . Juste au ras de la ligne de flottaison . . . On dirait . . . on dirait un grillage . . .

Le capitaine Jerkins reprit sa lorgnette, d'autres jumelles circulèrent de mains en mains, et l'attention redoubla, l'angoisse grandit . . .

— Un grillage ? Non . . .

Le mot était impropre, en effet. Ce n'était pas d'un « grillage » qu'il s'agissait, mais d'une sorte d'armature de fer, qui semblait, sur une distance

insignifiante de trois ou quatre mètres à peine, déborder de la glace, comme si celle-ci l'enrobait... Cela se situait horizontalement juste au-dessus des flots moutonneux. Il avait fallu l'attention très vive du second pour s'en aviser...

— Drôle d'iceberg !...

On ne peuvait dire autre chose.

Cette fois, l'iceberg-fantôme prenait une apparence nouvelle, et le capitaine Jerkins dit avec gravité :

— Cette masse de glace n'est pas normale : elle recouvre exactement une armature métallique, du moins par endroits...

— C'est une épave, dit un marin, toute recouverte de glace...

— Hum !... grommela Magnus Arking. Pourquoi pas un bateau camouflé ?

— Il faut y aller voir !... décida brusquement Gut Larsen.

Il était le plus enragé pour tenter une reconnaissance, car c'était lui qui, le premier, à cause de sa connaissance des courants, avait réellement douté d'être en présence d'un véritable iceberg.

Le capitaine fit la grimace :

— Aller voir quoi ?

— Mais ce qu'est cet étrange iceberg, captain, ce qu'il cache !...

— Oui, sans doute. N'est-ce point dangereux, et dangereux inutilement ?

Comme tous les marins, le capitaine Jerkins était courageux. Mais il avait charge d'âmes et conscience de ses responsabilités. Maître à son bord après Dieu, il n'entendait pas exposer impunément la vie de ses hommes. Et son courage réel n'allait pas jusqu'à l'intrépidité, comme c'était le cas chez son second...

— Ce qui serait encore plus dangereux, dit celui-ci, c'est de rester ici. Nous sommes à la merci de cet iceberg-fantôme... Quoiqu'il en soit, il nous écrasera ! Le *Lofoden* n'échappera pas au moindre heurt...

— Nous pouvons repartir, voilà tout.

— Qui nous dit alors que l'iceberg ne nous prendra pas en chasse, puisqu'il paraît se déplacer à son gré ? Le risque est le même, et, tant qu'à le courir, j'estime qu'il vaut mieux en avoir le coeur net...

— Sans doute, oui, sans doute, approuva le capitaine Jerkins.

Il était grave jusqu'à l'anxiété.

A bord du *Lofoden*, les avis étaient partagés Certains souhaitaient se rapprocher du redoutable iceberg, d'autres moins, mais ne voulaient pas montrer leur crainte.

Ils contemplaient toujours la masse imposante de glace, scintillante et mystérieuse, qui semblait réellement un véritable iceberg, n'eût été cette faille légère, sans doute due à un accident, découverte par Gut Larsen.

— Je suis prêt à y aller, captain, si vous m'y autorisez, reprit celui-ci avec insistance. Nous ne pouvons accepter pareille situation !... Il serait lâche de notre part, tout de même, de ne rien faire pour percer cette énigme...

Le capitaine Jerkins releva la tête et répondit, après une suprême hésitation :

— Eh bien, oui !... Tu as raison, Gut !... Et si je pouvais t'accompagner, je le ferais volontiers !...

Il n'avait pas le droit d'abandonner son bord... Mais Gut Larsen était tout à fait l'homme qu'il fallait pour mener à bien semblable entreprise...

Cette décision prise, une atmosphère fébrile naquit sur le *Lofoden*, dont l'équipage recouvrait énergie et courage. Il y eut quelques hurrahs, un brouhaha d'exclamations, même des rires et des plaisanteries. Les gens de mer sont superstitieux et, au fond, ils préféraient encore ce mystère à la légende de l'iceberg-fantôme, qui avait tellement tourmenté Hans Bordjen.

— La baleinière à la mer !...

Le second sentit une main qui se posait sur son épaule :

— Je vais avec vous, Larsen, voulez-vous ? Nous ne serons pas trop de deux...

C'était Magnus Arking, le radio du bord. Gut Larsen l'appréciait beaucoup et tous deux sympathisaient. Il accepta, le capitaine Jerkins ayant donné son consentement, et ajouta :

— Nous ne serons même pas trop de trois, pour diriger la baleinière. Un volontaire !...

Il s'en présenta trois, et Gut Larsen, qui prenait l'opération en mains, en choisit un, parce qu'il était jeune, robuste et qu'il le savait excellent nageur :

— Toi, Olaf, fit-il.

Et l'on se prépara...

Pendant ce temps, il n'y avait rien de changé. L'iceberg était toujours immobile et nu, la mer vide.

Bientôt, Gut Larsen et Magnus Arking s'installèrent dans la baleinière. Le premier prit les rames, ainsi que le jeune Olaf. Le radio s'assit à l'arrière. L'embarcation se détacha du cargo, voguant mollement sur les flots, gris-ardoise, parfois neigeux.

A bord du *Lofoden*, le capitaine Jerkins et son équipage restaient rangés le long du bastingage, suivant du regard la baleinière qui s'éloignait.

— Dans dix minutes, ils auront atteint l'iceberg, dit Hans Bordjen.

Il se trompait, à cause de l'effet d'optique. L'iceberg-fantôme se trouvait plus distant du cargo qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Il n'y avait point de courants contraires, mais une légère houle, et il fallut vingt bonnes minutes à la baleinière pour se trouver prête à frôler l'iceberg mystérieux, duquel n'émanait aucun bruit, aucun craquement de glace, rien.

Olaf pilotait l'embarcation avec habileté. Maintenant, ses compagnons s'y tenaient debout. Magnus Arking tendit la main :

— C'est bien de la glace, il n'y a pas d'erreur...

— Cela se voit parfaitement, répliqua Gut Larsen en souriant, mais voici, là, quelque chose qui n'en est pas.

Ce disant, il désignait une plaque de fer, juste à sa hauteur, de forme irrégulière, parce que la glace à demi-fondue, par endroits, l'entourait d'une sorte de découpage de dentelle. C'était ce qu'ils avaient distingué à la lorgnette et appelé « la faille »... Et ceci constituait la preuve que l'iceberg-fantôme n'était pas un véritable iceberg.

— On dirait la coque d'un navire, lieutenant, fit Magnus Arking.

— De toute évidence, il ne peut s'agir d'autre chose, répondit Gut Larsen, les sourcils froncés.

Pendant ce temps, à bord du *Lofoden*, le capitaine Jerkins et les autres se demandaient ce qu'ils pouvaient bien fabriquer, pourquoi la baleinière restait ainsi collée contre l'iceberg !...

— Vous entendez ? haletait Gut Larsen.

Et c'était encore le petit Olaf le plus affolé en percevant soudain les voix — des voix féminines, mélodieuses et lointaines — qui paraissaient monter de dessous l'iceberg-fantôme !... C'étaient là des chants confus, indiscernables avec netteté mais néanmoins perceptibles, qui existaient et venaient frapper leurs oreilles avec le frisselis ds vagues.

— Le chant des sirènes !... balbutia Margnus Arking.

Ainsi la légende prenait-elle corps, et le survivant d'une première catastrophe, le marin de la Terre Alexandra, n'avait pas menti.

Olaf était devenu tout pâle, si bien qu'il ne veillait plus à la manoeuvre et que l'embarcation dansait sur les flots. Elle allait danser bien davantage, tout à coup !... Cela fut foudroyant !...

On n'entendit plus le chant des sirènes, parce qu'il se fit un grand bruit d'eau vive, comme un jaillissement. La baleinière se mit à tourner follement sur elle-même, prise dans un tourbillon. Un maelström se creusait sous elle, prête à l'aspirer, et, au même instant...

Au même instant s'ouvrait brusquement, comme une trappe, le panneau métallique dissimulé en partie sous la couche de glace, ou, plutôt, il manoeuvrait comme une porte à glissière, découvrant un trou béant. Le chant mystérieux parut retentir avec plus de force, une seconde, quoiqu'il fût couvert par le bruit de l'eau bouillonnante. Une gerbe d'écume jaillit comme un geyser, des vagues inattendues se creusèrent.

Désemparée, la baleinière se retourna d'un seul coup !...

Ses trois occupants disparurent dans les flots artificiellement mis en furie !...

A bord du cargo, c'était l'affolement. Tout le monde parlait à la fois.

— Par la Vierge, ils ont chaviré !...

— La mer était calme...

— C'est comme un bouillonnement de moteur...

— L'iceberg rouge !...

Le capitaine Jerkins n'eut pas de décision à prendre, ni personne : ceux du *Lofoden* n'y pouvaient rien !...

A dater de cet instant, les derniers événements se déroulèrent avec la rapidité de l'éclair !...

Précipités dans les remous, Gut Larsen et Magnus Arking se débattaient de leur mieux contre un phénomène d'aspiration, de suçion, qui les ramenait infailliblement contre la paroi glacée. Certes, ils étaient bons nageurs, mais restaient sans défense contre ces tourbillons, auxquels, suffoqués, aveuglés, ils ne parvenaient pas à échapper... Ils s'y empêtraient comme dans les mailles d'un invisible filet.

Le premier, Gut Larsen réalisa le danger, et un mot qu'il ne put crier s'imposa à son esprit :

— L'hélice !...

Car il y avait une hélice quelque part, peut-être pour créer les remous, peut-être pour actionner le faux iceberg, et ils l'entendaient tourner. Ses pales menaçaient chaque seconde, à chaque mouvement, à chaque brasse, de les déchirer !... Les naufragés semblaient perdus.

Pour Olaf, toutefois, il n'en était pas de même, pas tout à fait ; le jeune marin allait connaître un destin différent. Soit qu'il fût meilleur nageur que ses compagnons — ce qui était bien possible — soit qu'il fût tombé à l'eau moins malencontreusement qu'eux, il s'était arraché, par de furieux coups de talons, à l'attraction du maelström, et, lui, il s'éloignait, au contraire, de l'iceberg-fantôme.

Désespérément, il nageait vers le cargo, où, déjà, l'on s'attroupait pour lui porter secours...

Soudain, comme dans un cauchemar, Magnus Arking et le second du *Lofoden* virent, dans l'ouverture de l'iceberg, se profiler une ombre, une très vague silhouette humaine, et quelque chose de blanc — blanc comme la neige, blanc comme la glace — dessiner dans l'air une large trajectoire. C'était une bouée de sauvetage, que le radio agrippa au moment où il allait couler...

Une autre suivit aussitôt, dont se saisit Gut Larsen, instinctivement.

Ils n'avaient pas le choix, ni le temps de réfléchir. Perdus pour perdus, que fallait-il faire ? Ils avaient la hantise d'échapper à l'invisible et meurtrière hélice, qu'ils sentaient tournoyer tout près.

De solides filins d'acier reliaient les couronnes de sauvetage aux inconnus qui les avaient lancées, et qui, maintenant, halaient doucement les deux naufragés vers l'iceberg-fantôme...

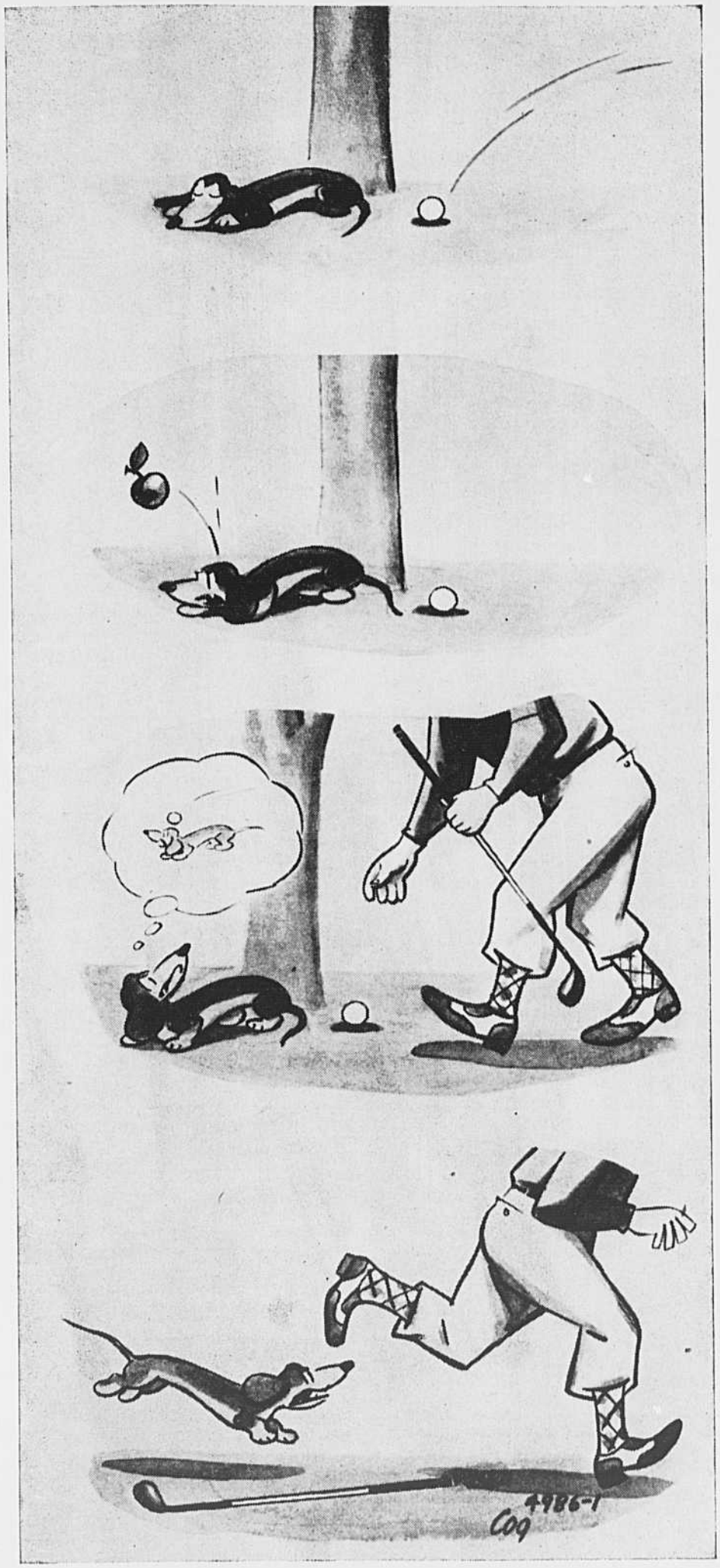
Du pont du *Lofoden*, avec ou sans lorgnettes, comprenant ou ne comprenant pas, le capitaine Jerkins et ses hommes assistaient, stupéfaits, impuissants, à cette scène dramatique. Ils en restaient cloués sur place, le visage luisant de sueur malgré le froid de l'Arctique...

— On les...

Mais déjà s'achevait le rapide sauvetage. Simultanément, des bras se tendaient vers les naufragés de la baleinière, les aidant à se hisser dans la trappe latérale...

Le capitaine Jerkins s'étranglait de terreur pour hurler inutilement dans un porte-voix :

— Ohé !... du... de... de l'iceberg !...



Mais c'était fini et la trappe se refermait, brusquement, comme une ratière ! . . .

Epuisé, le matelot Olaf atteignait au cargo. On lui jeta un filin, on le hissa à bord, dans un désordre indescriptible. Le malheureux n'en pouvait plus, ayant fourni un terrible effort, et le froid le saisissait à présent ; il se mettait à grelotter, à trembler convulsivement, se laissant choir sur un rouleau de cordages . . . Et il avait l'air d'un fou en balbutiant, prêt de s'évanouir :

— J'ai entendu le . . . le chant . . . le chant des sirènes ! . . .

Puis, Hans Bordjen hurla, sur un ton impossible à rendre :

— Captain, captain ! . . . L'iceberg . . . L'iceberg s'en va ! . . .

Tous les regards se portèrent sur la masse de glace flottante qui, effectivement, se remettait en route, immuable et mystérieuse, traçant derrière elle un sillage d'écume neigeuse. Du cargo, l'on perçut un craquement sourd, comme un écrasement : c'était la baleinière du *Lofoden* qui, coupée en deux, s'engloutissait pour toujours dans les eaux grises . . .

— Pare à la manoeuvre ! cria le capitaine Jerkins, défiguré.

Mais lorsque, quelques minutes plus tard, le cargo se remit en marche à son tour, le fantastique iceberg était déjà loin, remontant vers le Nord. Il était aisé de comprendre l'inutilité de toute poursuite, et que le *Lofoden* ne pouvait lutter de vitesse avec lui ! . . .

L'iceberg-fantôme s'éloignait avec rapidité, comme il était venu, emportant dans ses flancs mystérieux Gut Larsen et Magnus Arking. L'énorme masse blanche diminuait de seconde en seconde, devenait moins brillante et plus lointaine encore. Elle allait disparaître bientôt à l'horizon de la mer gris-ardoise . . .

Mal résigné à son impuissance, le capitaine Jerkins s'était pris la tête à deux mains, se sentant devenir fou. Hans Bordjen, cet homme rude, laissait couler de vraies larmes sur ses joues. Et, à bord du cargo, il y avait des marins qui priaient, à genoux.

III — Les mystères de l'Arctique

HISSES à bord, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'iceberg-fantôme, les deux rescapés de la baleinière n'étaient pas en mesure d'opposer quelque résistance à leurs « sauveurs ». Au reste, puisqu'on voulait bien ne pas les laisser se noyer ou d'être déchiquetés par l'hélice, ils n'avaient rien à dire ! . . .

Eberlués, ils se trouvèrent jetés, ruisselants, sur un parquet métallique, dans un couloir étroit, par deux hommes qu'ils ne connaissaient nullement, vêtus comme des marins, — mais non de bons matelots de cargos, des marins de la marine de guerre, qui portaient un curieux uniforme noir avec des boutons d'argent.

Ils s'agitaient vaguement, dans une pénombre bleutée. Car, comme la trappe ouvrant sur la mer se refermait, le couloir de fer se trouvait plongé dans une demi-obscurité. Seules brillaient, de loin en loin, de petites ampoules bleues.

Gut Larsen se releva le premier, haletant :

— Laissez-nous ! . . . Que nous voulez-vous ? Que signifie ce . . .

Tout ce qu'il proférait en cet instant, protestations ou questions, était parfaitement inutile, comme il devait bientôt s'en rendre compte. Les marins noirs agissaient exactement comme s'ils ne les entendaient pas.

A son tour, Magnus Arking reprit son équilibre.

Les deux naufragés étaient tout frissonnants de leur bain glacé. Encore pouvaient-ils s'estimer heureux d'avoir la vie sauve ! . . .

Quand la trappe se referma, le radio comprit et s'exclama :

— Nous sommes prisonniers ! . . .

Comme par enchantement, les chants avaient cessé. On n'entendait plus les sirènes chères à Hans Bordjen, et tout était étrangement silencieux dans les entrailles de l'iceberg-fantôme. Un simple coup d'oeil jeté sur l'enfilade du corridor, que bordaient trois portes de fer absolument closes et qui se terminait en cul-de-sac, suffisait pour appeler la comparaison d'un submersible.

— Nous sommes dans un sous-marin, Larsen ! . . . maugréa Magnus Arking.

Il se trompait, d'ailleurs, car il n'y avait pas d'exemple que l'iceberg-fantôme fût jamais submergé. Cette masse de glace n'aurait pu se déplacer sous les eaux.

Soudain, une légère trépidation fit vibrer les parois de fer.

Revenus de leur première surprise, les deux hommes réalisèrent instantanément ce qui arrivait :

— Nous partons ! . . .

Ils échangèrent un regard désolé, épouvanté ! . . . Sans plus rien distinguer de l'extérieur, plongés dans la pénombre bleue, ils pouvaient dire adieu au cargo *Lofoden* et à l'excellent capitaine Jerkins ! . . .

— C'est inimaginable ! . . . cria Gut Larsen, qui manquait toujours de patience.

Il se précipita d'abord vers la trappe latérale, désormais fermée et rivée par d'épais boulons, contre laquelle il tambourina bien en vain. Puis, il se retourna vers les marins noirs, l'invective aux lèvres, eut même à leur égard un geste menaçant ! . . .

Pour toute réponse, l'un d'eux sortit un revolver, qu'il braqua sans un mot. Et l'autre, plus simplement, fit signe aux deux rescapés de le suivre.

Cette dernière solution n'était-elle point la meilleure ?

— Du calme ! . . . dit Magnus Arking.

Toujours frissonnants, ils obéirent. On leur ouvrit la porte d'une cabine étroite, où brillait également une petite ampoule bleue, comme une veilleuse. Les murs de fer, peints en gris, étaient exempts de toute décoration. Il n'y avait pas de hublot . . .

Magnus Arking demanda froidement, s'efforçant au flegme :

— Que va-t-on faire de nous ? Où sommes-nous ?

Les marins noirs ne souriaient pas, ni ne s'énervaient, impassibles comme des automates. Ils étaient jeunes, blonds, le crâne rasé, avec des yeux aux clairs reflets d'acier, et ne se donnèrent pas la peine de répondre. Ils n'avaient pas articulé une syllabe . . .

Ils ne pénétrèrent pas dans la cabine, dont ils refermèrent la porte à clef. Alors seulement les rescapés du *Lofoden* purent reprendre leur sang-froid et s'efforcer de faire le point. A peine un quart d'heure s'était-il écoulé depuis qu'ils avaient si involontairement pris pied sur l'iceberg-fantôme.

— Inimaginable ! ... dit Gut Larsen. C'est un navire truqué ...

— Sans aucun doute.

— Mais pourquoi nous a-t-on capturés ainsi ?

— Probablement parce que nous étions trop curieux ! ...

Le radio touchait juste : s'ils étaient restés tranquillement à bord du *Lofoden*, si le cargo ne s'était pas immobilisé en pleine mer pour « laisser passer » l'iceberg-fantôme et l'observer de plus près par la même occasion, s'il avait poursuivi simplement sa route vers le Groënland, rien de tout cela ne serait arrivé. Mais les mystérieux occupants de l'iceberg-fantôme n'aimaient pas les curieux, justement ! ...

Pendant un moment, les deux hommes échangèrent leurs impressions, qu'il est inutile de rapporter. Ils avaient beau retourner le problème sous toutes ses faces, ils ne lui trouvaient aucune solution.

— Il faut prendre notre parti des événements, conclut Magnus Arking, et attendre.

Son compagnon l'approuva, mais à regret, les poings crispés :

— Attendre, en effet ! ... Nous n'avons rien de mieux à faire, hélas ! ...

A quoi leur eût-il servi de tambouriner contre les murs de fer de leur étroite prison ?

Au fond, ce qui leur importait le plus, pour le présent, était de faire sécher leurs vêtements trempés. Ils s'y employèrent de leur mieux, les quittant pour les tordre, puis les remettant en claquant des dents. Peu à peu, ils recouvraient courage et optimisme.

— Il ne fait pas chaud, ici ! ...

— Eh ! ... ironisa Gut Larsen, l'iceberg-fantôme n'est pas chauffé, sans quoi il ne serait plus un iceberg ! ...

— Vous ne pensez pas si bien dire, mon cher ... Ce truquage par une carapace de glace extérieure entraîne fatalement une température rigoureuse à l'intérieur ...

— Quels sont ces gens qui voguent ainsi ?

L'angoissante interrogation restait sans réponse. Un jour viendrait où les deux hommes connaîtraient le secret de cet iceberg-fantôme, dont de naïfs marins comme Hans Bordjen avaient fait une nouvelle légende de la mer ...

— Je n'y ai jamais cru, à cette légende, reprenait Gut Larsen d'un air satisfait, tandis qu'ils évoquaient, pour passer le temps et non sans une vive mélancolie, les heures sur le *Lofoden*. Nous sommes en 1953, et ma foi ...

— Pas plus qu'aux sirènes, d'ailleurs, ajouta Magnus Arking.

Comme pour lui donner un démenti, et juste comme il achevait ces mots, un chant lointain s'éleva, doux, berceur, mélodieux, atténué par les parois métalliques ...

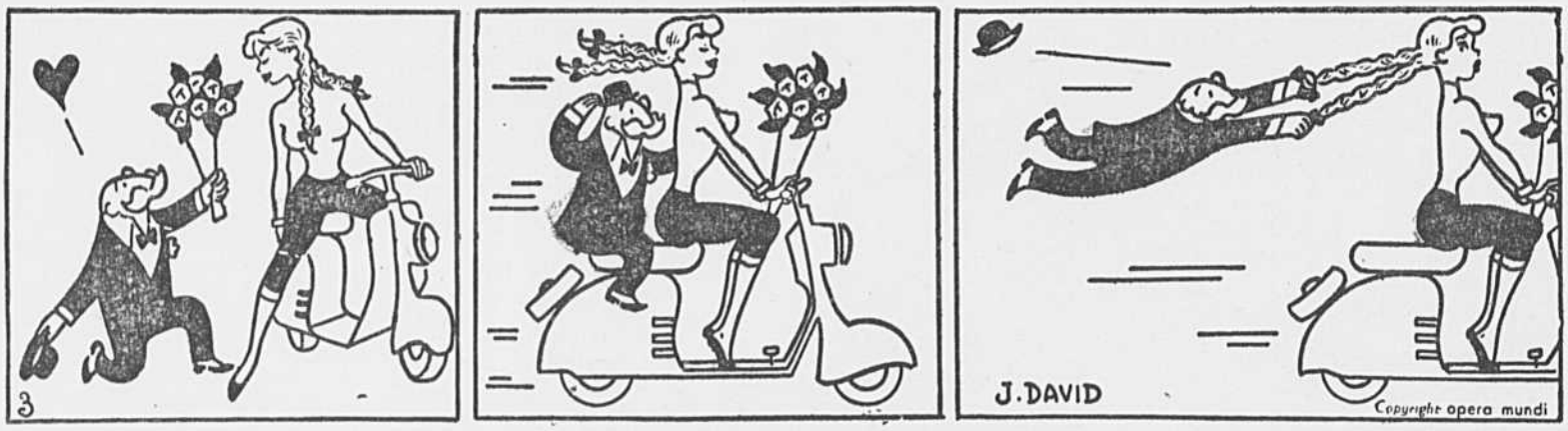
— Vous entendez ?

— Le chant des sirènes ...

A la vérité, il n'y avait point de chant proprement dit. C'était comme un choeur, composé seulement de voix féminines. On ne distinguait aucune parole, aucune syllabe précise, quoique cela donnât l'impression d'une langue étrangère particulièrement musicale.

— Il y a de la musique ...

Magnus Arking restait immobile, le regard fixe, l'oreille tendue. Un travail normal de déduction s'opérait dans son esprit. Il possédait des connaissances musicales plus étendues que Gut Larsen ou n'importe qui du *Lofoden*, capitaine compris, ce qui n'était pas difficile, et ce chant des sirènes lui rappelait vaguement quelque chose qu'il ne pouvait encore définir ...



— Cela vient de loin ... murmura Gut Larsen.

— De l'autre bout du bateau ...

—Quel bateau ?

— Eh ! ... de l'iceberg, si vous préférez ! ...

Le jeune radio écoutait toujours, paupières mi-closes. Il y avait une étroite couchette de fer, dans la cabine, sur laquelle il s'était assis, aux côtés de son compagnon d'aventures ...

— Mais je connais cela ! ... s'écria-t-il soudain. C'est une très vieille romance napolitaine, une cantate de ...

Il bondit sur ses pieds, avec un rire nerveux :

— Sommes-nous stupides, Larsen ! ... Ce que nous entendons là, c'est un poste de radio, tout simplement ! ...

— Comment ?

— Mais oui, je vous assure ... Oh ! ... vous pouvez vous fier à moi ! ... C'est une émission des Choeurs Féminins de Mina Galori, de la Scala de Milan ... Voilà tout ...

Un long silence suivit cette déclaration, durant lequel les voix lointaines et tendres continuèrent de se faire entendre. Puis, le second du *Lofoden* soupira, rassuré :

— Encore un mystère d'éclairci ! ... A la bonne heure ! ... Moi, je n'aime pas le surnaturel, et les gens de mer sont trop enclins aux anciennes superstitions. Témoin ce marin de la Terre Alexandra qui, évidemment, perçut vaguement, comme nous, la radio, au moment où sa baleinière sombrait ...

Magnus Arking répliqua d'une voix grave :

— D'accord. Et je suis de votre avis ! ... Mais ne croyez-vous pas, Larsen, qu'il vaudrait peut-être mieux pour nous, en définitive, un vaisseau-fantôme et des sirènes plutôt que ce qui nous attend ici ?

— Sait-on ? Il est évident que l'on ne se donne pas la peine de « construire » un faux iceberg pour rien ! ...

Ils redevenaient eux-mêmes, prêts à tout affronter. Leurs pensées émues allaient au bon capitaine Jerkins, qui devait tellement se lamenter sur leur sort ! ...

... Près de deux heures s'étaient écoulées, maintenant, depuis qu'ils avaient été kidnappés par l'iceberg-fantôme. Leurs vêtements avaient séché, en partie, et ils s'en trouvaient réconfortés.

Ils poursuivirent leur bavardage, faisant le point :

— Comme vous le disiez tout à l'heure, nous sommes en l'an de grâce 1953, où l'on peut s'attendre à tout ! ...

— En tout cas, du moins avons-nous la certitude de ne pas rencontrer de sirène, et ...

La fin de la phrase resta dans la gorge de Gut Larsen. Il se leva brusquement, ainsi que le radio. Tous deux restèrent là, bouche bée, presque tremblants, croyant rêver devant un tel démenti de leurs propos ! ...

Sans bruit, la porte venait de s'ouvrir, mais ce n'était pas l'un des marins noirs qui entrait : c'était une femme.

Elle était étrangement belle, aussi belle que les antiques sirènes de la mer et des brumes ! ...

Elle fit deux pas dans la cabine, sans repousser la porte derrière elle. Ils la contemplaient, ébahis, loin de tout, hors du monde ! ...

IV — Le docteur Nilus, homme d'ailleurs ...

ET, toujours, ils la regardaient, quoiqu'ils la connussent mieux à présent. C'était la troisième fois qu'elle leur rendait ainsi visite, et cela faisait le troisième jour qu'ils étaient captifs de l'iceberg-fantôme.

C'était une fille du Nord, avec des cheveux d'une blondeur presque blanche, des yeux clairs. Elle parlait plusieurs langues nordiques, et sa voix était douce et musicale.

— Alors ? s'enquit ce jour-là Gut Larsen. Quoi de nouveau ? Est-ce que le docteur va se décider à nous voir ? ...

— Je ne sais pas. Il est très occupé ...

Il n'y avait plus de menace dans l'expression de la fille blonde ; il n'y en avait jamais eu beaucoup. Elle avait vraiment l'air d'une sirène avec plutôt, sur ses traits fins, d'une remarquable beauté, une expression d'indicible tristesse, comme si elle était prisonnière, elle aussi ! ...

Il n'y avait plus d'impatience, non plus, dans le ton qu'employait Gut Larsen. Tous deux avaient sympathisé dès la première rencontre. Une étincelle avait jailli entre eux. Et Magnus Arking, qui gardait son sang-froid, ne reconnaissait plus son compagnon, au caractère intraitable ...

Cette première fois, ils avaient, non sans véhémence, exigé des explications que la jeune fille — elle n'avait pas vingt-cinq ans — leur avait fournies avec autant de naturel que s'il n'y avait rien d'extraordinaire dans l'affaire de l'iceberg-fantôme :

— Vous avez été trop curieux, messieurs, et vous eussiez mieux fait de rester à votre bord, sans vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. C'est sur ma seule intervention que vous avez été recueillis, sauvés d'une noyade presque certaine. Parce que j'avais le remords, comprenez-vous ? — du naufrage d'une baleinière qui transportait six hommes et que nous avons, d'ailleurs sans le vouloir, coupée en deux au large de la Terre Alexandra. Voilà ! ...

— Hum ! ... Il ne nous reste qu'à vous remercier, mais ... Enfin, où sommes-nous ?

— A bord d'un ancien navire porte-avions camouflé en iceberg pour des raisons que vous n'avez pas à connaître. Nous fabriquons nous-mêmes notre glace, au cas où l'Arctique ne suffirait pas, grâce à des machines ther-

miques . . . Personne, aucun bateau ne peut nous deviner sous cette carapace de glace . . .

Elle souriait. Elle était merveilleuse et troublante . . .

Puis, elle était revenue, leur apportant leurs repas. Ils l'avaient encore questionnée :

— Nous sommes nombreux, à bord ?

— Non. Les deux matelots noirs que vous avez vus, qui suffisent à la manoeuvre, car, la plupart du temps, les courants nous transportent. Puis, moi-même, et le docteur, c'est tout, dont je suis la secrétaire.

— Le docteur ? Quel docteur ?

— Le maître du bord, messieurs, le docteur Nilus, que vous verrez bientôt.

Une certaine appréhension faisait trembler sa voix. On sentait qu'elle était presque une victime, elle aussi, malgré la situation qu'elle occupait. Par instants, des larmes embuaient ses beaux yeux . . .

— Et le chant des sirènes ?

Tournée vers Magnus Arking, qui ne s'était pas privé d'exposer ses déductions, elle avait esquissé un sourire triste :

— Monsieur a parfaitement deviné : ce n'est que la T.S.F.. Ma seule distraction, hélas ! . . . Car l'on s'ennuie, ici ; je m'ennuie à mourir, depuis des semaines que nous croisons dans l'Arctique, à la recherche de . . .

Mais elle allait, brusquement, s'interrompre.

— A la recherche de quoi ? . . .

— Le docteur Nilus est en voyage d'études. N'insistez pas ! . . . Revenons à la radio. D'après ce que vous m'avez rapporté, le hasard a voulu que ce fussent également des voix féminines, ces choeurs italiens que j'aime beaucoup, que j'entendisse en retransmission le jour du naufrage de la baleinière, ce qui a donné naissance à la légende des sirènes, dans l'esprit d'un malheureux pêcheur agonisant . . .

Ainsi, tout s'expliquait, maintenant. Du moins certaines choses. Le chant des sirènes et l'iceberg-fantôme : deux légendes anéanties. Mais quel autre mystère de l'Arctique subsistait, en regard ?

Chaque fois que la secrétaire du docteur Nilus paraissait, — et souvent elle s'attardait une heure ou deux dans l'étroite cabine qu'ils n'avaient pas quittée — Gut Larsen et Magnus Arking revenaient, en vain, sur le problème. Mais elle hochait la tête, et l'on parlait d'autre chose . . .

— Peut-on savoir votre nom, mademoiselle ?

— Je m'appelle Astrid . . . Astrid Farèges . . . Que peut vous importer ?

— Il y a longtemps que vous êtes au service du docteur Nilus ?

— Trois ans. J'étais orpheline, il m'a recueillie. J'ai toujours travaillé avec lui, dans ses laboratoires, un peu partout . . .

— Quel genre d'homme est-ce ?

— Un savant. Mais . . .

— Mais quoi ?

— Rien.

Astrid Farèges demeurait réticente. Une ombre passait sur son visage. Cette fois-ci, elle n'en avait pas dit plus long . . .

Mais, ce troisième jour où elle reparaissait devant les captifs, ceux-ci avaient décidé d'en avoir le coeur net. Et c'était Gut Larsen qui parlait, discernant bien que la jeune fille secrète l'écoutait plus volontiers :

— Voyons, Astrid, soyez raisonnable ! . . . Parlez-nous du docteur Nilus, ce patron que vous paraissez tellement redouter, dont vous avez peur, cela se voit ! . . . Pourquoi avez-vous peur de lui ?

— Je n'avais pas peur, autrefois . . . murmura-t-elle. Nous travaillions ensemble et, quoique original, il était supportable ! . . . Mais . . .

— Dites-nous tout, Astrid ! . . . Nous ne sommes pas des bandits . . . Nous vous aiderons . . .

— C'est impossible ? . . .

— Que se passe-t-il donc ?

Elle se décida, brusquement :

— Depuis quelque temps, le docteur n'est plus le même . . . Depuis que nous sillonnons l'Arctique dans cette prison de glace et de fer ! . . . Je crains que . . . qu'il ne soit en train de perdre la raison, voilà.

— Fou ! . . . s'écria Gut Larsen. Mon Dieu ! . . .

Il contemplait Astrid avec émotion, Astrid pour qui il éprouvait déjà un sentiment profond. Pauvre enfant, livrée à un dément, dans ce bateau fantastique, au milieu de l'immense solitude de l'Océan glacial Arctique ! . . . Et Magnus Arking, en silence, partageait son épouvante. La situation leur apparaissait tragique ! . . .

— Et les marins noirs ?

— Ils sont aveuglément dévoués au docteur Nilus, qui les paye grassement.

— Où va le . . . l'iceberg, en ce moment ?

— Je ne sais pas . . . Vers le Nord . . . Je vous assure que je ne sais pas exactement . . .

Une relative alliance semblait s'établir tacitement entre Astrid Fagères et les captifs de l'iceberg-fantôme, mais il y avait encore autre chose . . .

Pourquoi Astrid Fagères semblait-elle si désemparée, ce troisième jour, tremblante, comme si l'eût menacée un autre danger ?

— Il faut que je me retire, balbutia-t-elle.

— Déjà ? Non, Astrid, non, restez ! . . . Nous avons à causer . . .

— Laissez-moi ! . . . Il le faut ! . . . Je ne voulais pas vous le dire, mais. . .

— Dites, dites ! . . .

Elle était suffisamment forte pour ne pas éclater en sanglots, mais n'en valait guère mieux ! . . . Et c'est d'une voix mourante qu'elle avoua :

— Je suis ici en cachette, déjà, dès aujourd'hui. Le docteur m'a interdit de revenir vous voir. Il m'en veut d'avoir supplié que l'on vous arrache à la mer et redoute toujours avoir affaire à des espions ! . . . Il finira par vous tuer, par me tuer . . . Non, non, je ne voulais pas dire cela, excusez-moi ! . . . Je ne sais plus, j'aime mieux m'en aller ! . . .

Et elle sortit en chancelant, s'appuyant aux murs de fer, repoussant la

— Vas-y, tu n'as rien à y perdre !

porte derrière elle, laissant Gut Larsen et Magnus Arking en proie à l'angoissante perplexité que l'on conçoit.

Le drame se préparait.

Celui qui se faisait appeler le docteur Nilus et que personne au monde, en ce XXe siècle, ne connaîtrait jamais sous un autre nom, était un homme d'une soixantaine d'années, au front vaste, les yeux dévorants d'intelligence, avec une crinière de longs cheveux tout blancs, en bataille, qui lui donnait une apparence diabolique. Il était grand et maigre, presque ascétique, et des lunettes cerclées d'or chevauchaient son nez pointu.

Il travaillait dans une cabine plus vaste, mais guère plus confortable, que celle appliquée à ses prisonniers improvisés. Au reste, l'aménagement intérieur d'un navire porte-avions est souvent réduit à sa plus simple expression. Jouxtant cette cabine s'en trouvait une autre : celle qu'occupait Astrid Fagères, désormais enfermée à son tour.

Ce soir-là — car il devait faire nuit sur la mer grise et blanche — le docteur Nilus, abandonnant ses papiers, ses plans et ses cartes, pénétra en ouragan dans le refuge de sa secrétaire. Il était dans un état de nervosité extrême et commença par fermer le poste de radio d'un air furibond :

— Vous m'avez abominablement trahi ! . . . s'écria-t-il. Je vous renie, Astrid, et vous me le payerez cher ! . . . Vous n'êtes qu'une . . .

Longtemps, l'effroyable vieillard éjecta ainsi sa colère. Celle qui avait été sa secrétaire dévouée ne protestait même pas, car elle se rendait compte, avant tout, d'une chose terrifiante : c'est que le savant était devenu fou ! . . . Non pas subitement, mais lentement, insidieusement. Depuis quelque temps, elle s'était bien aperçue qu'il donnait des signes marqués de dérèglement mental ; depuis surtout qu'il s'était mis en tête de « prospecter » — à sa façon ! — l'Arctique. Il y a des êtres que le grand froid terrasse, d'autres qui contractent le scorbut et en deviennent aveugles. A chacun son destin, — et son point faible. Le docteur Nilus, lui, avait perdu la raison. Et c'était un fou qui conduisait vers le mystère des lendemains, l'iceberg-fantôme, recréé des anciennes légendes ! . . .

« Au secours ! . . . Au secours ! . . . »

A quoi ce cri eût-il servi, et qui pouvait l'entendre, hormis les ours blancs, les pingouins et les mouettes ?

— Laissez-moi ! . . . gémit Astrid Fagères, quand l'orage fut passé.

— Oui, je vous laisserai en paix, vous ! . . . admit, d'une voix soudain plus froide, le docteur Nilus. Mais les indiscrets que vous avez voulu laisser s'introduire à mon bord vont mourir . . . Adieu ! . . .

Il sortit comme il était venu, laissant la jeune fille effondrée, et regagna son cabinet de travail. Là, il convoqua immédiatement l'un des marins noirs, pour lui donner ses instructions. Subitement, il était devenu d'un calme effrayant . . . C'était lui, uniquement, qui prenait l'affaire en mains ! . . .

— Acticken, dit-il au matelot figé au garde-à-vous, plus de nourriture aux captifs.

— Bien, maître, fit l'autre, avec un accent étranger indiscernable.

— Ceci dit pour toi. Envoie-moi Moulak ! . . .

Cinq minutes plus tard, le second homme d'équipage apparaissait, si

[*Lire la suite page* 45]

Enigme criminelle

On a pendu un mort

par ALAIN ROBERT

La démonstration haineuse qui accompagna et suivit la pendaison de Cordélia Viau et de son complice, Sam Parslow, en 1899, avait eu au moins un précédent, au Canada. Trente-cinq années plus tôt, plus précisément le 24 février 1864, plus de 5,000 personnes, massées autour de la prison commune de Toronto, réclamaient à grands cris l'exécution de William Greenwood, le lâche meurtrier qu'on a appelé « la terreur de Toronto ».

On veut lyncher Greenwood

A bonne heure, le matin du jour fixé pour l'exécution, c'est-à-dire le 24 février 1864, une foule considérable s'était groupée sur la place de l'Hôtel de Ville, à Toronto. Plus l'heure avançait, plus il y avait de monde. Et tous ces gens manifestaient leur colère, leur rancune. Par la fenêtre de sa cellule, William Greenwood pouvait voir les poings cripés, brandis dans sa direction, tandis que des milliers de voix réclamaient rageusement son supplice.

Quand les officiers de justice pénétrèrent dans la cellule de Greenwood pour le conduire au bourreau, ils se trouvèrent en présence d'un cadavre. Le condamné les avait devancés : il s'était lui-même donné la mort. Il avait encore autour du cou la serviette qui lui avait permis de s'étrangler.

Grave complication.

Que faire ? Que dire à cette foule furieuse, qui menaçait maintenant d'envahir la prison pour lyncher Greenwood ?

Le Gouverneur de la prison délégua des policiers vers les manifestants pour expliquer que le condamné était déjà mort, que justice était faite. Mais on ne les crut pas. Au lieu d'apaiser le grondement de révolte qui animait tous les coeurs, les explications des policiers produisirent plutôt l'effet de l'huile qu'on jette sur un brasier ardent.

La situation était grave. A cette époque, la ville de Toronto ne comptait pas plus de 80 policiers. Et maintenant plus de 5,000 personnes s'en prenaient à eux et réclamaient Greenwood. Le Gouverneur de la prison, le Juge en chef et le Coroner tinrent conseil. Il fallait absolument faire quelque chose pour enrayer l'émeute qui grondait. Ce fut le Gouverneur qui décida.

Des charpentiers apparurent bientôt sur la place publique. Ils avaient pour mission d'y dresser un échafaud. Dès qu'on réalisa ce qu'ils étaient venus faire, les clameurs et les vociférations s'apaisèrent peu à peu.

Finalement, au sein d'un silence étonné, on déposa le corps de William Greenwood sur l'échafaud. C'est là qu'on se décida à admettre qu'il ne vivait plus.

Toute la journée durant, les curieux défilèrent sur la place de l'Hôtel de Ville, pour constater de visu que justice était faite. A la nuit, alors que les gens avaient réintégré leurs foyers, Greenwood fut inhumé dans un cimetière voisin.

Premier meurtre

L'affaire datait du début de l'année 1863. C'est alors qu'on avait trouvé Agnès Marshall, mourante, étendue sur le plancher de sa modeste chambrette. Elle rendit l'âme quelques heures plus tard sans avoir pu parler. On attribua sa mort à une hémorragie, conséquente à de sévères privations, au manque de soins et à l'anxiété. Il faut dire que la pauvre jeune fille venait de vivre des heures angoissantes. Quelque temps auparavant, en effet, elle avait donné naissance à un enfant bien qu'elle ne fût pas mariée.

On retrouva le corps de son bébé, enfoui dans la neige, tout près de la maison où elle habitait. Le petit était mort également. Des traces de gros doigts sur son cou indiquaient, hors de tout doute, qu'il avait été mortellement et criminellement étouffé.

Deuxième meurtre

Un matin d'avril, vers trois heures, les pompiers de Toronto accouraient combattre un commencement d'incendie au numéro 154 de la rue Sayer. Dès que la fumée se fut dissipée et qu'il fut possible de pénétrer dans la chambre où l'incendie avait originé, on se trouva en face d'un tableau saisissant d'horreur. Car il y avait une personne dans le lit, une femme, et elle était morte. Du sang sur ses vêtements et sur les meubles indiquait qu'il y avait eu lutte. Les empreintes de gros doigts sur le cou de la défunte prouvaient qu'elle avait succombé à la strangulation.

Un gros et superbe chandelier de bronze fut bientôt découvert en dessous du lit. On sait maintenant comment l'incendie avait débuté. Le sergent-major Hastings, qui dirigeait l'enquête, ne doutait plus qu'il se trouvait en présence d'un assassinat. Et le meurtrier avait tenté de faire brûler sa victime dans l'intention évidente d'effacer toute trace de son crime.

Bientôt on trouvait le corps d'un bébé dans une armoire. Il avait été étranglé à l'aide d'un foulard.

Une voisine identifia la morte comme étant Catherine Walsh. C'était une personne paisible et gentille. Elle n'était pas mariée, mais on savait qu'elle était mère. Des hommes la visitaient fréquemment.

Deux d'entre eux semblaient ses préférés. C'était un monsieur McNulty et un certain monsieur Green. L'enquête policière se concentra d'abord sur ces deux hommes. McNulty établit un alibi irréfutable. On ne put mettre la main sur Monsieur Green.

Troisième meurtre

Quatre jours à peine après la mort de Catherine Walsh, on trouvait une autre morte dans un terrain vague, rue Green, près de la rivière Don. L'autopsie révéla que cette dernière victime avait été criminellement assaillie, puis cruellement battue à mort. Son meurtrier lui avait massacré la tête au point de lui en extirper un oeil.

C'en était trop ! La terreur s'empara de toute la population torontoise. Les femmes n'osaient plus sortir seules en dehors de leurs demeures. Le soir on barricadait toutes les portes.

Le livre accusateur

Plus la terreur générale s'accentuait, plus on exigeait de la police la solution de l'énigme et l'arrestation du meurtrier. Toujours en charge de l'enquête, le sergent-major Hastings redoubla d'ardeur. Puis, tout-à-coup, il découvrit un livre dans la maison où Catherine Walsh avait trouvé la mort.

Le volume avait pour titre : "Ten Thousand a Year". D'autres auraient pu n'attacher aucune importance à ce livre. Le sergent-major Hastings fit immédiatement un rapprochement avec une affirmation de Madame Duckettt, la voisine de la victime, et qui la connaissait bien. Madame Duckett avait

DIS-MOI TON NOM... je te dirai qui tu es

ROGER

Les Roger sont gens réalistes, friands de logique, qui considèrent toutes choses sous l'angle de leur utilité pratique et s'entendent parfaitement à amener l'eau à leur moulin.

Ennemis de la chicane, ils ne sont, cependant, pas disposés à céder leurs droits ni à abandonner leurs idées, mais leur ténacité est à forme résistante ; ils attendent que la bourrasque soit passée, puis reprennent leur marche.

Très aimants, au fond, et même assez enthousiastes, ils ne perdent pourtant pas leur temps en démonstrations qui leur paraissent superflues.

ROLAND

Impossible de porter ce prénom sans avoir constamment présent à esprit l'exemple du paladin ! Aussi, les Roland doivent-ils être chevaleresques, vaillants, ardents, fiers, amoureux, loyaux. Pas toujours très prudents et aucunement rompus aux roueries, aux finesses diplomatiques.

ROMAIN

Comme les Romains de l'Antiquité, leurs modernes descendants sont des caractères bien trempés, braves, amoureux de l'ordre et de la discipline, doués d'une grande énergie physique et morale ; non pas dénués de coeur, mais tenant à honneur de ne pas trop étaler leurs sentiments et de donner toujours en eux le pas à la raison.

ROSALIE

En dépit de l'étymologie de leur nom et de l'exemple de leur patronne, les Rosalie n'ont pas la grâce ni l'amour de la solitude comme caractéristiques. Ce sont plutôt de bonnes filles, serviables, jamais embarrassées, ne prenant pas des airs éthérés et qui ignorent totalement la pose et la vanité.

Les Roselyne sont plus fines, plus distinguées, plus prétentieuses aussi peut-être que les Sosalie. Capricieuses et quelque peu tyranniques, elles sont si séduisantes que leurs victimes mêmes implorent comme une faveur le droit de s'empresser à satisfaire leurs fantaisies les plus imprévues.

ROSE

Les Rose ne sont pas aussi « fragiles » que le laisse supposer leur prénom ; au contraire, ce sont souvent des femmes sérieuses, réfléchies, tenaces, patientes, très aimantes et très dévouées, mais qui ne sont pas victimes de passions violentes. Elles ne s'autorisent pas, non plus, des épines de leur homonyme fleuri pour être pointues, jalouses ou rancunières ; cependant, elles ne manquent pas d'amour-propre, seulement celui-ci n'est pas à forme de vanité.

Les Rosine sont plus fines, plus plaisantes, peut-être et moins positives, moins femmes d'intérieur.

déjà affirmé que Catherine Walsh ne savait pas lire.

Il y avait de plus une inscription sur la première page du volume, un nom plutôt : William Greenwood. L'individu était déjà connu de la police. On l'avait interrogé avec d'autres hommes après la mort de la jeune fille. Car il comptait au nombre des familiers de Catherine Walsh.

« Ne serait-il pas le mystérieux Monsieur Green, qui semble s'être volatilisé depuis le crime ? » se demanda le sergent-major Hastings. William Greenwood fut immédiatement arrêté. ne semblait relier directement le prévenu de la mort de Catherine Walsh. On l'accusa du meurtre de Catherine Walsh.

Premier procès

Plusieurs témoins, qui avaient déjà rencontré le mystérieux Monsieur Green, soit en compagnie de Catherine Walsh, soit près de son domicile, reconnurent ce personnage dans l'accusé. La Couronne établit même que William Greenwood avait loué la petite maison où vivait la victime au moment de sa mort.

Aucune preuve formelle cependant Aussi les Jurés rendirent-ils un verdict de non-culpabilité.

Deuxième procès

Cet acquittement fut bien loin de satisfaire l'opinion publique. Au contraire, on réclamait encore contre Greenwood une peine exemplaire. Car, malgré le verdict du Jury, tout le monde l'estimait coupable. On l'appelait encore « la terreur de Toronto ».

Une deuxième plainte fut donc portée contre lui. Il subit un second procès sous l'accusation d'avoir incendié la demeure de Catherine Walsh. Cette fois, il fut trouvé coupable et condamné à sept ans de pénitencier.

Troisième procès

Mais ce n'était pas suffisant pour apaiser les esprits. On réclamait toujours la peine de mort pour Greenwood.

Il fut donc traduit en Cour une troisième fois. On l'accusa d'avoir assassiné le bébé d'Agnès Marshall.

La preuve fut concluante sur cette dernière accusation. Elle justifia un verdict de culpabilité. La pendaison du coupable fut fixée au 24 février 1864. Mais on sait déjà que ce fut un cadavre qu'on porta sur l'échafaud ce jour-là.

A. R.

L'ICEBERG DE L'EPOUVANTE

[*Suite de la page 43*]

semblable à l'autre que tous deux semblaient être des frères jumeaux.

— Moulak, Mlle Astrid ne doit plus quitter sa cabine, et je lui porterai moi-même ses repas.

— Bien, maître, fit l'autre, de la même façon que le précédent, avec un accent peut-être différent, peut-être identique.

— Tu t'occuperas des deux captifs : ces hommes doivent disparaître. Te reste-t-il des grenades G. ?

Moulak, impassible, eut un geste d'assentiment, et le docteur Nilus ricana :

— Je ne sais point de plus parfait gaz asphyxiant que nos grenades G., n'est-il pas vrai, Moulak ? On passe de vie à trépas sans que nulle porte s'ouvre jamais, et l'on franchit le Styx sans s'en apercevoir. Compris ?

— J'ai compris, maître ! . . . Ce sera fini demain.

Et Moulak sortit à son tour, rejoignant son collègue dans le poste d'équipage exigü qui leur était réservé.

Alors, le docteur Nilus se renversa, une minute, sur son fauteuil, avec une expression de visible satisfaction. Il était bien débarrassé des importuns, désormais . . . Car, insoucieux des larmes et du chagrin d'Astrid, dernière sirène, il venait de condamner à la mort la plus lâche qui fût les naufragés du *Lofoden*, promis ainsi à une sorte de four crématoire de l'Arctique . . .

Pendant ce temps, l'iceberg-fantôme, remontant sans peine des courants contraires et prêt à fendre de son étrave artificielle les glaces unies du *pack*, poursuivait sa route vers le Pôle Nord, centre désaxé du Monde du XXe siècle ! . . .

V — La vengeance des glaces

LE temps ne se comptait plus, ne se mesurait plus. Les heures passaient, interminables, à bord de l'iceberg truqué, comme dans un sous-marin. Astrid Farèges, jusqu'alors assez tranquille, sentait le découragement l'envahir, n'écoutait même plus la radio ! . . .

Quant aux deux hommes du *Lofoden*, il se passait en eux quelque chose d'étrange. Depuis quarante-huit heures, on ne les alimentait plus, et ils se sentainet défaillir. De même éprouvaient-ils des troubles indiscernables, tandis qu'un brouillard très léger filtrait dans leur cabine . . .

— Ça ne va plus du tout, lieutenant ! . . . Est-ce que ce fou va maintenant nous enfumer comme des lapins ? disait Magnus Arking.

— Je crains que ce ne soit autre chose de plus grave encore, répliqua Gut Larsen. Et que notre prison ne se transforme tout doucement en chambre à gaz . . .

— Mais c'est horrible ! . . . Ça ne se passera pas ainsi ! . . . Il faut sortir d'ici ! . . .

A dater de cette minute, tous les efforts des deux hommes tendirent à tâcher de recouvrer leur liberté. Ils se savaient peu surveillés de l'extérieur, et n'ignoraient pas que les marins noirs vaquaient à leur travail. Dès lors, avec de multiples précautions, usant de moyens de fortune, ils s'employèrent à dévisser leur serrure. Cette tâche allait leur demander cinq heures d'un labeur qu'ils n'avaient guère la force de donner.

— Je n'en puis plus ! . . . gémissait le radio. Ce qu'on respire ici est insupportable . . .

— C'est un gaz d'asphyxie lente, il n'y a pas à s'y tromper . . . Hâtons-nous ! . . .

Ils ahanaient sous l'effort, les paupières cuisantes, aveuglés par les larmes, suffoquant ! . . . Et comme ils allaient toucher au but, le premier, Magnus Arking se laissa choir sur le sol. Gut Larsen résista encore une heure, puis dut, à son tour, renoncer. Il s'abattit en gémissant aux côtés de son compagnon . . .

Pendant ce temps, le docteur Nilus apportait son repas à celle que, dans sa folie, il considérait désormais comme une ennemie. Astrid se faisait suppliante :

— De grâce, Docteur, ayez pitié ! . . . Moulak m'a dit que vous vouliez supprimer les captifs et . . .

— Oui ! . . . Ils sont en train de mourir, à petit feu . . . Voulez-vous les voir ? Venez ! . . . Venez donc les voir, ma chère ! . . .

—Vous êtes un monstre ! . . .

Elle le suivit en chancelant, animée de l'espoir qu'elle parviendrait peut-être à le fléchir . . . Mais ils n'avaient pas fait dix pas dans le couloir que la catastrophe se produisit, aussi brusquement qu'un coup de tonnerre ! . . .

Il y eut soudain un choc formidable, qui les jeta à terre, brutalement. L'ancien porte-avions craqua dans toute sa membrure. Des torrents d'eau l'envahirent, dans un grondement, achevant de disjoindre les tôles. Ce fut terrible ! . . . Le navire s'inclina . . . Assommé par une poutre de fer, l'un des marins noirs — Acticken — fut entraîné dans la mer froide et disparut sous leurs yeux épouvantés, tandis que Moulak hurlait, défiguré :

— Nous avons été heurtés par un iceberg ! . . .

Et c'était bien la tragique vérité. En moins de temps qu'il n'en faut pour la relater, la catastrophe avait eu lieu. Elle était irrémédiable. Les glaces se vengeaient ! . . . Un fantastique iceberg, un vrai, aussi gros que l'iceberg-fantôme, venait de heurter celui-ci de plein fouet ! . . . Une énorme voie d'eau s'était ouverte, puis d'autres brèches encore . . . Rien ne pouvait enrayer le fléau liquide ! . . . La mort entrait à gros bouillons ! . . . A son tour, le porte-avions truqué était coupé en deux ! . . .

Astrid Farèges se redressa, ruisselante, hébétée. Le docteur Nilus ne s'occupait plus d'elle, ni de personne, criant désespérément :

— Nous coulons ! . . . Nous coulons ! . . .

Un torrent bouillonnant les rabattit, tous deux, dans une direction différente. Ils ne devaient jamais se revoir ! . . . Astrid se sentit emportée et ne résista plus. Au même instant, la voix de Gut Larsen hurla à ses oreilles :

— Astrid ! . . . Courage ! . . .

Que se passait-il ? Les deux prisonniers surgissaient comme des diables, de l'eau jusqu'à la poitrine. Ils avaient été littéralement projetés hors de leur cabine, « soufflés », la pression des flots achevant leur travail de désagrégation de la serrure, les délivrant *in extremis*. Mais leur sort n'en était pas moins tragique. L'imminence du danger les libérait aussi des effets pernicieux des gaz.

Comme dans un cauchemar, Astrid se sentit entraînée, emportée par les deux hommes qui gravissaient maintenant l'échelle de fer conduisant sur le pont, échappant aux flots furieux. Le docteur Nilus les avait précédés : mais à peine le dément atteignait-il le pont truqué qu'une énorme masse de glace s'abattait sur lui. Il battit l'air de ses bras et tomba dans la mer glaciale, désormais son tombeau.

L'iceberg-fantôme s'enfonçait rapidement. Il n'était plus qu'une masse, étrangement désagrégée, de fer et de glace, une fantastique épave. Il devait couler une demi-heure plus tard, et ce n'est que cinq minutes avant que Moulak, qui avait pu rejoindre Astrid et les deux hommes, cria :

— Un navire, un navire ! . . .

. . . . . .

Astrid Farèges et ses trois compagnons ne durent leur salut qu'à la présence providentielle, dans ces parages, du bateau brise-glaces *Arkangelsk*, qui regagnait sa base du Spitzberg, où il les déposa. Du pont de ce bâtiment, ils virent s'engloutir dans les flots ce qui restait du porte-avions camouflé, qui avait été, un temps, l'iceberg-fantôme. La jeune fille, tremblante, passa la main sur ses yeux, évoquant la dépouille mortelle du docteur Nilus.

— Comprenez-vous ? expliquait-elle. Le docteur Nilus explorait en secret l'Arctique à la recherche d'îlots pouvant devenir des bases aériennes possibles . . . Il espérait aussi trouver des gisements d'uranium.

— Paix à ses cendres ! . . . conclut Magnus Arking.

Bientôt, l'on retrouverait le *Lofoden* et le capitaine Jerkins, quelque part au Groënland, et la vie reprendrait. Quant à Moulak, qui n'intéressait personne, il gagna du Spitzberg, un continent de son choix, et nul n'en entendit plus parler.

Gut Larsen et Astrid Fagères devisaient tendrement, les mains nouées :

— Ce que je vais faire maintenant ? répondait Gut Larsen à une question de la jeune fille. Retrouver le *Lofoden*, évidemment ! . . . Néanmoins, il se pourrait bien qu'un jour je renonce — qui sait ? — à la marine marchande, si quelqu'un me retenait à terre . . . Qu'en pensez-vous, Astrid ?

Il se penchait vers elle, et la mer, peuplée de glaces errantes, était féerique, d'une blancheur de conte de fées . . .

Pour toute réponse, elle l'embrassa.

ANDRÉ MAD

Enigme criminelle

Les contrebandiers espagnols

par ALAIN ROBERT

Vers le milieu de l'été 1923, un client de choix descendait au plus fastueux hôtel de Montréal, le *Ritz Carlton*. Sur le registre, il inscrivait, avec des paraphes enguirlandés : *C. A. Robino, Kanzas City, Missouri*. Le nombre de ses malles impressionnait presque autant que la générosité de ses pourboires. « Un Américain de classe et multimillionnaire ! » chuchotait-on dans le service.

Une fois dans sa chambre, M. Robino n'avait allumé un odorant cigare que depuis quelques instants, quand on frappa à sa porte. Il s'empressa d'admettre deux hommes. Il les attendait. C'était Marcel LeBron, un individu d'origine française, et qu'il connaissait bien. L'autre était encore un inconnu amené par LeBron. Mais c'était une personnalité de marque : Senor Miguel Maluquer, le consul d'Espagne à Montréal. Maluquer extériorisait également de la classe et de la dignité.

Le sujet de conversation en indiquait moins. Il s'agissait d'importer au Canada des drogues et des alcools de contrebande.

Senor Maluquer possédait des relations utiles à Barcelone. A Montréal, il se faisait fort de leurrer les douaniers.

Marcel LeBron avait désigné Robino à son compère Maluquer comme un des plus grands distributeurs de drogues de toute l'Amérique du Nord. Il possédait en outre beaucoup d'argent. C'était donc un acheteur très puissant et très intéressant.

Maluquer et le riche Américain s'entendirent bientôt à merveille sur toute la ligne, sauf sur la question des paiements. Maluquer exigeait d'être payé d'avance, mais Robino trouvait le procédé trop risqué.

LeBron, qui les connaissait tous les deux, offrit alors une suggestion de nature à régler la question à la satisfaction de l'acheteur et du vendeur. C. A. Robino pourrait aller en Espagne et rencontrer personnellement les fournisseurs de Maluquer. Il se rendrait ainsi compte des possiblités d'achat et des procédures d'expédition. S'il en était satisfait, il n'hésiterait pas à souscrire aux conditions posées. Senor Maluquer et C. A. Robino tombèrent d'accord. On fixa un nouveau rendez-vous, au même endroit, pour le 9 août suivant. Puis on se sépara après que M. C. A. Robino eut traité royalement ses visiteurs avec un excellent repas.

L'entretien d'août cimenta encore plus étroitement les relations de C. A. Robino et du Senor Maluquer. Celui-ci invita LeBron et l'Américain à ses propres bureaux, au numéro 1409 de la rue Peel. Robino y fit la connaissance du Senor Tey de Torrents, l'agent qui se chargeait, grâce à des complicités de l'intérieur, de faire franchir sans encombre les douanes canadiennes aux marchandises importées par l'entremise du consul espagnol.

Quand l'Américain quitta ses nouveaux amis pour aller passer quelques jours aux Etats-Unis, il promit de revenir le 21 du même mois. Senor Maluquer lui remettra alors un visa pour l'Espagne et certaines lettres de recommandation pour des compatriotes de Barcelone.

Tout comme prévu, C. A. Robino s'embarqua finalement à Boston, à bord du *S. S. Lancastrian*, en route pour Londres, Paris, Marseille et Barcelone.

— Et dire qu'à la maison il ne porte jamais autre chose que du bleu marine !!

A Barcelone

Comme il se devait, le richissime M. C. A. Robino s'inscrivit à l'Hôtel *Ritz*, à Barcelone. Peu après son installation, il y fit la connaissance du capitaine Parker, un riche globe-trotter anglais. Bien qu'ils ne fussent pas engagés dans les mêmes entreprises, les deux hommes sympathisèrent rapidement. On les vit ensemble.

Mais ce n'était pas pour perdre son temps en conversations avec le capitaine Parker que C. A. Robino avait fait le voyage à Barcelone. Grâce aux lettres d'introduction du Consul espagnol à Montréal, le contrebandier américain entra en relations avec le Senor Fringuelli et son neveu Max, car le premier ne parlant ni ne comprenant l'Américain, Max servait d'interprète.

Les pourparlers débutèrent lentement toutefois, dans une atmosphère de réticences, qui impatientaient l'Américain, habitué à conclure ses affaires rondement.

C. A. Robino éprouva une première déception quand Senor Fringuellli lui annonça qu'il n'était pas possible d'exporter des drogues pour le moment. Des chambardements survenus dans la politique intérieure du pays avaient paralysé le commerce des stupéfiants. Il fallait attendre. Il n'en était pas ainsi pour l'alcool et les vins cependant. Senor Fringuellli se faisait fort d'en expédier au Canada autant que l'Américain en désirerait. Ce n'était pas tout à fait ce que M. Robino était venu chercher à Barcelone. Mais on lui présenta qu'il pouvait réaliser d'immenses bénéfices dans le commerce de l'alcool et, faute de mieux, il se laissa tenter, pour une fois au moins.

Les conditions de Senor Fringuelli satisfaisaient M. Robino. Il acheta 50 caisses d'alcool, devant être expédiées sous l'étiquette d'huiles d'olive. Il versa 50 pour cent du prix entre les mains du vendeur. L'autre moitié serait déposée à la banque du Senor Fringuelli. L'Espagnol ne pourrait toucher cet argent qu'en exhibant au président de l'institution des connaissements en bonne et due forme, attestant que la marchandise se trouvait déjà à bord d'un transatlantique, en route pour l'Amérique.

A Tarragone

L'affaire finalement conclue, Senor Friguelli, gratifiant l'Américain de toute sa confiance et de sa plus haute estime, insista pour l'amener à Tarragone. Là, il ferait la connaissance du banquier de l'Espagnol, d'un noble de ses parents et d'autres personnages éminents.

Cette visite s'avéra très intéressante pour C. A. Robino. Car il rencontra d'autres membres importants du groupe des contrebandiers. On festoya, on s'amusa, on parla affaires. C. A. Robino quitta finalement l'Espagne enchanté et promit de placer des commandes très importantes, si la première expédition s'accomplissait sans encombre.

Délais

De retour à Montréal, M. C. A. Robino se mit immédiatement en relations avec l'agent Tey de Torrents. Celui-ci commença par lui donner de bonnes nouvelles. Mais bientôt des complications surgirent. De Torrents devint évasif sur la date de l'arrivée de l'alcool. Senor Miguel Maluquer évitait maintenant l'Américain. On alla même jusqu'à questionner celui-ci sur ses relations avec le capitaine Parker à Barcelone. On semblait croire, à Montréal et à Barcelone, que cet Anglais ne fût un agent déguisé du Service Secret anglais. Mais Robino réussit à rassurer son monde. Il n'avait pas connu Parker intimement, assura-t-il, mais il était convaincu de sa neutralité.

Incident

Pendant ces délais, LeBron faisait la navette entre acheteur et vendeur, cherchant à sauvegarder et entretenir leurs bonnes relations.

Puis l'alcool arriva. Tey de Torrents annonça joyeusement la nouvelle à C. A. Robino, qui s'impatientait de plus en plus. Il n'y avait plus maintenant qu'à attendre les procédures à la douane.

Une difficulté surgit tout à coup. Une caisse d'huile d'olive répandait une odeur d'alcool. On fit venir l'agent de Torrents. Il imagina une histoire. Finalement, après d'habiles pourparlers, il put prendre possession de l'expédition au nom de son client Robino.

Arrestations et procès

C'est alors que la Gendarmerie Royale Canadienne procéda à l'arrestation du consul espagnol Miguel Maluquer, de Tey de Torrents et du douanier A. Vincent. Tous les trois furent condamnés à des peines de prison.

Miguel Maluquer tenta de se retrancher derrière l'immunité diplomatique. Mais son propre pays, dument informé de sa conduite au Canada, l'abandonna à son sort.

La preuve contre les contrebandiers fut offerte par C. A. Robino lui-même, qui n'était nul autre que le sergent-détective C. A. Brown, puis par le pseudo-capitaine Parker, en réalité le sergent Salt, deux officiers de la Gendarmerie Royale Canadienne. Marcel LeBron était un agent secret du même corps policier.

N.D.L.R. : les noms de LeBron et de Fringuelli sont fictifs.

ALAIN ROBERT.

[*Suite de la page* 38]

quand il y avait tout près d'elle un brave garçon, pas trop bête, qui ne demandait qu'à la servir et à l'adorer. Enfin. ne récriminons pas. La situation est claire. Le Sernin Hourtouse ne compte guère, puisqu'il s'est toqué de cette Liliane et qu'il n'en démordra pas. Tôt ou tard, il faudra bien que Lola se résigne. Nos affaires s'arrangeront.

— Surtout si vous aidez à arranger les nôtres, riposta Suavita avec à-propos. L'important est de mettre une fois pour toutes cette fille hors de notre chemin. Après. les choses iront toutes seules, pour vous et pour nous. Vous pourrez compter sur notre reconnaissance.

— Y compter et boire de l'eau claire ! gouailla Carlo, sarcastique. Je ne risquerai pas de m'enivrer. Vous me croyez plus jeune que je ne suis... Non, chère amie, je ne vous prêterai pas mon concours sans de sérieux gages. Ce serait par trop idiot ! Liliane Morestac n'est-elle pas la sérieuse barrière entre Lola et le docteur Hourtouse ? Qui me dit, si j'avais la sottise de vous aider à le supprimer, que ce Sernin, séparé pour jamais de sa chère fiancée, ne se mettrait pas à aimer Lola ? Il pourrait, tout moins, se résigner à l'épouser et moi, je serais chocolat... Ce n'est pas ce que je souhaite et je serais par trop naïf de vous donner une chance de voir les choses s'arranger ainsi. Parlons net. Lola veut-elle, dès maintenant, me donner sa parole de m'épouser si je vous débarrasse de la Liliane ? Pouvez-vous obtenir cela d'elle ? Si oui, marché conclu. Sinon, serviteur. Tirez-vous d'affaires sans moi.

— Allez donc au diable ! cria l'aventurière, impatientée. Vous demandez l'impossible... Au moins pour le moment.

— « Demain on rasera gratis », ricana Carlo. La seule chose que je puisse m'engager à faire, et ceci pour vous donner une preuve de ma bonne volonté et de mon savoir-faire, c'est de m'occuper du Sernin. Celui-là, je lui réglerai son compte avec plaisir. Après... mais après seulement, je m'occuperai de Liliane, si vous le désirez encore.

— Il sera trop tard. C'est par elle qu'il faut commencer. Vous ne comprenez donc rien ? Elle est libre, elle est à Touolouse... C'est la fille de Pierre Morestac. Comment ! ayant retrouvé son fiancé et n'ayant plus aucune raison de se cacher sous le nom de Lily Merveille, ne se mettrait-elle pas en quête de son père, ne fût-ce que pour en obtenir l'autorisation d'épouser Sernin Hourtouse ? Elle y sera aidée par un certain Bout-de-Ciné, artiste de cinéma, qui a été, je le sais, l'auteur de tous nos déboires. Tant pis si vous refusez de m'aider ! J'agirai seule. Mais je vous promets bien qu'avant peu Morestac n'aura plus de fille autre que la mienne ! Croyez-vous que je sois femme à me laisser dépouiller ?

— Moi non plus ! grommela Carlo. Et c'est pourquoi je tiens à prendre mes précautions. Serait-ce tellement difficile de faire comprendre à votre fille que son véritable intérêt est là ?... Et que. si elle ne s'entend avec nous — c'est-à-dire avec moi — je puis ruiner vos projets à l'une et à l'autre ?... Je n'aurais qu'un mot à dire à Morestac ! Je vous tiens.

— Imbécile ! éclata Suavita. Ce petit jeu n'est plus possible. Ce que vous voudriez révéler, Morestac le sait !

— Il sait ?... Il sait que Lola n'est pas sa fille ? s'exclama Carlo, stupéfait et sceptique. Qui donc le lui a dit ?

— Ses yeux, répondit Suavita. Il a retrouvé la vue.

— Oh ! s'écria Carlo, c'est donc pour cela qu'il allait tous les jours à cette clinique ?... Ce serait donc un tour de ce maudit Sernin Hourtouse ?...

— Peu importe ! Vous voyez que cela vous désarme et que vous avez cessé de nous tenir... comme vous l'affirmiez si aimablement et avec tant d'ingratitude !

— Morestac y voit et il sait tout ! répétait Carlo, atterré.

Mais une objection lui vint à l'esprit.

— Et il ne vous a pas mises toutes les deux à la porte ? questionna-t-il avec une parfaite incrédulité.

— Vous voyez bien que non ! répliqua Suavita, en haussant les épaules. Il nous conserve... ou, plus exactement, il conserve Lola.

— A quel titre ?...

— Mettons à titre de fille adoptive, répliqua Suavita, en souriant, bizarrement.

Les yeux du bohème la scrutèrent.

— Vous ! gronda-t-il, vous seriez capable des pires canailleries !...

— En est-ce une que de vouloir assurer l'avenir de ma fille ? demanda agressivement l'aventurière.

— Je vous comprends, ricana Carlo, au coeur de qui s'éveillait une jalousie nouvelle. Le Sernin ne compte guère, n'est-ce pas ?... Vous pensez avoir beaucoup mieux ! Et vous seriez toute disposée à prêter la main à...

— Assez ! ordonna impérieusement l'aventurière. Regardez-moi dans les yeux, Carlo !... Et tâchez de comprendre une fois pour toutes votre position vis-à-vis de moi. Vous ne pouvez plus rien contre moi !... Vous ne possédez aucune preuve des accusations que vous pourriez formuler !... Tandis que moi, je n'aurais qu'un mot à dire — ou à faire dire — pour aiguiller les recherches de la police du côté de certain assassin... Est-ce compris ? Voulez-vous la paix... ou la guerre ?...

— La paix, soupira le bohème, dominé.

— Alors. cessez de contrecarrer mon jeu et de parler de me mettre des bâtons dans les roues. Laissez-moi me débarrasser de Liliane Morestac ; vous avez tout à y gagner !... En échange de votre docilité, je m'engage à continuer les mensualités que je vous sers... La bonne vie, Carlo, c'est bien quelque chose !... Et si vous avez la sottise de croire encore à l'amour, il existe assez de jolies filles qui vous aideront à oublier Lola... Est-ce convenu ?

— Oui, murmura Carlo, la tête basse.

Il sortit — mais un peu à la façon d'un fauve quittant la cage où il vient d'être fouaillé par son dompteur. Il grondait sourdement.

Suavita écouta le bruit de ses pas se perdre dans l'escalier.

— Le voilà remis au pas, murmura-t-elle. Mais cela ne signifie pas que je puisse compter sur lui. Je vois bien qu'il me faudra régler seule le compte de la petite Morestac. A l'oeuvre, Suavita !...

Elle allait se diriger vers la porte. De la pièce voisine surgit Lola, pâle, bouleversée.

— Où allez-vous, mère ?

— M'occuper de toi, comme toujours ! répondit l'aventurière, un peu interloquée.

Alors, Lola marcha vers elle.

— Je vous le défends, entendez-vous ? Je vous le défends ! Je ne veux pas que vous touchiez à un seul des cheveux de Liliane Morestac !

— Que dis-tu ?... s'exclama Suavita, stupéfaite.

— J'ai tout entendu, dit Lola sans regarder sa mère. Oui, toute votre conversation avec cet homme, ce misérable !... Et j'ai tout compris !... Oh ! mère, mère, est-il possible que vous m'infligiez une telle torture, une telle honte ?... Rougir de vous ! comprenez-vous, mère, à quel point cela me déchire le coeur ?... J'aurais tant voulu que vous soyiez une mère comme toutes les autres, tendre. aimante, mais surtout incapable de faire le mal !... Et voilà que j'apprends ces horreurs, tant d'horreurs !...

Sa voix se brisa. Elle ne put continuer. Suavita tenta de réagir violemment.

— Mais tu es folle !... De quoi te mêles-tu ?... Est-ce qu'une fille doit épier sa mère ? Je n'ai pas de comptes à te rendre ! Laisse-moi agir pour le mieux de nos intérêts à toutes deux.

— Il n'y a pas que l'intérêt ! riposta Lola. Il y a l'honnêteté, il y a la bonté, il y a l'estime de soi-même et de ceux qu'on aime !... Voilà ce qui peut donner du prix à la vie !... Ecoutez-moi : je sais que la fille de M. Morestac existe. Je sais qu'elle est à Toulouse et qu'il dépendait de vous qu'elle vînt se jeter

— Devine comment je suis descendu du toit . . . ?

dans les bras de son père !... Vous ne l'avez pas voulu... Ne parlons pas du passé. Mais, pour l'avenir, renoncez à faire du mal à cette fille... Donnez-moi son adresse. J'irai la chercher et je l'amènerai ici moi-même.

Lola poussa un gémissement et cacha son visage dans ses mains.

Suavita sentit qu'elle avait touché juste et qu'elle pouvait reprendre l'avantage.

— Tu veux donc qu'il l'épouse ?... Pauvre petite !... Vois-tu ce que tu allais faire ? Les jeter dans les bras l'un de l'autre et souffrir, comme toi seule est capable de souffrir... Qui donc t'oblige à te sacrifier pareillement ?... Laisse-moi agir, moi qui ne veux que ton bonheur !... Tu ne seras mêlée à rien... Tu ne sauras rien... Laisse-toi guider par ta mère, ma petite enfant.

« Et d'ailleurs, ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire du mal à cette Liliane !... Nous pouvons la laisser à sa vie présente... Elle est heureuse, riche, célèbre... Pourquoi vouloir lui donner davantage ?... Garde, au moins, ta petite part, ta pauvre petite part : l'affection de M. Morestac, l'amour de Sernin... Pense à ton amour, ma jolie !...

Lola pleurait doucement, sans plus

— Et tu la rendras, en même temps, à son Sernin, à ce Sernin que tu prétends aimer ? prononça lentement Suavita.

réagir. Suavita lui caressa les cheveux.

— Repose-toi, ma petite... Apaise-toi... Et aie confiance en ta mère, qui t'aime...

Elle sortit sur ces mots, sans que Lola tentât de la rappeler.

La jeune fille était tombée dans un fauteuil et y demeurait inerte, prostrée, le visage enseveli dans ses mains.

Pendant de longues minutes, elle demeura ainsi. De temps à autre un sanglot s'échappait de sa gorge aux images, tour à tour, passaient devant ses yeux... Liliane... Sernin...

Pouvait-elle ne pas jalouser l'une autant qu'elle aimait l'autre ? Pouvait-elle ne pas détester cette Liliane, dont l'existence menaçait son amour ?...

Mais en vain Suavita avait tenté de déposer dans le coeur de sa fille le poison de la haine ! La douce Lola était bien incapable de haïr... Elle se releva tout à coup, pâle, douloureuse, mais décidée.

— Je ne permettrai pas cela ! murmura-t-elle. Je ne dois pas permettre cela !

Mais que pouvait-elle faire ? Comment lutter, seule. contre les pièges que sa mère pouvait tendre ?...

Un parti s'offrait à elle. Le plus simple : courir vers M. Morestac, le mettre au courant... Mais elle ne pouvait le faire sans trahir sa mère... Ah ! si elle avait pu trouver un allié discret, sûr, fort, capable de protéger Liliane et de la ramener à son père, sans révéler l'ignominie de Suavita Mirafiore et sans obliger Lola à mourir de honte !...

Tout à coup, les traits de la jeune fille s'animèrent.

— Mais il existe, cet allié ! murmura-t-elle. C'est ma mère elle-même qui, tout à l'heure, me l'a indiqué, en prononçant son nom...

Elle parut renaître... Bondissant dans sa chambre, elle en ressorti, ayant rapidement passé un manteau et posé un chapeau sur ses boucles brunes. L'instant d'après, elle était dans la rue et hélait un taxi.

XIX — Sauvée ! . . .

On ne pouvait exercer de profession moins honorable et à la fois plus tranquille que celle dont l'affilié numéro 4 de la bande des pourvoyeurs des bouges d'Argentine tirait ses ressources.

Officiellement, au vu et su de tous les habitants du village, il n'était qu'une sorte d'intendant, régissant la propriété inhabitée appartenant à une lointaine baronne Mirafiore, que nul n'avait jamais vue et que personne ne connaissait.

A l'abri de ce prête-nom et sous son masque d'homme de confiance, l'affilié numéro 4 recevait nuitamment, le plus souvent par la voie des airs, les malheureuses victimes de la bande et les entreposait secrètement, en attendant leur départ pour l'Argentine.

Nul ne soupçonnait ses agissements, il n'avait jamais eu d'ennuis et il ne soupçonnait pas encore qu'il pût lui en venir du fait de cette dernière prisonnière, séquestrée pour faire plaisir à la « baronne » et dont on ne devait pas d'ailleurs tarder à le débarrasser.

Evidemment, il s'était bien produit des incidents qui auraient dû lui mettre la puce à l'oreille. Tout ne s'était pas passé, cette fois, aussi discrètement qu'à l'habitude. Qu'était-ce que cette histoire de gamins venus nuitamment espionner la ruine ? L'un s'était noyé, l'autre était en son pouvoir. Cela était bel et bien. Mais qu'en fallait-il faire ? Etait-il prudent de lui rendre la liberté ?...

La décision dépendait un peu de ce que lui conseillerait ses complices. Et c'était pour entrer en communication téléphonique avec eux qu'il s'était rendu dans la cave où étaient enfermés Liliane Morestac et Bout-de-Ciné.

L'aventure de la chauve-souris avait retardé l'exécution de son dessein. Mais force lui était de revenir à la charge. Le temps pressait.

Muni d'une lampe rallumée et protégée d'ailleurs par sa cagoule, il avait redescendu les marches et rouvert la porte du caveau.

Ce fut pour entrevoir une forme bondissant de l'ombre. Deux petits poings, durs comme la pierre, martelèrent son visage. Il roula sur le sol, étourdi, et ne revint à lui que pour entendre se refermer la porte du cachot, vidé de ses prisonniers, tandis qu'une voix moqueuse lui jetait cet adieu :

— A bientôt, en cour d'assises. cher monsieur Quatre... Nous vous offrons,

en attendant, un avant-goût des douceurs de la prison. Au surplus, pour recouvrir votre liberté... très provisoire... vous avez la ressource du téléphone. Prévenez vos amis de notre départ et n'oubliez pas cette chère « baronne » !...

Au moment où il le lançait, le joyeux Bout-de-Ciné n'était pas encore bien sûr que ce trait dût porter. Il ne connaissait l'existence — pour lui hypothétique — de Suavita Mirafiore que par les on-dit du pays, rapportés par l'Ecureuil. Sa complicité, aussi bien que son existence réelle, pouvait faire doute. En tout cas, le gosse ignorait complètement en quel endroit de France ou de l'étranger elle pouvait résider.

Mais il pensait qu'il est toujours bon d'inquiéter un ennemi, en lui donnant l'impression d'en savoir plus qu'on n'en sait. S'il y avait trace de vérité dans la phrase lancée au hasard, le numéro Quatre ne manquerait pas de s'en affoler.

Cette perspective amusait infiniment le jeune farceur.

— Pressons-nous, avertit-il néanmoins, en entraînant Liliane et l'Ecureuil dans le couloir du caveau. Il s'agit de sortir d'ici au plus vite. J'ignore si le citoyen d'en bas ne se trouvera pas, avant peu, en situation de signaler notre fuite et de nous faire poursuivre. Il faut au moins avoir atteint le village... où j'espère trouver du nouveau, si certaines instructions données à mon chauffeur ont été suivies.

Elles l'avaient été, jusqu'en arrivant à l'auberge vers laquelle les guidait le jeune Ecureuil, le gosse eut la satisfaction d'apercevoir son auto.

Dans la salle, outre le chauffeur, un voyageur se tenait.

— Sernin ! cria Liliane, en se précipitant dans ses bras.

•

— Les effusions sont terminées ?... demanda l'imperturbable Bout-de-Ciné, après avoir laissé aux fiancés un temps suffisant pour l'échange d'impressions et d'explications qu'ils se devaient... Bon ! On s'est bien embrassé, congratulé, excusé, compris, etc... ? C'est parfait. Alors, nous pouvons parler de choses sérieuses.

— Par exemple de la reconnaissance que nous vous devons, Liliane et moi, dit affectueusement Sernin Hourtouse.

— Inutile ! coupa Bout. Je sais à quoi m'en tenir... Je vous connais tous les deux... Et ce que j'ai fait, je l'ai fait par plaisir... Mais justement c'est une sorte de traite sur votre reconnaissance que je voudrais tirer... Voilà. Il est certain que vous allez vous marier...

— Certain ! affirma Sernin. Du côté de mes parents, pas d'opposition à prévoir. D'abord, je suis majeur et je me charge de leur faire entendre raison. Ma mère s'est suffisamment mise dans son tort pour qu'il me soit possible de lui demander une sorte de réparation... Je suis davantage inquiet de l'autorisation, encore indispensable, du père de Liliane. Comment l'obtiendrons-nous ? Il s'agirait d'abord de savoir ce qu'il est devenu.

— On s'en occupera, déclara le gosse. Ne vous en faites donc pas pour si peu. On vous a bien retrouvé vous... C'était pour le moins aussi difficile, si le hasard n'avait voulu y mettre du sien. Pour le moment, allons au plus pressé. Il s'agit de découvrir qui en veut à Liliane et pourquoi on lui en veut... Si c'est simplement la personnalité de Lily Merveille qui est en cause, le complot ourdi contre elle et les procédés employés apparaîtront monstrueux. Mais cela pourra peut-être tout de même s'expliquer... Si, au contraire, c'est bien à Liliane Morestac qu'on en a, alors il faut le savoir, découvrir la cause, le motif et les auteurs de cet attentat... qui pourrait être suivi de pas mal d'autres. Aussi, j'ai une proposition à vous faire... Il s'agit d'une épreuve à tenter pour amener nos adversaires à se découvrir... Nous allons, si vous le voulez bien, monter en auto et regagner Toulouse. Je vous expliquerai mon projet en cours de route...

•

N'ayant devant lui qu'un inoffensif appareil téléphonique, lequel intimidait infiniment moins que le visage de son interlocuteur invisible, le metteur en scène Trinola ne se gênait pas pour laisser paraître sa mauvaise humeur et apostropher l'invisible :

— Ah ! c'est toi ? vociféra-t-il en donnant immédiatement des signes non équivoques de fureur. Tu te décides à ressusciter ?... Car j'étais en droit de te croire mort... et Tournevire pareillement, qui est venu, la mort dans l'âme et l'angoisse peint sur son visage inesthétique, me narrer tes derniers exploits et les circonstances dans lesquelles tu l'as quitté pour plonger dans l'inconnu. Mais oui, mon petit vieux ! Je dis bien : dans l'inconnu... puisque tes meilleurs amis, dont j'ai la prétention d'être, demeuraient profondément ignorants de ton sort. Comme toujours, tu t'es moqué de leurs transes. Tu as agi vis-à-vis d'eux avec un sans-gêne dont tu n'es que trop coutumier... Qu'est-ce que cette façon de me planter là... et de me chiper mon interprète avec cette désinvolture que je t'ai toujours reprochée ?... Je ne dis pas qu'en l'occurrence tu aies mal agi... Pourquoi ignores-tu les drames qui se sont déroulés en ton absence ?...

« ...Non ?... Tu ne les ignores pas ?... C'est juste ! Je me rappelle maintenant ton invraisemblable apparition au studio, au moment même où on venait d'assassiner cette malheureuse qui avait essayé de doubler notre inimitable Lily Merveille... Encore un de tes méfaits, mon cher Bout-de-Ciné... C'est par ta faute que j'en avais été réduit à poursuivre mon film avec ce concours qui n'en était pas un... Passons...

« ...Tu te charges de tout expliquer ?... Tu me ramènes Lily Merveille ?... C'est parfait... Je t'attends, je t'attends...

« ...Hein ? Quoi ? Il y a un fiancé ? Il ne nous manquait plus que cela !... C'est certainement une de tes dernières inventions.. diaboliques, comme toujours. Que veux-tu que j'en fasse, du fiancé ? Une vedette !...

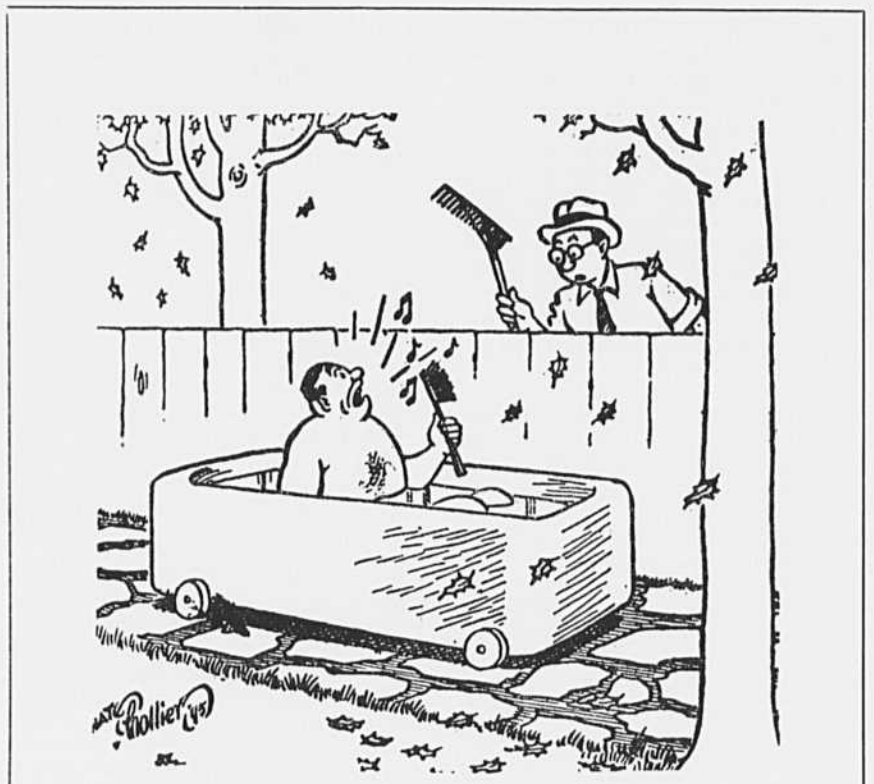
« Bon ! Je t'entends. Il ne fait pas de cinéma... C'est pire. Il va vouloir empêcher sa femme de continuer le métier. Te rends-tu compte de ce que nous perdrons ?

« Nous ne perdrons rien ? Tu me réserves une surprise ? Je veux bien te croire ! De quoi s'agit-il ? D'organiser quelque chose... un gala... avec des vedettes ? En l'honneur de Lily Merveille et avec son concours assuré ? Ce n'est pas impossible. Une publicité énorme ? D'accord. Mais ensuite ?

« Tu arrives ? Tu m'expliqueras tout ? Tout ce que tu voudras bien me dire, je suppose. Ça ne fait rien. Arrive. Je t'écouterai... comme toujours. Et comme toujours aussi, je finirai par faire ce que tu voudras. A tout à l'heure. »

Et Trinola s'épongeant le front, raccrocha le récepteur.

Il avait eu chaud. Ce sacré gosse ! Enfin, puisqu'il allait venir et tout expliquer !... Il n'y avait qu'à attendre.



— Ma femme me défend de chanter dans la maison.

Bout-de-Ciné avait repris son costume légendaire, celui que les affiches des cinémas du monde avaient popularisé.

Costume de golf, naturellement. Casquette enfoncée jusqu'aux oreilles. Air impertinent, blagueur, malicieux et hardi, presque effronté ; le type même de ce qu'on appelait autrefois, en des époques périmées, le « titi » et le « gavroche ».

Chevauchant une chaise, en face de Trinola, encoléré et abasourdi, mélange de révolte et de soumission, il achevait son exposé et l'orageuse discussion qui avait dû s'ensuivre, par un très sec ultimatum, prononcé d'une voix tranchante, mais absolument calme La voix de Bout-de-Ciné, parbleu !...

— Tu as compris ?... Voilà ce que je veux et c'est absolument de ta compétence. Tu vas m'organiser un « gala », un gala Lily Merveille, avec toute la publicité et le tamtam désirables.

« Sur les affiches le nom de Lily Merveille en lettres énormes, la vedette, la grande vedette... Je veux que nul n'ignore que, ce soir-là, elle paraîtra sur la scène en chair et en os et que tous ses admirateurs pourront la voir et l'entendre.

« Tous ses admirateurs... et aussi les autres. »

Prononcés entre haut et bas par la voix goguenarde du gamin, ces derniers mots ne frappèrent pas l'oreille de Trinola.

Il soupirait avec consternation.

— Ça va m'en donner du tintouin !

— Je t'aiderai, riposta le gosse. Si tu veux, je me charge du programme et de la mise en scène.

Atteint au vif, dans son amour-propre autant que dans son omnipotence, le cinéaste protesta d'une voix furieuse.

— Et moi alors ? Que me reste-t-il à faire ? Je ne compte plus ?

— Bon, fit le gosse conciliant, je me contenterai de te donner un coup de main dans la mesure où tu le jugeras bon. Par exemple, je puis me charger des « surprises ». Ce seront des clous ! Et puis de la salle... Tu verras ce que je t'amènerai.

Il se leva.

— On est d'accord. Au travail.

Et sur une poignée de main protectrice, il quitta l'illustre Trinola.

•

Les jours qui suivirent furent vraiment des jours de fièvre. Le programme s'élaborait — un programme monstre, sensationnel, selon le voeu de Bout-de-Ciné. Les murs se couvraient d'affiches sur lesquelles le nom de Lily Merveille se détachait en lettres colossales. Personne dans Toulouse, ni aux environs, ne pouvait ignorer le gala qui se préparait et la part qu'y prendrait la vedette.

Entre temps, les répétitions marchaient. Mystérieux, le gosse n'y faisait que de rares apparitions. Lui, qui devait être et qui avait été la cheville ouvrière de la fête, paraissait s'en désintéresser.

Et pourtant, il était loin de paraître inoccupé. Au contraire, jamais il n'avait mené une existence plus agitée, courant ici, filant là, vers de mystérieux rendez-vous, dont il ne rendait compte à personne — pas même à ses amis Liliane Morestac et Sernin Hourtouse, lesquels lui faisaient confiance, se pliaient à tous ses caprices et se contentaient, en attendant, de faire des projets d'avenir en se regardant dans les yeux et en se mangeant de baisers.

Or, un jour que Bout était venu, par hasard, à la demande de Trinola, assister, des coulisses d'un théâtre music-hall, à un numéro qui pouvait prendre place dans le programme de Trinola, il entendit un brouhaha qui le fit se précipiter...

•

Derrière le théâtre, le séparant de l'immeuble le plus voisin, une ruelle tortueuse se glissait, si étroite que deux hommes de corpulence moyenne n'auraient pu y passer de front. Accroché au mur, un réverbère archaïque, s'efforçait vainement d'une flamme clignotante, d'en éclairer l'entrée. Et, tout de suite, c'était un boyau d'ombre dans lequel Nénesse s'enfonça rapidement.

— Je dois y être, grommela-t-il.

Dans l'ombre de la ruelle, il se débarrassa de son chapeau et de son manteau et fit du tout un paquet qu'il déposa au pied du mur. Après quoi, s'étirant et faisant jouer ses muscles pour en éprouver la souplesse, il leva les bras, fit un bond, et rencontra une barre métallique à laquelle il s'accrocha.

C'était le premier barreau de l'échelle de fer scellée dans le mur du théâtre, il y monta et atteignit une plate-forme à la hauteur de laquelle s'ouvrait une étroite porte. Une négligence, qui pouvait être une complicité, l'avait laissé

entrouverte. Car Nénesse, il venait de le prouver, était un audacieux monte-en-l'air. Le costume dont il était revêtu, uniquement constitué par un maillot de jersey noir qui le moulait de la tête aux pieds et dissimulait jusqu'à son visage, le proclamait effrontément. Le couloir dans lequel il débouchait était désert.

Nénesse avait bien calculé son heure. La représentation battait son plein et tout le monde, à l'exception de ceux des artistes qui s'habillaient dans leur loge, devait être sur le plateau ou dans les coulisses. Nénesse s'orienta. Il avait dans la tête le plan qu'un machiniste trop bavard et trop ami de la dive bouteille lui avait dessiné de mémoire.

— Par ici, ce sont les loges... Là, la régie... La porte du coin, c'est le bureau du directeur. C'est là qu'est le coffre-fort auquel je viens dire deux mots. Julot m'a bien dit : « La dernière porte à droite. Je ne me goure pas. »

Confiant en la sûreté de sa mémoire et de son sens de l'orientation, il se dirigea vers la porte visée et, d'une main prudente, en éprouva le bouton. Le pène jouait aisément, sans grincement. Nénesse tira, la porte vint à lui... Alors il étouffa un juron. Une silhouette identique à la sienne se dressait et une voix furieuse s'exclamait :

— D'où sort-il, celui-là !

— Un collègue ! pensa Nénesse atterré.

Mais il n'eut pas le loisir de réfléchir, ni d'inventorier le singulier ameublement du soi-disant cabinet directorial. Le « collègue » en maillot se précipitait sur lui et l'empoignait par les épaules. Ses yeux brillaient de fureur à travers les trous du serre-tête en caoutchouc emprisonnant son crâne et moulant son visage comme un masque.

— Qu'est-ce que tu viens fiche ici ? cria-t-il en secouant Nénesse. Penses-tu me faire la pige. Tu vas voir comme j'arrange la concurrence !

Présomption. Il restait à Nénesse, sidéré par cette rencontre inattendue, assez d'instinct défensif pour qu'il fit le geste nécessaire. Se dégageant d'une souple flexion de reins, il fit un bond en arrière et projeta en même temps ses deux poings sur le visage masqué. V'l'an ! Et v'l'an ! Deux coups sourds... Puis un troisième, celui de la chute d'un corps sur le tapis — et la situation se trouva réglée.

— Après ça, j'ai plus qu'à me débiner, soupira Nénesse en promenant autour de lui des regards effarés. Où donc qu'il avait vu le coffre, Julot ? Dans un rêve ?...

Penaud, il repassa la porte... et faillit hurler de rage.

— Nom de nom ! c'est la série !...

Lui rendant impossible toute retraite, trois gaillards lui barraient le passage : un régisseur furibond qu'accompagnaient deux solides machinistes.

— Ah ! vous vous décidez ! clama le régisseur en empoignant Nénesse par un bras. Depuis qu'on vous attend ! Vous n'entendez pas le raffût qu'ils font dans la salle ?...

Tiré par le régisseur, poussé par les machinistes, Nénesse, ahuri, fut entraîné dans un escalier étroit dans lequel on le projeta.

— Ma parole ! il me prend pour artiste ! C'est marrant ! Mais qu'est-ce qu'il peut bien vouloir me faire faire ?

Néanmoins, comme ce quiproquo sauvait provisoirement la situation, il se laissa docilement installer sur un plateau de bois qu'encadraient quatre cordes tombées du cintre.

Le régisseur lui mettait dans la main un couteau ouvert.

— Prends ton linge... Et vous, les gars, envoyez le sac !

Quelque chose de sombre s'abattit sur le malheureux Nénesse et l'enveloppa comme les mailles d'un épervier. Il sentit qu'on lui liait les jambes avec une corde et poussa un hurlement qu'étouffèrent les plis de l'étoffe.

— Appuyez ! cria la voix assourdie du régisseur.

Et la plate-forme, emportant Nénesse, s'envola dans les airs.

•

— Attention ! C'est l'attraction annonça le jeune Totor en brandissant son programme.

Installé au premier rang des troisièmes galeries, il dévorait des yeux le rideau incendié par les feux rouges de la rampe.

— Ça vaut l'coup ! continua-t-il... Vous avez vu l'affiche. « L'aquarium de la mort... Le roi des plongeurs... Le nouvel Edmond Dantès... » Vous n'pigez pas ? C'est un mariolle qui va plonger, enfermé dans un sac et les jambes liées avec une corde. Vous allez le voir tomber dans la flotte !...

— Ça c'est à voir, reconnurent les voisins.

Et le rideau se leva, révélant à leur admiration impatiente un gigantesque aquarium de verre, empli d'eau, dans lequel s'abattit, en éclaboussant la scène, une masse sombre qui toucha le fond et y demeura, agitée de violents soubresauts.

— Il va sortir ! il va sortir ! criait frénétiquement Totor. Qu'est-ce qu'il attend ? Il ne peut pas couper la corde ? Il a oublié de faire repasser sa lame ?

Mais, tout à coup, les plaisanteries se glacèrent. Les soubresauts avaient cessé d'agiter le sac, qui ne renfermait plus qu'un corps inerte. Et les spectateurs criaient d'épouvante en se rendant compte qu'un homme venait de se noyer sous leurs yeux.

Leur terreur ne dura qu'un instant. Tombée du cintre, une forme svelte, moulée dans un maillot plongea soudain, se saisit du paquet inerte et remonta vers la surface, dont elle émergea au momement où le rideau tombait.

— C'était un truc ! cria Totor, enthousiasmé. Un autre truc qu'était pas su l'programme !

Rappelé à la vie, après les soins classiques, le noyé Nénesse attacha ses regards hébétés sur la face ricanante de son sauveur.

— Eh bien ! mon vieux, c'était pas la peine de prendre ma place ! Et sans autorisation, encore railla celui-ci. Tu ne sais même pas plonger ! Si c'est pour faire ça que tu m'as envoyé un marron, vrai ! t'aurais pu attendre que je te donne des leçons ! Si je n'avais pas repris connaissance à temps, tu serais resté dans le jus, mon pauvre gars !... Mais, explique-moi donc ton idée .

— Ah ! voilà, soupira Nénesse, je m'ai gouré... Nager, c'est pas mon blot ! Je venais pour un autre truc. Un truc qui se passe dans les airs... Je venais voler, quoi.

Et, pour donner à son aveu une forme aussi peu compromettante que possible, le noyé ressuscité se mit à battre des ailes dans ses bras.

Ce fut à ce moment que du groupe qui entourait l'apache, et en fendant les rangs sans aucun respect pour les personnalités présentes, surgit la silhouette menue, mais populaire et célèbre, de Bout-de-Ciné.

— Tu as de la chance de n'avoir que deux semaines de vacances. Moi, j'en ai trois ! "

Avec son aplomb habituel, il se planta au premier rang et dévisagea le cambrioleur malchanceux.

— Dis donc, le mecton, gouailla ce dernier vexé, faudrait voir à pas me charrier. T'as pas la taille.

Un murmure désapprobateur s'éleva — celui que la foule des fidèles pouvait monter, pour flétrir les iconoclastes.

— Ce mecton !... Sait-il à qui il parle, cet individu ?... C'est Bout-de-Ciné... l'illustre Bout-de-Ciné !...

Les oreilles de Nénesse étaient assez vastes pour être accueillantes à la voix populaire — en l'espèce la voix de la popularité.

— Faites excuse, rectifia-t-il avec humilité. J'savais pas, moi. Ou, pour tout dire, je vous avais pas bien reluqué... parce qu'à présent, j'vous reconnais... Non pas que j'aye eu l'honneur de vous zieuter en chair et en os. Ça ne m'était pas encore arrivé... Mais j'vous avais vu au cinéma. Vous saisissez ?

— Bien sûr ! riposta l'imperturbable gosse. Et alors ?

— Alors ? continua Nénesse, arborant un air mystérieux. Je me réjouis de la rencontre... S'pas, vous êtes bien le copain de Mlle Lily Merveille... celle qu'on a voulu zizouiller l'autre jour et qui n'a échappé de justesse, pour avoir eu le nez de se faire remplacer ce jour-là ?

— Soi-même ! répliqua dignement le gosse.

Il flairait tout à coup quelque chose d'intéressant. Affaire d'instinct. Il en avait à revendre.

Aussi, ses yeux fixés sur Nénesse, prirent une expression bienveillante.

— Ça va ! constata le « costaud ». Je sens qu'on est fait pour se comprendre... Vous êtes l'homme de la situation... Excusez...

— Il n'y a pas d'offense, assura magnanimement Bout-de-Ciné.

— Pourrais-je vous dire trois mots en particulier ? sollicita Nénesse, devenant régence.

— Trois... et même davantage...

Son geste balaya l'assistance.

— Laissez-nous seuls...

On obéit.

Il n'y avait que cela à faire.

— Tout de même, surveillez-les discrètement et appelez l'agent de service, murmura le directeur à l'oreille du régisseur. Cette histoire est moins claire que l'eau de roche et il y aura peut-être une arrestation à opérer à la fin de l'entretien.

De cette épilogue possible, le gosse ne se préoccupait guère. Il était bien sûr, lui, en dépit de sa petite taille et de l'honorable corpulence de Nénesse d'avoir en fin de compte le dernier mot et de pouvoir tenir son interlocuteur en respect.

— Venez, ordonna-t-il, en l'entraînant vers le cabinet directorial. Je suppose que vous n'aimez pas les oreilles indiscrètes ? Ici, nous causerons à l'aise.

Il s'installa dans le fauteuil — naturellement. Et il laissa l'homme debout devant lui.

Nénesse, c'était visible, ne demandait qu'à « se mettre à table », selon l'expression chère aux inspecteurs de la police judiciaire.

Le regard de Bout-de-Ciné l'encourageait dans cette heureuse disposition.

— Je vous écoute, déclara le gamin.

— Ne m'intimidez pas, supplia Nénesse. D'entendre un phénomène de votre genre, cela vous coupe l'éloquence la mieux établie. Voilà mon histoire. Elle sera brève... Donc, l'autre jour... c'était celui de ce que les « journaux » ont appelé « le crime du studio », j'métais mis dans le ciboulot de débuter dans le cinéma... Rigolez pas... J'voulais pas vous faire concurrence.

— Je ne le crains pas, crâna le gosse, avec le plus grand sérieux.

— J'pense bien, reconnut loyalement le figurant malchanceux. Pour ce qui est de mézigue, on a tout de suite reconnu que je n'avais pas la vocation... ou bien, ce qui est kif-kif, que je n'étais pas photogénique... Restez couvert... Sur le moment, j'ai pris la chose de travers... Mais, à distance, je reconnais qu'il pouvait y avoir du vrai dans l'affaire... C'est un certain metteur en scène du nom de Trinola qui a découvert ça tout seul.

— Je connais, déclara simplement Bout, lointain et dédaigneux.

— C'est un mal embouché, estima Nénesse. Avec vous, peut-être bien que ça aurait tourné différemment. J'ai dans l'idée que vous auriez mieux su vous y prendre.

— Je crois aussi.

— Enfin, ne pleurons pas. L'occasion pourra se retrouver... C'est comme qui dirait pour me mettre en train que je vous parle de ça, parce qu'il s'agit de tout autre chose. N'empêche que ça

vous explique ma présence dans les parages du studio... exactement devant, vu qu'on m'avait, sauf votre respect, f... à la porte.

— Erreur de jugement, insinua Bout, avec bienveillance. Consolez-vous en pensant qu'il y a d'autres méconnus.

— C'est ce que je pense maintenant... Mais revenons à nos mérinos, comme dit l'autre. Donc, je sors... un peu brutalement. Il n'y a pas d'offense. Tout un chacun ne peut pas avoir votre éducation.

— Vérité profonde !...

Bout commençait à s'amuser. Et la patience dont il faisait preuve, était déjà d'un véritable policier.

Les sieurs Tricasse et La Pomme en eussent-ils été capables ?

— A la porte du studio, qu'est-ce que je trouve ? reprit le « costaud ».

— Pas un portefeuille, répliqua aimablement le gosse. Vous ne seriez pas là.

— Comme vous dites... Non, ce que j'ai trouvé, c'est un zigoto qui m'a interpellé et à qui j'ai eu le tort de donner le tuyau pour pénétrer dans le studio. Faut vous dire qu'il s'intéressait à Lily Merveille et qu'il tenait censément à la voir.

— Ah ! ah ! fit Bout, dressant les oreilles.

— Moi je l'ai cru, au moins sur le moment, continua Nénesse. Des types frappés pour une gonzesse de cinéma, ça se rencontre.

— On dit ça, émit Bout avec réserve.

— Alors, je ne me suis pas trop étonné... Et quand le frère m'a marqué sa reconnaissance en m'invitant à aller l'attendre chez le bistro d'en face, histoire de m'offrir le verre de l'amitié, après qu'il se serait rincé l'oeil de sa vedette, j'ai marché. C'est-à-dire que j'ai été m'asseoir. Ah ! m'sieu Bout !... Quel lapin il m'a posé !... Ça a été chercher dans les cinq apéros. Vous vous rendez compte.

— Voui !... Allez toujours.

Bout-de-Ciné commençait à bouillir, pressentant le point culminant. Mais il n'en laissait rien voir.

— Pendant ce temps, paraît qu'un type faisait les quatre cents coups dans le studio... Enfin, il y a eu de la casse... Celle que les gens pas renseignés prenaient pour Lily Merveille a reçu un pruneau et on lui a serré le kik... C'est pas mon boulot. J'm'en serais pas occupé, si mon zig avait eu la courtoisie de venir me retrouver par les voies ordinaires. Mais voilà-t-il pas qu'au moment où j'avais perdu patience et où je me débinais, en longeant le mur de la fabrique, qu'est-ce que je vois sortir gentiment par une fenêtre ? Juste mon bonhomme qui s'intéressait tant à Lily Merveille ! Sur le moment je n'y ai pas vu malice, vu que j'étais pas au courant de ce qui s'était passé. Mais, tout de même, ça m'a semblé louche.

— Il y avait de quoi ! murmura le gosse, devenu tout oreilles.

— Mon gaillard, que j'attrape, n'a pas paru autrement enchanté de la rencontre. Mais comprenant bien qu'il ne pourrait pas se débiner, sans la petite explication à laquelle j'avais bien droit, il commence à me raconter des boniments et me propose de m'emmener boire, à la condition de ne pas rester dans le voisinage du studio. Qu'en dites-vous ?

— J'en dirai, ou plutôt j'en penserai probablement quelque chose tout à l'heure, répondit le gosse. Mais finissez donc votre histoire.

— Je touche le bout... Pardon... Je veux dire que le dénouement n'est pas loin. si ça peut s'appeler un dénouement. Donc, il m'invite. Et moi, je me laisse faire. Nous prenons une roulante qui nous emmène sur la route de Toulouse et nous nous arrêtons au premier casse-croûte. Là, il faut reconnaître que mon type m'a royalement traité... Quelle cuite, mon empereur ! Pour tout dire, il m'a laissé sous la table... ou presque. Comment trouvez-vous le bouillon ?

— Comment l'avez-vous trouvé vous-même ?

— Salé !... J'ai bien compris que mon homme avait voulu me semer. C'était donc qu'il avait quelque chose à redouter... Quoi ? Je l'ai bien supposé en apprenant l'affaire du studio... Mais ce qui m'a dégoûté, c'est qu'il paraît que les policiers ont arrêté un pauvre jeune homme qui n'était sûrement pour rien dans l'affaire... C'était un étudiant, amoureux d'une figurante. Sans cette autre histoire, je ne l'aurais probablement pas ouvert. Mais je vous fait juge ? Il y a un croquant, dont le moins que je puisse dire c'est qu'il s'est salement payé mon citron et qu'il a presque réussi à m'avoir. Et de l'autre côté, un innocent, qui paiera pour lui, j'en mettrais ma main au feu. Alors, ça me pèse sur l'estomac.

— Ce pourquoi vous vous épanchez dans mon sein. Merci de la préférence !

— Blaguez pas. J'ai besoin d'un conseil. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Vous ne pouvez pas grand'chose, réfléchit Bout-de-Ciné. Evidemment, vous pourriez aller conter l'histoire à la police, qui tâcherait de l'éclaircir. Cela rendrait un fameux service à l'innocent et suffirait sans doute à le faire mettre hors de cause. Mais le coupable... en admettant qu'il le soit... continuerait à courir. Vous n'avez pas son signalement ?

— Mais si ! se récria Nénesse. Et aussi son nom... et des détails. J'ai su ça après, par la servante du bistro. aussi écoeurée que moi de la façon dont mon type s'était comporté. Je crois qu'il ne lui avait pas donné de pourboire. Elle m'a dit qu'il était parti aussi éméché que moi-même et qu'il avait lâché des paroles imprudentes. Son nom, notamment. C'était un nommé Carlo Misère... Un vrai nom à coucher dehors !... Mais le plus cocasse, c'est qu'il affirmait que ça ne risquait pas de lui arriver... vu qu'il était l'ami d'une baronne... Voui, monsieur, d'une baronne...

— D'une baronne ? répéta Bout en tressaillant. Et il était venu pour Lily Merveille... la vraie ?...

— C'est lui-même qui l'a dit.

Le gosse se leva. Il estimait n'avoir pas perdu son temps.

— Ecoute, dit-il, en tutoyant familièrement le « costaud ». Tu m'es sympathique et je veux faire quelque chose de toi. Laisse-toi faire et tiens ta langue. Il faut que tout ce que tu viens de me dire demeure entre nous. Je me charge de retrouver le Carlo Misère... et peut-être sa baronne par la même occasion... Et ne t'inquiète pas de ton affaire de ce soir. Je l'arrangerai et il est probable que tu recevras, par surcroît, une récompense honnête. Ne t'épate pas. Quelque chose me dit que tu l'auras méritée.

— On aura tout vu en ca cas ! s'exclama Nénesse. Allez-y, m'sieu Bout-de-Ciné ! J'ai confiance...

•

Bout rentrait chez lui, préoccupé.

— Je me suis peut-être vanté, ruminait-il. Carlo Misère ? Est-ce là seulement un nom ? N'est-ce pas plutôt un sobriquet ?... Et quant à la baronne, le pressentiment que j'ai que c'est la mienne... la nôtre... ne suffira peut-être pas à me la faire identifier. Les baronnes de ce genre-là courent les rues... Autant vaudrait chercher une aiguille dans un tas de foin... Je ne la tiens pas encore.

Son valet de chambre l'arrêta au passage :

— Une jeune dame demande monsieur, annonça-t-il en valet stylé. Elle a couru dans tous les cinémas de Toulouse pour avoir l'adresse de monsieur... Et elle a déclaré qu'elle ne s'en irait pas avant de l'avoir vu. C'est au sujet de Mlle Lily Merveille.

— Alors, ce n'est peut-être pas une admiratrice, conclut le gosse. Je ne puis donc la recevoir sans risque. Introduisez-la dans ma bibliotheque, Urbain. Le nom de mon amie Lily Merveille est en tout temps une puissante recommandation. Mais aujourd'hui particulièrement... Que peut-on avoir à me dire à son sujet ?

Si pressé qu'il fût de le savoir, il prit le temps d'aller faire un bout de toilette. Après quoi, il fit dans la bibliothèque une entrée étudiée.

Problème No 1426

HORIZONTALEMENT : 1—Chiquenaude sur le nez ● Tube chirurgical ● Genre d'insectes lépidoptères dont une espèce est nuisible aux arbres ● 2—Suite ininterrompue ● Quatrième partie du jour ● Sombre ● 3—Année ● Démonstratif ● Est redevable ● Deux, en chiffres romains ● Inférieur ● Route Rurale ● Symbole chimique du *calcium* ● 4—Fraîchement salé ● Puiser avec une pompe ● Mâle des canards sauvages ● Assemblée où l'on danse ● 5—Versant montagneux exposé à l'ombre ● Qui concerne la société ● Tige des graminées dépouillée de son grain ● Ville de Galilée ● 6—Préfixe ● Agacer quelqu'un, s'ennuyer beaucoup ● De l'alphabet grec ● Ce qui n'existe point ● Tranquille ● 7—Semer d'étoiles ● Grande fête ● Parties minces et allongées ● En les ● 8—Honneur ● Petite étoffe mince, non croisée ● Rendis un son enroué ● 9—Créature purement spirituelle ● Prénom féminin ● Geler de nouveau ● 10—Bon pour les chiens ● Dans ● Troublé ● Général américain ● Coups de baguettes sur un tambour ● Semblable ● 11—Nom vulgure du thymus du veau ● Nom donné aux prétendus génies qui habitaient les eaux ● Enflée, trop grosse ● Préposition latine ● A toi ● 12—Attention que l'on porte à une chose ● Inoccupée ● Ecrit piquant ● Instrument pour serrer les objets à limer ● 13—Dans ● Préposition latine ● Extrémité supérieure du corps ● Genre de plantes toujours vertes et grimpantes ● Planche de bois ● 14—Berger sicilien aimé de Galatée ● Négation ● Poil des paupières ● Epoque ● A toi ● Venu au monde ● 15—Qui entame en rongeant ● Déterminer la quantité de médicaments à prendre en une fois ● Passages entre deux montagnes ● 16—Tissu qui constitue la couche profonde de la peau ● Partie creuse de la salière ● Ustensile portatif en osier ● 17—Abréviation de *ampère-heure* ● Qui ont satisfait leur faim ● Supérieure d'un couvent ● Sans commencement ni fin ● 18—Rongeur ● Période qui règle approximativement le retour des éclipses ● Ile de l'Atlantique ● Qui se rapporte au crâne ● Interjection ● 19—Divinité de la végétation ● Frète un vaisseau ● Bout aigu et piquant ● Genre d'oiseaux coureurs australiens ● 20—Grande étendue d'eau. ● Petit de la brebis ● Lit de plumes ● Adresse ● 21—Fin de verbe ● Métal précieux ● Se suivent dans *seime* ● Dans la gamme ● Créée ● Bien qu'une femme apporte en mariage ● Infinitif ● 22—Manière d'être ● Demi-masque de velours ● Privé du sens de l'ouïe ● 23—Peine, fatigue ● Pupitre élevé pour supporter les livres ● Chemin étroit.

VERTICALEMENT : 1—Capuchon pointu de certains moines ● Pièce de vêtement pour maintenir la taille ● Sucre fondu et en partie décomposé par l'action du feu ● 2—Montagne de Palestine ● Une des collines de Jérusalem ● Presser, accélérer ● 3—Carte à jouer ● Symbole chimique ● Roi d'Israël ● Dans la gamme ● L'un des juges d'Israël ● Ville de l'ancienne Phénicie, fondée par les Sidoniens ● Fin de verbe ● 4—Sans humidité ● Nom des corps chimiques de constitution analogue à l'acétone ● Donner l'aspect du nacre ● Enleva ● 5—Genre de palmiers ● Physicien et mathématicien français, né à Guéméné ● Boissons faites avec le jus fermenté des pommes ● Liqueur spiritueuse tirée du riz ● 6—Action de rire ● En Italie, agent de la force publique ● Lac du Soudan ● Embarcation en usage en Extrême-Orient ● A toi ● 7—Petit cube ● Fourneau de chauffage ● Loi, ordonnance ● Cellule nerveuse ● 8—Savant, érudit ● Produitent en dehors ● Astre central ● 9—Ce qui éclaire les objets ● Principe de tout nombre ● Royaume d'Indochine occidentale ● 10—Barre servant à fermer une porte ● A toi ● Première femme ● Dommage ● Connu ● Parcouru des yeux ● 11—Douze mois ● Article espagnol ● Disciple de saint Colomban ● Mouvement désordonné de l'âme offensée ● Bien qu'une jeune fille apporte en entrant au couvent ● 12—Obscur ● Assemblage de branchages ● Etat digne de pitié ● Nom donné aux sièges supérieurs de justice ● 13—Joint ● Contrat d'assurance ● Chef-lieu de canton (Cher) ● Fleuve d'Italie ● De l'alphabet grec ● 14—Chemin de halage ● A moi ● Mammifère solipède domestique ● Pieu aiguisé par un bout ● De l'alphabet grec ● Angle ● 15—Immersion du corps dans l'eau ● Tranche de pain grillée ● Mollusques gastéropodes ● 16—Danse figurée ● Petit piège pour prendre les rats ● Soeur du père ou de la mère ● 17—Somme donnée pour payer un travail ● Manière d'aller ● Déclivité ● Pronom ● 18—Pronom indéfini ● Militaire qui, son service achevé, s'engage pour une nouvelle période ● Fin de verbe ● Maladie inflammatoire des os ● Toute libéralité à titre gratuit ● 19—Destinée ● Voiture à quatre roues, employée en Russie ● Ebranlé, surpris ● Extrémité ● 20—Titre anglais ● Mets composé d'herbes et de légumes ● Fou ● Triage ● 21—Ville de Chaldée ● Grand baquet de bois ● Condiment ● A toi ● Assaisonnement ● A moi ● Petit cube ● 22—Pirogue légère et portative ● Amalgame d'étain qu'on applique derrière une glace ● Homme misérable ● 23—Roches escarpées sur les bords de la mer ● Etre cause ● Grosse pièce de bois équarrie.

Une jeune fille était là, bouleversée, tremblante...

XX — Un gala

"FAITES entrer », ordonna maussadement Rose Mauve.

Etoile éclipsée par la montée d'un astre nouveau, qui était en l'espèce Lily Merveille.

Dire que Rose Mauve était dévorée de jalousie, serait peu. C'était une belle et bonne haine qu'elle avait ostensiblement vouée à la fiancée de Sernin Hourtouse.

— Quand je rentrerai à Paris. nous reprendrons chacune notre place, affirmait-elle à qui voulait l'entendre. Elle en bas et moi en haut. Pour renverser ainsi l'ordre naturel des choses, il a fallu cet idiot de Trinola... Patience !... J'aurai ma revanche.

En attendant, liée par un contrat, il lui fallait se contenter des rôles de second plan et subir les avanies du terrible metteur en scène.

Elle n'en décolerait pas. Sa rage atteignait à un degré tel qu'il lui fallait absolument la manifester d'une façon ou d'une autre, sous peine d'étouffer.

Or, l'occasion paraissait au moins se présenter, de faire prochainement un affront à « cette chipie de Lily Merveille ».

Rose Mauve ne venait-elle pas de recevoir une invitation de figurer « au gala Lily Merveille », lequel comprendrait un défilé de toutes les vedettes cinématographiques qu'on pourrait rassembler à Toulouse ?

Oui, Trinola avait eu ce toupet de solliciter le concours de Rose Mauve !...

— Ce que je vais te les envoyer promener ! avait déclaré l'artiste, en recevant l'invitation. Certes, je n'irai pas. Et je vais lui répondre deux mots à ce Trinola !...

C'était sur ces entrefaites et au moment où elle allait prendre son bon stylo de Tolède pour tracer ces deux mots vengeurs, qu'on était venu lui annoncer une visiteuse.

— Une dame, mademoiselle, et qui insiste pour vous voir... Elle se nomme la baronne Mirafiore.

Une baronne !... Rose Mauve se laissa éblouir.

— Je compte encore, pensa-t-elle vaniteusement. C'est tout de même moi qu'on vient voir... Que me veut la baronne Mirafiore ?

Elle se refit une beauté et donna finalement l'ordre de faire entrer la baronne.

— Chère, grande et merveilleuse artiste ! Combien je suis heureuse de faire votre connaissance ! s'exclama Suavita en affectant le ravissement. Depuis des années, je vous suis dans tous vos rôles... Pas de nombreuses années, évidemment. Vous êtes si jeune et la gloire vous est venue si rapidement !... Vous sachant de passage à Toulouse, je n'ai pu y tenir. J'accours pour vous crier mon admiration et aussi ma peine... oui, ma peine et mon indignation d'apprendre que vous aviez été dépossédée de votre dernier rôle en faveur d'une jeune arriviste, tout à fait indigne de délier vos cordons de souliers...

— Je suis au-dessus de tout cela, chère baronne ! réussit à placer l'artiste.

— Je m'en doute bien, répliqua Suavita. Mais je persiste à protester contre tant d'injustice... et de méconnaissance des véritables intérêts du septième art... Et que me dit-on encore ? On se prépare à donner un gala en l'honneur de cette mijaurée ?

— Je suis même priée d'en rehausser l'éclat par mon concours, répondit Rose-Mauve avec une ironie écrasante.

— Il y aura donc sur scène une véritable artiste, que nous pourrons applaudir sans arrière-pensée, fit la baronne avec à-propos.

— N'y comptez pas trop, rectifia la jeune femme. Je suis bonne fille et même un peu poire, mais pas à ce point-là ! Le gala se passera de moi.

— Vous refuseriez d'y paraître ?

— Evidemment... puisqu'on ne m'y ferait pas ma véritable place.

— C'est juste, reconnut Suavita. C'est dommage !... Sons compter qu'en vous abstenant, vous risquez de voir votre attitude mal interprétée. Vous allez faciliter des insinuations malveillantes ou blessantes. Certaine jeune personne soutiendra que vous n'avez pas osé affronter la comparaison, le voisinage avec elle.

— Ah ! bien ! ce serait fort ! cria Rose-Mauve avec un rire nerveux.

Mais elle était pâle de dépit et son sourire devenait grinçant. Suavita venait de toucher juste.

La « baronne » paraissait chercher, peser la situation, mûrir un conseil.

— Il faut y aller, ma chère artiste, reprit-elle. Votre dignité l'exige. Mais il faut y aller avec la certitude que ce soir-là quelqu'un vous vengera.

— De quelle manière, s'exclama Rose-Mauve en ouvrant de grands yeux.

— C'est mon secret, répondit la baronne en souriant. Ou plutôt ce devrait l'être. Mais vous m'inspirez tant de sympathie que je ne résiste pas au désir de vous en faire confidence. Ecoutez donc, ma toute belle, ce que j'ai imaginé pour rendre ridicule votre indigne rivale, et faire que ce gala, donné en son honneur tournera à sa confusion.

— Ah ! si vous pouviez réussir ce coup-là, s'écria Rose-Mauve avec sincérité.

— Ce sera facile... si vous voulez m'aider. Vous le pouvez sans vous compromettre, puisque vous irez au gala et que vous aurez par conséquent l'accès des coulisses. Moi, pour y pénétrer, il me faudrait intriguer et j'y serai forcément remarquée. Or, si nous faisons et réussissons notre petit complot, nous avons intérêt à ce que nul ne puisse soupçonner la part que nous y aurons prise.

Rose-Mauve était tout à fait de cet avis-là. Elle approuva d'un signe de tête.

— En quoi cela consisterait-il ? s'enquit-elle, visiblement tentée.

— Voici. Certainement, au cours de la soirée, un bouquet magnifique sera offert à Lily Merveille... N'en sera-t elle pas la vedette ?

— Evidemment, ricana Rose-Mauve, broyant du fiel.

— Pouvez-vous savoir l'adresse de la fleuriste qui le fournira et sa composition ?

— Ce n'est pas impossible.

— Bien, je compte sur vous pour être renseignée... et aussi pour lui substituer discrètement un bouquet tout semblable que je vous apporterai.

— Pourquoi faire ? questionna Rose-Mauve intriguée et un peu inquiète.

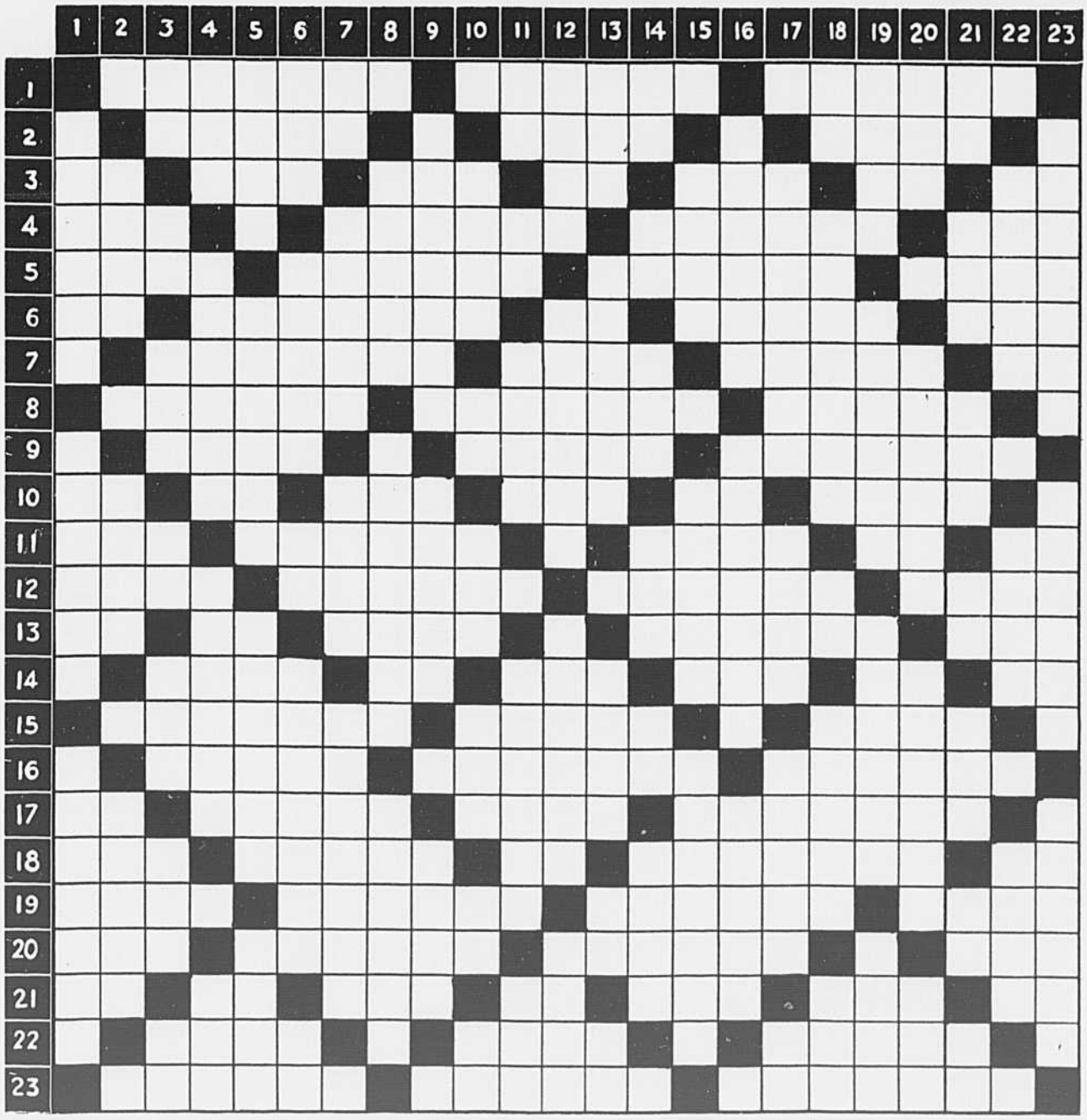
— Une bonne farce, ma chère enfant... Dans ce bouquet, nous placerons ensemble quelque chose.. que je vous dirai au dernier moment... quelque chose qui causera à Lily Merveille une surprise si désagréable qu'elle ne saura pas se retenir de faire une fort vilaine grimace... Vous entendez d'ici les rires de toute la salle ?

— Je les entends ! répondit Rose-Mauve exultant à la seule idée d'une vengeance, somme toute anodine, mais qui pouvait couvrir de ridicule sa rivale. J'entends... et je m'y associe, ma foi ! Je saisis cette occasion pour lui jouer un bon tour.

— C'en sera vraiment un, affirma Suavita en serrant la main de sa nouvelle alliée. A bientôt, ma petite... Comptez sur moi. Je savais bien que nous nous entendrions.

Quand elle remonta dans sa voiture, un méchant sourire se dessinait sur ses lèvres.

« Le bon grain est semé, murmura-t-elle. Il ne me sera pas difficile, à présent, de faire marcher cette jalousie et de lui faire accomplir toute la besogne... Ce sera mieux ainsi... A quoi bon me compromettre personnellement ? Il y a dans l'âme de cette Rose-Mauve, assez de venin et de haine pour qu'elle ne recule pas devant ce que je médite. D'ailleurs, il y a la manière de lui présenter la chose. Je ne suis pas forcée de la mettre complètement dans la confidence... Comme ils ont bien fait d'organiser ce gala !... Avant peu, je serai débarrassée de cette Liliane, sans que personne, si ce n'est Lola, puisse



soupçonner la part que j'aurai prise à sa perte.. Mais Lola tiendra sa langue. Une fille ne dénonce pas sa mère... Allons ! Nos affaires ne vont pas si mal que cela. Je tiens Carlo autant qu'il me tient... S'il faisait le méchant ou s'il prétendait s'opposer à mes combinaisons, je n'aurais qu'à lui parler du crime du studio... Et pour ce qui est de Morestac, il est tellement amoureux de Lola que je n'aurai qu'un mot à dire pour qu'il me supplie de l'accepter pour gendre... Tout va bien !... »

XXI — La vipère

« Une vipère vivante ?... Vous voulez une vipère vivante ?... Bien sûr que c'est posible, en y mettant le prix. Mais c'est tout de même une drôle de fantaisie. »

Et le vieux tueur de vipère hochait la tête, en examinant curieusement la belle dame de Toulouse, descendue d'auto à sa porte, pour faire cette singulière emplette.

Sous son regard insistant, la récente amie de Suavita Mirafiore, cette Rose-Mauve, vedette déchue, que la jalousie torturait, se sentait peu à l'aise. Mais elle dissimulait cette gêne derrière un sourire, le même qu'au temps de sa gloire, elle étalait largement sur tous les écrans de France.

D'être venue, sur le conseil de Suavita, et dans l'auto de la « baronne », cela lui donnait un peu de courage. Elle récitait la leçon apprise : elle voulait un de ces méchants serpents. Elle voulait le conserver dans une boîte percée de trous. Et elle s'informait de la façon dont il faudrait le nourrir.

Certains élèvent des souris blanches, des serins et des ouistittis. Elle préférait une vipère, par originalité. Chacun son goût.

Quand elle eut bien parlé, minaudé et prié, l'homme se décida, en haussant les épaules.

— Comme vous dites, si c'est votre goût, je vous en dénicherai bien une, assura-t-il. Ce n'est pas ce qui manque dans les broussailles des alentours. J'en ai tué des centaines.

— Je la veux vivante, rappela Rose-Mauve.

— Entendu. Je les attrape de même. Attendez-moi ; seulement le temps de ma chasse.

Il partit et revint au bout d'une heure, rapportant un aspic enfermé dans un bocal au bouchon percé de trous. Contre une généreuse rémunération, il le remit à la vedette avec tout un assortiment de recommandations

Et Rose-Mauve emporta sa vipère, aussi joyeusement que s'il s'était agi d'un pékinois ou d'un bijou convoité.

Le même soir, c'était celui du gala organisé en l'honneur de Liliane, elle arrivait au théâtre, cachant sous sa fourrure, le bocal et son dangereux prisonnier.

Au passage, elle avait jeté un regard vindicatif à l'affiche, sur laquelle s'étalait en caractères énormes le nom de Lily Merveille.

— C'est mon nom qui devrait être à cette place ! soupira-t-elle.

Rose-Mauve traversa rapidement le « plateau » que venaient d'abandonner les machinistes, après la plantation du décor.

Sur une table, dans un seau, s'épanouissait l'énorme gerbe de roses qu'au cours de la soirée le « speaker » chargé de la présenter au public, offrirait à Lily Merveille, dans laquelle la jeune fille ne manquerait pas, pour témoigner sa gratitude, d'enfouir son visage charmant.

Rose-Mauve connaissait les usages.

Elle s'approcha du bouquet, tira de sa fourrure le bocal et le renversa sur les fleurs, en le décoiffant prudemment de son bouchon. A travers le verre, elle aperçut la vipère réveillée, filant soudain et disparaissant entre les roses.

Alors, elle fit un bond en arrière et cacha le bocal vide sous son manteau. A distance prudente, elle demeura quelques instants en observation. La vipère, blottie entre les roses, ne se montrait pas.

Rose-Mauve s'enfuit avec un rire silencieux.

— Tout à l'heure, quand ce poison de Lily respirera les roses, ce sera drôle !... drôle !... murmura-t-elle. Elle aura une belle peur !

Son regard disait, espérait autre chose.

— Cela lui apprendra à me chiper ma place ! dit-elle férocement.

Et elle se dirigea vers la salle...

Alors, d'un recoin sombre, une petite ombre surgit, qui courut, elle aussi, vers une porte.

•

Quelques minutes plus tard, Bout-de-Ciné, haletant, se présentait devant Liliane, en train de « se faire belle ».

Sernin Hourtouse était là, fixant sur sa fiancée, un regard adorateur.

— Où étais-tu, jeune démon ? demanda la jeune fille, souriant au gosse.

— A la campagne, répondit Bout-de-Ciné. Je me suis promené toute la journée en auto... Je n'étais pas seul à avoir cette idée, par exemple. Devant moi, il y avait une voiture, une vraiment belle voiture qui appartient, je crois bien, à cette baronne Mirafiore, dont je sais bien ce que je pense.. Et dans cette voiture, devinez qui il y avait ?

— La Mirafiore, naturellement, répondit Sernin.

— Vous n'y êtes pas ! triompha Bout. Il y avait... cette peste de Rose-Mauve... Elle et la Suavita sont maintenant intimes, ma chère... Ça ne vous donne pas à penser ?... Moi, j'ai trouvé cela si épatant que je n'ai pas lâché la voiture de Rose pendant toute sa promenade. Je viens de la ramener à Toulouse et de la déposer là où elle avait afaire... A propos, ma petite Lily, est-ce que cela ne va pas être bientôt l'heure de vous rendre au gala ?

— Certainement, bavard, répondit la jeune fille. Aussi tu devrais bien me laisser achever mes préparatifs.

— Rien ne presse, affirma mystérieusement Bout-de-Ciné. Pour une fois, vous pouvez bien être en retard... Et même, si vous voulez suivre mon conseil, ce soir vous le serez sérieusement... en vous excusant, bien entendu. Laissez-moi arranger ça...

Il se dirigeait vers l'appareil téléphonique.

— Pourquoi ? s'exclama Liliane ébahie.

Bout sourit énigmatiquement.

— Je vous le dirai tout à l'heure, promit-il. Laissez-moi d'abord donner mon coup de téléphone. Il y a urgence.

•

Le « théâtre » où devait avoir lieu ce gala de vedettes était naturellement un cinéma dont l'écran quotidien masquait une scène, utilisable en cas d'attractions ou de représentations hors programme.

Pour la soirée, dont Lily Merveille devait être l'héroïne, un nombre assez important d'artistes du film avaient été convoqués et priés de prêter leur concours.

Rose-Mauve en était et devait figurer... au second plan, alors que sa vanité prétendait au premier.

Elle s'était vu, en conséquence, attribuer une loge, pourvue d'une table de maquillage, et située assez loin des coulisses pour que les bruits de la salle n'y parvinssent pas.

Après avoir vu s'empiler la salle et assisté au commencement de la représentation, la jeune femme était allée s'enfermer dans cette loge.

Non pas dans l'intention de se préparer à paraître en scène. Elle avait tout le temps, n'ayant pas l'intention de figurer dans la première partie, au final de laquelle elle eût dû participer au cortège triomphal célébrant Liliane.

Non ! ce que voulait Rose-Mauve, c'était pouvoir paisiblement attendre les événements.

Tout à coup, on frappa à la porte de sa loge.

— Mademoiselle Mauve ? Vous êtes là ?... Une catastrophe vient d'arriver... Lily Merveille...

Rose ouvrit, en composant son visage. Elle avait beau s'y être attendue, cela lui produisait un certain effet, d'apprendre qu'elle était vengée.

Car c'était cela qu'on venait lui annoncer. Ce ne pouvait être que cela.

Mais comment la chose s'était-elle déjà produite ?

A cette heure-ci Lily Merveille n'aurait pas dû être encore entrée en scène.

Quel hasard — ou quelle fatalité — pouvait l'avoir amenée avant l'heure auprès du bouquet ?

Rose-Mauve imagina des raisons, une sorte de répétition dans les coulisses... un essai, qui lui avait fait saisir le bouquet et respirer les fleurs.

En même temps, elle questionnait avec naturel :

— Eh bien ? Qu'y a-t-il ?

Un régisseur était devant elle — visage neutre de cabot habitué à tout exprimer ou rien.

— Lily Merveille est souffrante, annonça-t-il. On vient de téléphoner. Elle ne pourra venir qu'assez tard. Alors, il faut faire prendre patience au public et bouleverser le programme. On a besoin de vous .

— Ah ! ah ! fit Rose-Mauve agressive et triomphante. On songe à moi comme « doublure » ? Grand merci. J'existais avant cette « merveille ». Et je n'ai aucune envie de prendre sa place...

[Lire la suite page 54]

MONCTON, N.-B.

[Suite de la page 33]

plus, à l'étatisation des services médicaux, hospitaliers et chirurgicaux que la science moderne permet de donner couramment. L'étatisation ou à tout le moins une certaine participation de l'Etat dans la mise au point d'un système d'assurance-santé, est l'unique moyen de rendre accessibles à d'innombrables familles à revenus moyens, les soins médicaux et chirurgicaux dont le coût augmente sans cesse et signifie, la plupart du temps, de très lourdes dettes dont il est difficile de se libérer.

Le plan d'assurance mis en vigueur par le gouvernement du Nouveau-Brunswick est financé en partie par les assurés eux-mêmes et par le gouvernement fédéral. Pour une somme modique de $4.20 par mois, un chef de famille, travaillant et résidant dans la province, peut désormais se garantir, ainsi que ses dépendants, contre les risques de la maladie occasionnant des traitements fort coûteux et de longs séjours à l'hôpital. Voilà, n'est-il pas vrai, une initiative heureuse dont il était logique de saluer l'avènement.

LE CRIME AUX ETATS-UNIS

[Suite de la page 35]

mer quand le Comité sénatorial reviendrait en décembre ».

Certes le Comité trouva partout une certaine dose d'immoralité politique, mais à Chicago cela dépassait les bornes. J'ai déjà cité le cas de Dan Serritella qui fut simultanément sénateur, éditeur d'une feuille de « tuyaux » de courses, et associé de Guzik Pouce Gras.

Lorsqu'il fut question de créer à Chicago une commission criminelle sur l'initiative du gouverneur Stevenson, une violente opposition se manifesta de la part des membres du bloc Chicago-Ouest où se trouvaient tous les amis de la bande Capone. Il y eut des batailles, par exemple entre un des représentants James J. Adducci et un adversaire politique qui fut d'ailleurs menacé par le bloc-ouest non seulement de violences mais d'être battu aux élections suivantes dans son propre district, « même si cela devait coûter 25,000 dollars ». Or ce bloc pro-Capone contenait aussi bien des démocrates que des républicains, Adducci, par exemple, était républicain tandis que le sénateur Roland Libonati grand ami d'Al Capone, de Paul Ricca et consorts était démocrate.

Mr. Adducci, sénateur pendant dix-huit ans vint témoigner devant le Comité et nous donna un curieux échantillon de sa philosophie politique. Il reconnut bien volontiers avoir été l'ami d'un grand nombre de gangsters et avoir été arrêté à plusieurs reprises sans d'ailleurs être jamais condamné. Avec un cynisme déconcertant, il avoua toucher une commission de 6,000 dollars en vendant du papier à lettres à l'Etat d'Illinois et se vanta d'avoir dans la main un certain nombre de fonctionnaires et d'agents de la police de la route. Comme on lui demandait pourquoi il était contre la nomination de la Cour criminelle, il répondit ironiquement que sa conscience s'y opposait. On lui demanda encore s'il avait étudié le projet de loi et il s'écria : « Bon Dieu non ! » Voici d'ailleurs la suite de sa décision telle qu'elle figure au rapport du Comité :

Adducci. — Je viens d'un drôle de dictrict, j'ai l'impression qu'on y trouce de tout, des pédérastes, des joueurs de bonneteau, des pilleurs de coffre-forts, des drogués, et n'importe quelle espèce de saloperie. Vous savez, je viens des quartiers ouest de Chicago, qui sont drôlement pauvres, eh bien on y trouve de tout. Sid Row, vous avez bien entendu parler de Sid Row ? eh bien c'est en plein au milieu de mon district, et ça grouille de putains et de clochards, c'est plein de lupanars et de bistrots où ils vont se taper leur litre de vin.

Le Président .— Et vous n'avez jamais eu le moindre mal à être élu ?

Adducci. — Jamais, sénateur.

Le Président. — Votre mandat expire quand ?

Adducci. — Maintenant. J'ai été nommé en avril et, en novembre, je n'aurai aucune opposition. En fait, Adducci a été réélu.

Si nous avions eu encore des doutes, ce dernier témoignage nous les eût enlevés. Le crime organisé et la corruption politique marchent de pair. C'est un fait que le crime ne peut croître et embellir s'il n'existe au préalable, une alliance positive et profitable entre ceux qui tiennent les rênes de la politique et ceux qui tiennent celles du vice.

DANS LE PROCHAIN NUMERO :

Corruption d'une petite ville

ARSÈNE LUPIN, *gentleman-cambrioleur*

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — CENT-VINGT-ET-UNIEME EPISODE

L'ANGE CONSOLATEUR

[*Suite de la page* 52]

comme elle a pris la mienne. Je suis plus fière que cela, moi !

— Il ne s'agit pas de cela, fit le régisseur avec un peu d'impatience. Ce qu'on vous demande, c'est de participer, comme vous deviez le faire, au défilé des vedettes... Et vous y aurez naturellement la première place, puisque Mlle Merveille ne peut venir.

— Qu'a-t-elle ?

— La grippe... On ne sait pas au juste. Les organisateurs sont affolés, vous pensez. On m'a envoyé au galop vous prévenir...

Rose-Mauve écoutait avec stupeur et méfiance. Elle ne croyait pas à cette histoire d'indisposition subite. Il y avait autre chose — autre chose qui se rapportait à ce qu'elle avait fait, suivant le perfide conseil de Suavita Mirafiore.

Brusquement. elle trouva : c'était une épreuve.

On avait découvert la vipère dans le bouquet. On la soupçonnait et, pour l'amener à se trahir, on lui proposait de prendre la place de Lily Merveille.

— Ils sont malins ! pensa-t-elle. Mais pas tant que moi !

Et tout haut, elle soupira.

— Pauvre Lily !... Nous sommes un peu en froid. Mais je ne peux pas refuser ce service aux organisateurs du gala. Avant tout, n'est-ce pas sauvons la recette.

Elle était déjà entrée dans son rôle.

Oh ! pas celui qu'on lui imposait. Il ne s'agissait pas de celui qu'elle jouait pour persuader à tout le monde que les soupçons s'égaraient et qu'elle était absolument étrangère au méchant tour.

Si on s'était attendu à la voir trembler, pâlir, balbutier et refuser désespérément, il allait falloir en rabattre.

Etait-ce d'une coupable le calme avec lequel elle s'habillait et préparait son entrée en scène ?

Aurait-on dit à la voir qu'elle savait ce qui se cachait sous les roses ?

Quand on rapporterait son attitude à Lily Merveille, instigatrice de l'épreuve, celle-ci serait obligée de douter et de penser :

— Ce n'est pas elle. Autrement, elle y serait allée moins franchement. Elle aurait au moins tâché de s'assurer qu'on avait bien découvert et tué la vipère.

— Mais moi, je suis crâne et plus maligne qu'elle ! s'encourageait Rose-Mauve.

Pas un instant, son assurance ne l'abandonna. Non ! pas même au moment où, souriant à l'assistance, elle dut prendre le bouquet que lui tendait le « speaker » et l'approcher de son visage pour feindre d'en respirer les fleurs.

Pensant donner définitivement le change à ceux qui, croyait-elle, l'épiaient, elle éleva la botte de roses et y plongea son sourire.

Aussitôt, elle la poussa loin d'elle en jetant un hurlement de terreur.

D'entre les roses, une petite bête hideuse, plate et triangulaire, venait de surgir et de la mordre au visage.

•

A la même heure, en un cabaret de village, le chasseur de vipères buvait le prix de la vente en racontant l'aventure.

— C'était une petite dame pas bien franche et qui méditait une rosserie. J'en donnerais ma main à couper... Mais elle en sera pour ses frais... Car moi, pas bête, j'ai arraché à la bête ses crochets à venin... Autant dire que je lui ai vendu une inoffensive couleuvre. Elle pourra en faire ce qu'elle voudra. Pas de drame à craindre et pas de responsabilités pour Bibi... Tant pis pour elle ! Et à sa santé !

XXII — Le clou de la soirée

TANDIS qu'on transportait Rose-Mauve dans sa loge et que le médecin de service y était appelé d'urgence, la salle, sous le coup de la scène émotionnante qui venait de se dérouler, s'abandonnait à des mouvements divers.

Vraiment divers étant donné précisément la diversité des personnalités qui s'y trouvaient rassemblées.

Dans une loge, qu'il occupait en compagnie de son inséparable Tournevire, en attendant que vinssent le rejoindre, à l'heure qu'il leur avait fixée, Liliane Morestac et Sernin Hourtouse, Bout-de-Ciné exultait :

(Lire la fin dans le prochain numéro)

Solution du problème No 1425

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1.	P	O	N	E	Y	■	S	O	M	M	E	L	I	E	R
2.	E	R	O	S	■	S	O	Y	I	E	■	I	N	N	E
3.	A	I	N	■	C	E	L	E	R	■	B	■	N	O	M
4.	U	N	■	C	U	V	E	R	■	C	A	R	■	S	I
5.	S	■	B	O	V	I	N	■	C	A	B	O	T	■	Z
6.	S	E	■	B	E	C	■	C	A	P	I	T	A	L	■
7.	I	N	N	■	S	E	R	I	N	■	L	I	C	E	T
8.	E	C	O	T	■	S	A	V	O	N	■	R	O	L	E
9.	R	A	P	I	N	■	M	I	N	O	T	■	T	I	R
10.	■	N	A	T	U	R	E	L	■	T	A	N	■	O	R
11.	D	■	L	A	Q	U	E	■	P	A	N	E	R	■	A
12.	U	R	■	N	U	E	■	M	A	I	N	T	■	A	S
13.	V	I	S	■	E	■	M	A	I	R	E	■	P	I	S
14.	E	M	O	I	■	C	A	I	R	E	■	M	O	D	E
15.	T	E	N	D	R	E	S	S	E	■	P	A	T	E	R

VOUS PARAITREZ MIEUX !
Vous vous sentirez MIEUX !

Toutes les femmes doivent être belles, en santé et vigoureuses.

Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à paraître MIEUX et à vous sentir MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

Expédiées franco par malle, sur réception du prix de $2. la boite ou 3 boîtes pour $5. plus taxe de vente applicable dans votre localité.

POUR LE CANADA SEULEMENT

MYRRIAM DUBREUIL
CASE POSTALE 1391
PLACE D'ARMES, MONTREAL

SYLVIA LOPEZ

[*Suite de la page* 10]

demande à la fois d'être Messaline, Cléopâtre et Aphrodite.

Du coup, Sylvia est partie se rafraîchir les idées à Megève.

— Je ne voudrais ni faire la fausse modeste, ni me monter la tête, dit-elle, mais on me fait vraiment des offres fantastiques. J'ai l'impression de me trouver au milieu d'un carrousel vertigineux. Quand je songe qu'il y a un an encore je n'existais pas !

De la génération presque spontanée... Jusqu'à présent, ce n'est pas la France qui lui a donné sa chance. Elle n'y a tourné que deux rôles qu'elle n'a pas aimés, dans *Cinq millions comptant*, et dans *Tabarin*. Elle va jusqu'à considérer ces rôles comme « des enfants naturels ». Elle ne veut plus se souvenir de la scène de striptease de *Tabarin*, scène qui révéla pourtant sa plastique aux producteurs étrangers.

Le plus piquant est qu'elle se trouve actuellement en Italie, prête à prendre les rôles d'une Sophie Loren, installée une partie de l'année en France... Il est à prévoir que si les deux S. L. (car elles ont maintenant les mêmes initiales) se retrouvent un jour ensemble à Hollywood, cela fera des étincelles. Comme Ponti l'affirma longtemps au sujet de Sophia, Lopez dit de sa femme :

— Sylvia a un tempérament intensément dramatique. Vous la verrez déjà dans *Hérode le Grand*. Et j'espère pouvoir produire au printemps un film qui mettra en valeur toutes ses possibilités de tragédienne. Mais je ne veux pas la faire trop tourner. Elle a déjà trop travaillé cette année.

On comprend Francis Lopez. Le soir venu, le producteur cède le pas au mari. Et qui dit vedette harassée dit épouse irrascible...

SCÈNE D'HENRI IV. Des artistes de grande réputation, aussi bien du Canada que de l'étranger, font revivre sur le magnifique plateau en plein air de Stratford, les spectacles poignants et les scènes grandioses de la dramaturgie shakespearienne.

Seagram fait connaître le Canada à l'Etranger

L'annonce ci-contre fait partie d'une série publiée, par la Maison Seagram, dans les revues du monde entier. Grâce à ces annonces, les habitants des autres pays — de l'Amérique latine, de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique — découvrent et connaissent mieux le Canada . . . ses nombreuses richesses naturelles . . . ses réalisations industrielles, ses traditions et ses manifestations culturelles tel que le festival shakespearien de Stratford.

Depuis des années, grâce à sa publicité, la Maison Seagram intéresse l'étranger aux progrès, aux traditions et aux produits du Canada.

La Maison Seagram a toujours cru que, tout en travaillant à répandre ses fines liqueurs à l'étranger, elle se devait par la même occasion et dans l'intérêt des Canadiens, d'accroître dans le monde la renommée de tous les produits et de toutes les réalisations du Canada.

A l'aide de cette campagne de publicité mondiale, riche en couleurs, Seagram concourt à faire connaître l'histoire du peuple canadien et la mise en valeur des riches et nombreuses ressources naturelles de ce pays favorisé . . . image vivante d'une terre en plein progrès.

FRANKLIN ARBUCKLE, R.C.A., O.S.A.
Né en 1909, il a étudié à l'Ontario College of Arts de Toronto. Elu membre-associé du Royal Canadian Academy of Art en 1937, membre en 1945. Il remporta deux fois le prix Jessie Dow.

Pour obtenir une reproduction de cette peinture, écrivez à: La Maison Seagram, 1430, rue Peel, Montréal, Québec.

Le Canada est reconnu pour son Festival de Stratford

LE FESTIVAL CANADIEN DE STRATFORD s'est mérité une réputation universelle pour ses excellentes productions des oeuvres de Shakespeare, à Stratford, sur la rivière Avon, en Ontario.

Peint pour la Collection Seagram par Franklin Arbuckle, R.C.A., O.S.A.

Le Canada est reconnu pour son Seagram's V.O.

Renommé pour sa douceur et son bouquet, le Seagram's V.O. à la saveur particulière est le whisky le plus léger que vous ayez jamais dégusté. Voilà pourquoi, *à travers le monde, on achète plus de Seagram's V.O. que de toute autre marque de whisky exporté par n'importe quel pays.*

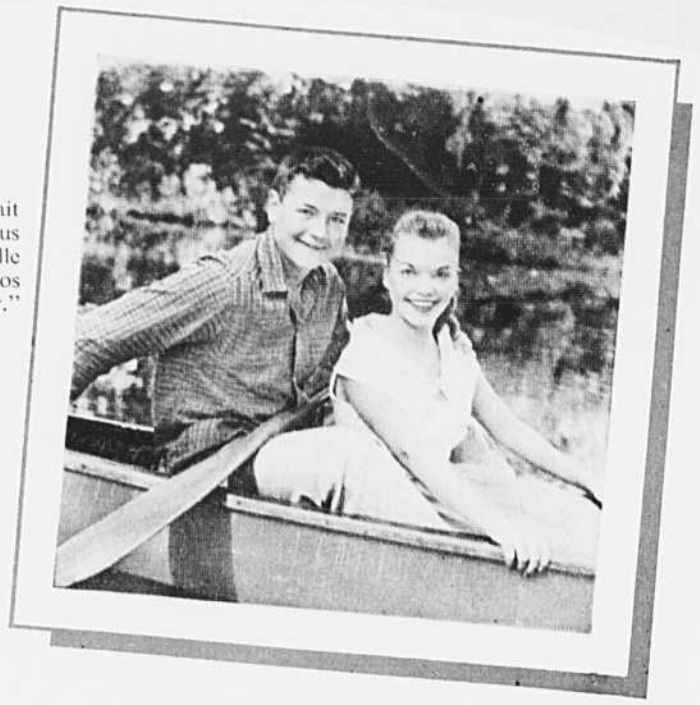
Servez Seagram *en toute* confiance

PLUS D'UN SIÈCLE DE SAVOIR-FAIRE

56

"Papa dit que tous les bons capitaines portent des maillots rouges—et l'instantané Kodacolor le prouve!"

"Toute la nature était en couleurs—nous l'avons captée telle quelle avec nos instantanés Kodacolor."



Cet été adoptez la Couleur ... pour les plus belles photos qui soient!

Utilisez simplement votre camera actuelle... et le Film Kodacolor

"Elle a de si beaux cheveux blonds—la photo *devait* être prise sur Film Kodacolor!"

"J'avais oublié quel était mon appât préféré—mais l'instantané Kodacolor me l'a rappelé!"

Vous "vivez" tous vos bons moments en couleurs. Pourquoi donc ne pas les capter tels qu'ils sont . . . sous forme d'instantanés Kodacolor . . . pour les revivre à loisir. C'est aussi facile de prendre des instantanés Kodacolor que des noir-et-blanc. Ils sont étincelants! Regardez les photos sur cette page, par exemple. Voyez comme les couleurs sont brillantes! Dans beaucoup de villes, vous pouvez faire développer vos photos Kodacolor sur place, ou vous pouvez le faire faire par Kodak. Renseignez-vous auprès de votre marchand.

CANADIAN KODAK CO., LIMITED, Toronto 15, Ontario

Kodak

marque déposée

LA SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT